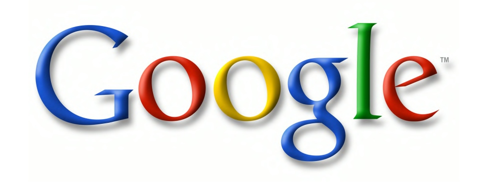
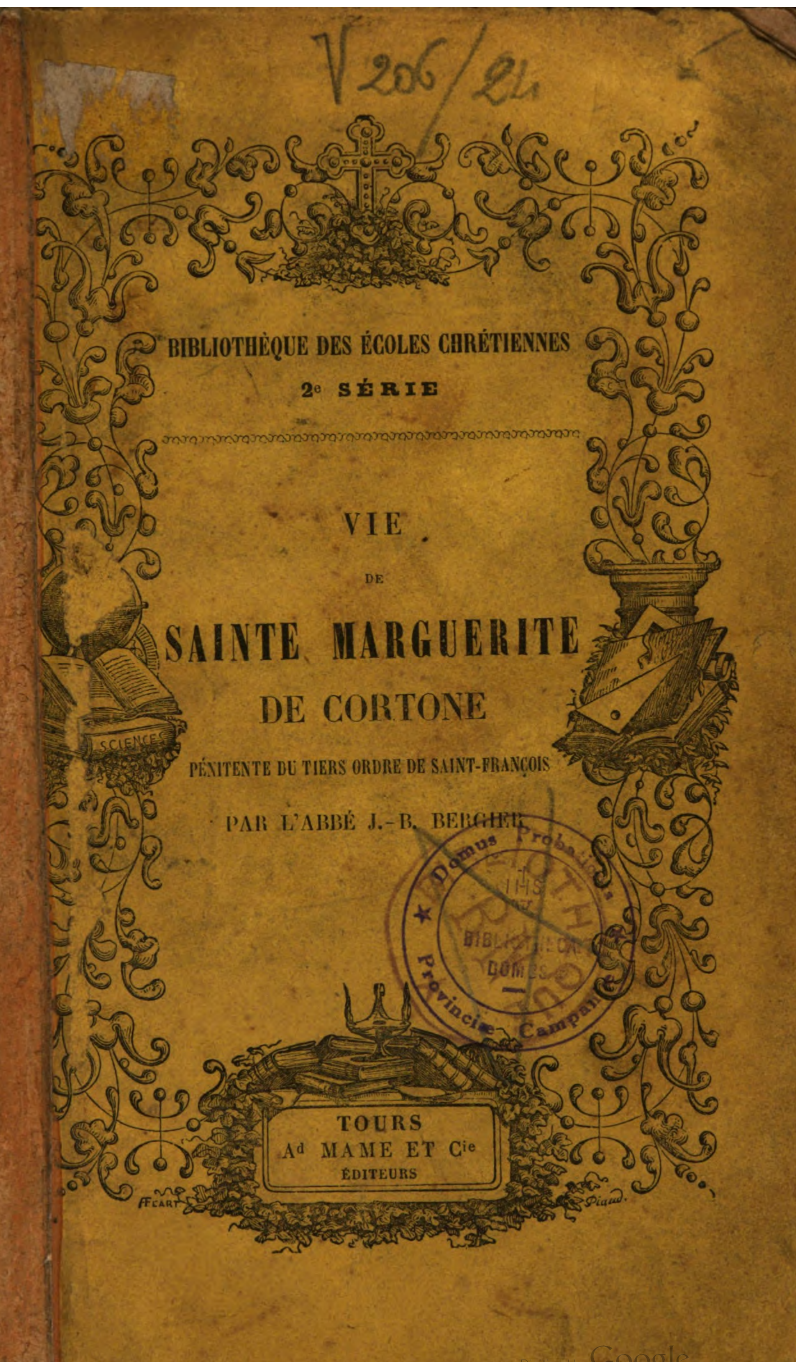




BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
2e SÉRIE
VIE
DE
SAINTE MARGUERITE
DE CORTONE
PÉNITENTE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS
PAR L'ABBÉ J.-B. BERGIER
TOURS
Ad MAME ET Cie
ÉDITEURS
SCIENCE

BIBLIOTHÈQUE

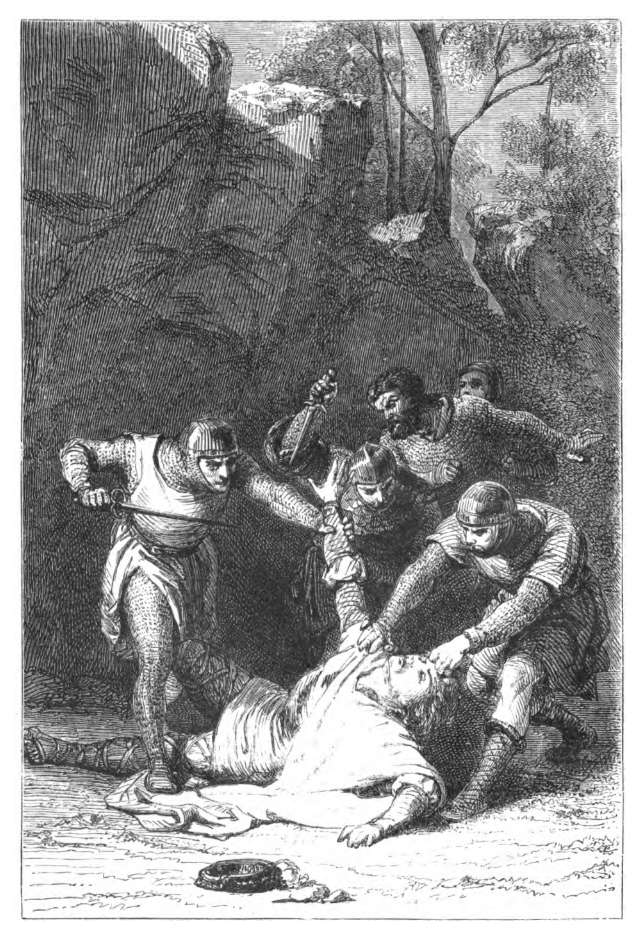
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. Mgr LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS

4e SÉRIE IN-12



Des hommes armés s'élancent d'une embuscade voisine, fondent sur lui et le massacrent impitoyablement.

VIE
DE
SAINTE MARGUERITE
DE CORTONE

PÉNITENTE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Extraite des Bollandistes et du Procès de sa Canonisation

PAR L'ABBÉ J.-B. BERGIER
MISSIONNAIRE DE BEAUPRÉ

Bénissez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Ps. CXXXV, I.

NOUVELLE ÉDITION



TOURS
Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1863

A L'INFINIE BONTÉ DE DIEU

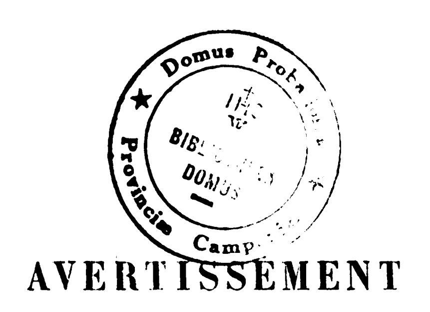
HONNEUR ET GLOIRE, LOUANGES ÉTERNELLES!

A LA VIERGE IMMACULÉE, MÈRE DE MISÉRICORDE

AMOUR ET BÉNÉDICTION!

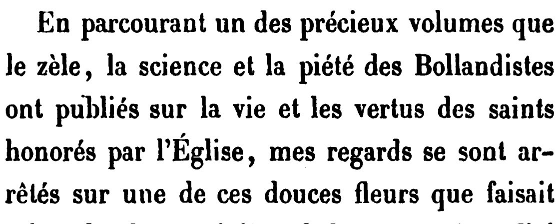
AUX AMES HUMBLES ET PÉNITENTES

CONSOLATION, ESPÉRANCE, PAIX PROFONDE!



AVERTISSEMENT

AU LECTEUR



En parcourant un des précieux volumes que le zèle, la science et la piété des Bollandistes ont publiés sur la vie et les vertus des saints honorés par l'Église, mes regards se sont arrêtés sur une de ces douces fleurs que faisait éclore le champ si fécond du moyen âge. J'ai lu et médité avec bonheur une légende suave où sont décrites avec la simplicité et l'onction de la foi les actions, les vertus, les merveilles de la vie de sainte Marguerite de Cortone, pénitente du tiers ordre de Saint-François.

Cette longue légende ne manque ni d'authenticité ni de certitude. Elle a pour auteur le Père Giunta, de l'ordre de Saint-François,

confesseur et directeur de la sainte pendant plus de vingt ans, c'est-à-dire depuis sa conversion jusqu'à sa mort. Ce saint et savant religieux l'écrivit immédiatement après la mort de la pénitente, pour obéir aux ordres du Père Léon de Châtillon, inquisiteur de la foi dans la Toscane. Les douze chapitres qu'elle renferme furent lus et approuvés par les Pères et les religieux de Saint-François, qui avaient connu particulièrement la sainte, et qui tous avaient été témoins des merveilles de sa vie. Quelques années plus tard (1303), le cardinal Napoléon Orsino, légat apostolique du saint-siége en Italie, fit faire une enquête sur la vie, la mort et les miracles de la servante de Dieu, et le procès-verbal résultat de l'enquête fut approuvé et signé par une multitude de prélats et d'abbés, de théologiens et de docteurs, comme aussi par un grand nombre de personnes laïques dignes de foi.

Les saintes impressions qui ont rempli mon âme à la lecture de cette simple légende m'ont inspiré la pensée de les faire partager à d'autres, et je me suis senti le désir de faire con-

naître les vertus admirables de cette humble et sainte fille en écrivant sa vie. Il est peut-être téméraire à moi de l'entreprendre ; mais la bonne intention qui m'anime me servira d'excuse auprès des personnes qui liront mon travail. Si la bonté de Dieu daigne le bénir, il ne manquera, je l'espère, ni d'intérêt, ni d'utilité.

La vie de cette grande pécheresse, devenue grande sainte, n'est autre chose qu'un tableau frappant des grandes misères de l'homme, et en même temps une très-haute manifestation des ineffables bontés du Seigneur.

C'est l'histoire de l'homme fragile et faible succombant sous le poids de ses infirmités, assailli par les passions, séduit et entraîné par le monde, esclave de lui-même et du péché, résistant avec force à la grâce et à ses divins attraits, et enfin converti et ramené par la grâce.

C'est le récit des bontés du Seigneur tendant la main au pécheur, le recherchant malgré son indignité, l'accueillant avec tendresse, essuyant ses larmes, guérissant les blessures de

son âme, et faisant surabonder la grâce là où avait abondé l'iniquité.

Sainte Marguerite de Cortone est un prodige de foi, de pénitence et de religieux courage, un grand exemple de générosité, d'amour de Dieu et de perfection : en un mot, c'est la Madeleine du moyen âge.

Puisse le récit de ses erreurs, de sa pénitence, de son amour pour Dieu et des bontés de Dieu pour elle, réveiller les âmes lâches et endormies, ramener les pécheurs endurcis, exciter la ferveur des justes, et inspirer à tous ceux qui le liront une foi simple et vive, l'amour ardent de la prière et de la mortification chrétienne, une scrupuleuse fidélité aux saintes pratiques de la piété, un courage à toute épreuve au milieu des tribulations, un amour de Dieu fort et généreux, qui leur mérite d'abondantes bénédictions pour cette vie, et la couronne glorieuse qui aujourd'hui dans le ciel orne le front de celle dont nous allons maintenant raconter l'histoire.

AVANT-PROPOS

L'illustre pénitente dont nous entreprenons l'histoire a été jusqu'ici à peu près inconnue en France. Il nous a semblé que le moment était arrivé de la tirer parmi nous de cet injuste oubli, et de mettre en lumière sous les yeux des lecteurs français les merveilles de sa charité et de son repentir. Jamais, croyons-nous, les esprits et les cœurs n'ont été plus favorablement disposés pour comprendre et goûter de tels exemples, et pour recueillir les fruits de grâce et de salut qu'ils renferment. De nos jours plus qu'à aucune autre époque, et en France plus que partout ailleurs, un besoin immense de réhabilitation intérieure, de réparation publique, d'expiation en tous genres, presse et tourmente les âmes chrétiennes. Il y a en effet tant à expier, tant à réparer dans ce siècle, où les scandales abondent, où le blasphème marche tête levée, où la loi sacrée du dimanche est si indignement foulée aux pieds, où l'oubli de Dieu et le mépris de son nom adorable semblent

poussés à leurs dernières limites! Les âmes ferventes le voient, le sentent, s'en affligent et cherchent à y remédier. De là ces efforts extraordinaires et inouïs tentés pour satisfaire à la divine justice; de là, sous mille noms et sous mille formes diverses, ces œuvres salutaires instituées soit pour la réparation des blasphèmes, soit pour la sanctification du dimanche, que les fidèles accueillent avec tant d'empressement et de spontanéité, et que l'Église se hâte de bénir avec tant d'amour et d'espérance.

Ce besoin de satisfaction et de réhabilitation est général parmi nous. Les âmes pures et vierges ne se contentent plus de se tenir éloignées de la corruption du siècle; elles veulent encore prier, gémir, s'immoler pour les autres, faire à Dieu amende honorable, et se présenter aux regards de sa miséricorde comme victimes expiatrices. Celles qui ne le sont plus, celles que le péché a découronnées et flétries, en aspirant à revenir à Dieu, aspirent aussi à se réhabiliter complétemet à ses yeux, à recouvrer l'éclat virginal de leur pureté première. Mais, hélas! parmi celles-ci, beaucoup hésitent, se désespèrent, s'arrêtent sur le bord du chemin de l'expiation. Si du moins elles pouvaient espérer de remonter au point d'où elles sont déchues, rentrer dans cette troupe des vierges qui ont le privilége de suivre l'Agneau, et dont elles ont mérité d'être bannies! si elles pouvaient rattacher à leur couronne cette belle

fleur de virginité qu'elles ont laissé flétrir..., les sacrifices leur coûteraient moins! Mais ici la réparation complète est-elle possible? Ce qui n'est plus peut-il revivre encore?... Doute cruel qui les remplit de désolations intérieures et d'amertume, et qui brise leurs forces! — A ces âmes défaillantes et malheureuses nous offrons une consolation, une espérance : *la Vie de sainte Marguerite de Cortone.* Prenez et lisez, leur disons-nous : voici une pénitente dont la vie entière est une solennelle protestation contre le doute qui vous trouble et vous arrête, une preuve que la virginité peut se réhabiliter devant Dieu, qu'elle aussi est susceptible d'une ineffable réparation.

Sur une semblable matière, qu'on nous permette de rapporter le sentiment d'un pieux et savant évêque, Mgr Luquet, évêque d'Hésébon. Ses paroles, d'ailleurs, mieux que tout ce que nous pourrions dire, feront entrevoir à nos lecteurs le genre de mission sublime et privilégiée que la divine providence semble assigner parmi nous à l'illustre pénitente dont nous écrivons la vie. Le savant évêque se trouvait aux environs de Rome, lorsque, interrogé sur tant d'œuvres réparatrices qui se multipliaient en France, et qui inspirent tant de joie et de confiance aux âmes fidèles, il répondait en ces termes : « En vous « écrivant aujourd'hui j'ai un motif particulier. « J'ai besoin de vous faire connaître le mouve-

« ment de dévotion spéciale qui porte quelques
« âmes à invoquer une sainte qui peut bien être
« mise parmi les principales patronnes de la ré-
« paration : je veux parler de la chère pénitente
« sainte Marguerite de Cortone. On la connaît
« peu en France, je crois; c'est un motif de
« plus, il me semble, pour vous faire part de ce
« que j'ai à vous dire. Elle commença, vous le
« savez, sa jeunesse par le désordre; la mort fu-
« neste de la créature qui l'avait détournée de
« Dieu l'y ramena, et elle entreprit tout de suite,
« aidée de la grâce, une vive pénitence, en la-
« quelle l'amour fut sa seule joie et l'en combla.
« Notre-Seigneur daigna la favoriser de son en-
« tretien particulier, et dans le commencement
« il ne lui donnait pas d'autre titre que celui de
« *poverella*. Heureuse d'abord, elle se contrista
« ensuite de n'avoir jamais reçu d'autre nom du
« Bien-Aimé, et s'en plaignit humblement.
« Longtemps elle fut tenue à ce partage déjà
« bien doux. Ensuite elle s'entendit nommer
« *figlia*, et sa joie fut grande. Un peu plus tard
« Notre-Seigneur l'appela d'un titre plus cher
« encore : *sposa*. Au comble de ses vœux, elle
« n'avait plus rien à désirer; mais le Seigneur,
« qui est infini, voulait la consoler au-dessus
« de toutes ses espérances, et lui, qui est la
« vérité, il nomma Marguerite la pauvre com-
« pagne de ses vierges, par conséquent sa vierge.
« — Elle n'y pouvait croire, et s'alarma, pen-

« sant que sans doute le démon voulait la trom-
« per. Celui qui est *résurrection* et vie la ras-
« sura et la confirma, lui promettant qu'il la
« mettrait en son royaume au rang des vierges,
« parce que tout est possible à l'amour. — De-
« puis les stigmates de saint François, ce don
« extérieur, inconnu avant lui dans l'Église, ou
« tout au plus accordé à saint Paul, s'y est sou-
« vent renouvelé. La grâce de sainte Marguerite
« ne sera pas, nous pouvons l'espérer peut-être,
« bornée non plus à elle seule. Elle est du tré-
« sor de l'Église depuis que la sainte l'y a re-
« çue, et dans ce trésor les âmes ne peuvent-
« elles pas puiser efficacement par la foi? Ne
« peut-on pas espérer sans limite sous ce rap-
« port, *tout espérer* en ce moment où l'immaculée
« conception de Marie paraît devoir être donnée
« comme dogme à notre foi? Ce mystère de
« notre mère est le mystère de l'innocence. Celle
« qui a introduit la véritable virginité dans le
« monde, connaissant la première combien elle
« était agréable à Dieu, va y répandre pour les
« vrais fidèles, on n'en saurait douter, des flots
« d'innocence. Or ce qui est impossible à
« l'homme est possible à Dieu. — Cette chère
« sainte Marguerite a déjà inspiré de grandes
« espérances, de vraies conversions; nous con-
« naissons plusieurs âmes qui aspirent à glori-
« fier l'Agneau en cette légion de vierges res-
« suscitées, afin de ne pas laisser vain le don

« de Dieu. Elles espèrent par Marie immaculée
« dans sa conception que cet « espoir ne les
« confondra pas (1). » Je suis bien porté inté-
« rieurement à penser comme elles. Priez donc,
« priez pour ces pauvres âmes, afin qu'elles es-
« pèrent toujours contre toute espérance. Si vous
« en connaissez que le Saint-Esprit attire à es-
« pérer aussi, se mettant au rang des pauvres
« pécheresses, les dernières du monde, dites-
« leur qu'elles viennent : les âmes dont je parle
« ne demanderont rien pour elles qu'elles ne de-
« mandent également pour celles-ci. — Voilà
« ce qu'à l'occasion du grand triomphe de Marie
« mon cœur a senti le besoin de déposer dans
« le vôtre, afin qu'à l'occasion, si ce mouvement
« qui me frappe vient du Saint-Esprit, comme je
« le pense, vous le communiquiez à d'autres.

« † J.-F.-O., ÉVÊQUE D'HÉSEBON. »

Ces idées si consolantes, ajouterons-nous, ne nous semblent point nouvelles dans l'Église. Dans la Vie des Pères du désert nous trouvons un trait cité par Rodriguez, qui vient merveilleusement corroborer la même pensée. C'est l'histoire de sainte Thaïs. « Thaïs entre dans les grands tra-
« vaux de sa pénitence ; le saint anachorète qui
« l'a ramenée à Dieu veut, au bout de trois ans,
« savoir si cette pénitence a été suffisante ; il se

(1) Voir le livre IV, XI.

« rend auprès de saint Antoine pour savoir de lui
« s'il croyait que Dieu eût pardonné les péchés
« de cette femme. Et le saint ayant commandé
« à ses religieux de se mettre tous en prière la
« nuit suivante, afin qu'il plût à Dieu de révéler
« à quelqu'un d'eux ce que Paphnuce avait envie
« de savoir, il y eut un d'eux, nommé Paul, à
« qui cette grâce fut accordée. Il lui sembla qu'il
« voyait dans le ciel un lit très-superbement
« paré et gardé par quatre vierges : surpris de
« voir une chose si merveilleuse et si riche, il
« songea en lui-même que cela ne pouvait être
« réservé que pour son père spirituel le grand
« Antoine ; et, comme il s'entretenait dans cette
« pensée, il entendit une voix qui lui dit : « Ce
« lit n'est pas pour ton père Antoine, il est des-
« tiné à Thaïs la pécheresse. » Et quinze jours
« après il plut au Seigneur de l'appeler à lui pour
« la faire jouir de la gloire qui l'attendait et du
« lit céleste qui lui était préparé. » (RODRIGUEZ, 1re partie, 5e traité, chap. 19.) Ainsi, comme Marguerite de Cortone, Thaïs la pécheresse avait pu par la pénitence se réhabiliter complétement aux yeux du céleste Époux ; comme Marguerite, le Ciel déclarait Thaïs digne d'être appelée la vierge de l'Agneau, digne de l'honneur ineffable réservé à la seule virginité ; comme Marguerite enfin, Thaïs était une *vierge ressuscitée !*

Un pieux et éloquent docteur, saint Pierre Chrysologue, fait la même observation au sujet

de Madeleine, la première et la plus célèbre pénitente de l'Église. « Voyez-vous cette femme? dit-il : quand elle vint aux pieds de Jésus, elle était pécheresse, impure, maudite de Dieu et des hommes; quand elle s'en retourna, elle était pure, sainte, rayonnante de la gloire des vierges. Ses crimes et ses scandales en avaient fait une femme méprisable et déshonorée; la vivacité de son repentir et de son amour opéra en elle une telle transformation, qu'elle mérita de porter le nom même de la plus pure des vierges, celui de Marie : *Venit mulier, sed rediit Maria.* » (Serm. 77.)

Saint Paul lui-même n'avait pas d'autre désir, d'autre espérance à l'égard de ses chers fidèles de Corinthe. Un certain nombre d'entre eux s'étaient rendus coupables de crimes monstrueux, de ce crime dont il défend lui-même de prononcer le nom. Le saint Apôtre s'attriste et s'épouvante en pensant que plusieurs peut-être *n'ont pas fait pénitence.* Quant à ceux qui ont accompli la pénitence qu'il exigeait, il les réjouit et les console, et pour leur faire sentir qu'ils avaient recouvré une innocence parfaite : *Je vous ai tous fiancés à l'unique Époux,* dit-il; *j'aspire à vous présenter à lui comme une vierge pure et sans tache. Veillez donc,* ajoute-t-il, *car j'appréhende que, comme le serpent séduisit Ève par ses artifices, de même vos esprits ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité qui est en Jésus-*

Christ. (II Cor., xi.) *Là où le péché a abondé,* dit le même apôtre, *la grâce a surabondé.* De quel droit donc les défiances de l'homme viendraient-elles poser des restrictions et des limites à la toute-puissante efficacité de cette divine grâce, et aux mérites infinis du sang rédempteur? Ce que le péché a pu dans une âme vierge corrompre et flétrir, la grâce d'en haut, pour couronner l'amour héroïque de l'âme repentie, ne peut-elle pas le faire revivre et resplendir avec un éclat nouveau? Oui, en coulant sur une âme impure et pécheresse, mais pénitente et suffisamment disposée, le très-pur sang de l'Agneau peut bien la purifier, en effacer jusqu'aux moindres taches et lui rendre avec ses droits primitifs toute la fraîcheur virginale de son innocence et tout l'éclat de sa pureté première. De ce bain sacré comme d'un nouveau baptême elle sortira toute belle et toute pure, régénérée, transformée, rajeunie, rayonnante d'une vie nouvelle. Ce qui était perdu en elle a été retrouvé; ce qui était mort a commencé a revivre... C'est une vierge ressuscitée!

Mais comment cela a-t-il pu se faire? Job autrefois adressait au Seigneur une question à peu près semblable : *Comment peut-on rendre pur ce qui est sorti d'une source impure? Vous seul le pouvez, ô mon Dieu!* ajoute-t-il. *Dieu le peut,* il le fait tous les jours par la grâce du baptême. Et maintenant comment après le baptême peut-

il rendre vierge l'âme qui a cessé de l'être? *Vous seul le pouvez,* ô mon Dieu! répèterons-nous avec le saint patriarche. C'est le secret d'une pénitence héroïque et d'un amour sublime, c'est le fruit mystérieux de la grâce et du sang de l'Agneau sans tache!

A propos de ces pensées de réhabilitation et de résurrection spirituelle qu'on émettait devant lui, et dans le désir qu'il manifestait de les voir répandues davantage au milieu des fidèles, un homme de science et de piété s'écriait: *Cela peut porter des flots d'âmes au ciel!* Puisse la lecture du livre que nous offrons au public contribuer en quelque chose à réaliser ce vœu d'une âme fervente! Puisse notre bonne et chère sainte Marguerite de Cortone devenir en France la protectrice et la gardienne de ces œuvres expiatoires appelées de nos jours à détourner tant de ruines! Puisse, à son exemple et sous ses auspices, le nombre des *vierges ressuscitées* s'accroître et se multiplier pour nous, pour aller dans le ciel augmenter ce brillant cortége dont l'Agneau aime à s'entourer au milieu des anges! C'est notre plus ardent désir, c'est notre seule ambition.

VIE

DE

SAINTE MARGUERITE

DE CORTONE

LIVRE PREMIER

VIE CRIMINELLE ET CONVERSION DE MARGUERITE.

I. — Le XIIIe siècle de l'ère chrétienne est une des plus remarquables époques de l'Église catholique. On en sera convaincu si l'on fait attention à la vivacité de sa foi, à la grandeur de ses entreprises, à son ardeur pour les guerres saintes, au zèle de ses corporations ouvrières, qui élevèrent tant de monuments; à la science de ses docteurs, à la puissance de ses pontifes et à la piété des fidèles, qui fonda tant d'asiles pour l'indigence et la misère, et qui couvrit la terre de cette multitude de monastères remplis d'un peuple de religieux et de saints. L'admiration ne fera qu'augmenter, si l'on considère cette longue liste de saints que l'Église honore et que l'on vit briller à cette époque dans toutes les classes de la

société: sur le trône, saint Conrad prince de Bavière, sainte Hedwige duchesse de Pologne, saint Ferdinand roi de Léon, sainte Élisabeth de Hongrie, et saint Louis roi de France; parmi les évêques, les religieux, les docteurs et les fondateurs d'ordres saint Jean de Matha, saint Dominique et saint François d'Assise, saint Simon Stock, saint Raymond de Pennafort, saint Antoine de Padoue, saint Pierre Nolasque, saint Edmond de Cantorbéry, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin; parmi les religieuses, sainte Marie d'Oignies, sainte Agnès et sainte Claire d'Assise, sainte Rose de Viterbe, la bienheureuse Julienne, si remarquable par sa dévotion pour Jésus dans le saint Sacrement, et une multitude d'autres saints. Ce fut aussi vers la fin de ce siècle, si grand en prodiges de sainteté, que Dieu, dans les desseins de sa providence, montra au monde sainte Marguerite de Cortone. Si sa vie ne fut pas exempte de taches, elle sut du moins, avec la grâce de Dieu, les effacer. Par son exemple, Dieu a voulu nous faire comprendre cette vérité, que l'homme abandonné à lui-même n'est que faiblesse, que la conversion d'un pécheur n'est jamais impossible, que le sein de la miséricorde lui est toujours ouvert, et que, fût-il coupable de tous les crimes, il peut les expier et devenir un grand saint.

II. — Cette sainte et humble pénitente naquit en 1247, sous le pontificat d'Innocent IV, dans un petit bourg du duché de Toscane appelé Alviano, situé dans l'évêché de Chiusi. Sa naissance ne fut signalée par aucun prodige; on ne vit autour de son berceau ni richesses, ni grandeur; ses parents n'avaient point pour aïeux des personnages distingués

par leurs emplois dans l'Église ou dans l'État. Fils de simples artisans et artisans eux-mêmes, comme leurs pères, ils cultivaient les champs et mangeaient leur pain à la sueur de leur front ; toutefois, s'ils étaient pauvres des biens de la fortune, ils étaient riches des biens de la foi, ce trésor supérieur à tous ceux de la terre, et sans lequel il est impossible d'être heureux.

Elle fut régénérée par les eaux du baptême dans une église dédiée à saint Pierre, chef des apôtres. Ce lieu sacré était situé dans la terre de Pouzzoles, à une petite distance du bourg d'Alviano. Par une disposition spéciale de la divine providence, cette jeune enfant reçut sur les fonts sacrés le nom de Marguerite.

III. — Marguerite reçut avec le lait de sa mère les premiers principes de la foi chrétienne. Cette pieuse femme s'appliquait de toutes ses forces à remplir les devoirs d'une bonne mère à l'égard de cette enfant, corrigeant ses vices et ses défauts naissants, réprimant ses petites colères, et surtout se hâtant de lui inspirer de bonne heure l'amour de la vérité, de la modestie, de la charité, de la piété.

Persuadée que les leçons de la vertu sont peu utiles sans les bons exemples, elle ne commandait rien à sa fille qu'elle ne pratiquât elle-même. Pour la former à la pratique de la piété chrétienne, elle priait souvent avec elle ; chaque jour elle la conduisait devant une image de Jésus crucifié, et là, après avoir fait pendant quelque temps oraison, prenant sa chère enfant entre ses bras, joignant ses petites mains, elle lui apprenait à dire ces paroles : « Mon Seigneur Jésus, très-doux Sauveur crucifié, je vous

adore sur l'arbre de la croix ; je vous remercie de votre infinie charité, qui m'a racheté : ne m'abandonnez jamais ; bénissez aussi tous ceux pour lesquels vous voulez que je vous prie. »

Cette simple prière était agréable à Dieu ; seulement, nous verrons plus tard le Sauveur lui-même ordonner à Marguerite de prier pour tous les hommes sans exception, puisqu'il avait répandu son sang pour le salut de tous.

Quelquefois aussi la pieuse mère conduisait sa fille devant une image de Marie tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et là elle lui apprenait à prier la mère au-dessus de toutes les mères, et à implorer sa puissante protection.

Marguerite, malgré la vivacité de son âge et la légèreté de son caractère, profitait des leçons et des exemples de sa mère, mais elle ne devait pas jouir longtemps de ses soins empressés. Hélas ! à voir le zèle de cette humble femme pour le salut de son enfant, à l'entendre recommander si souvent sa fille à Jésus et à Marie, il semble que la pauvre mère avait un pressentiment de sa mort prochaine, et des malheurs qui devaient un jour accabler sa fille. Elle mourut en effet bientôt après, riche de sa foi et des mérites de ses saintes œuvres, mais laissant orpheline sa jeune enfant, âgée seulement de sept ans.

Cette mort prématurée fut un grand malheur pour Marguerite, quoiqu'elle ne le comprît point alors. Légère et dissipée par caractère, sans expérience aucune, laissée à elle-même, n'ayant pour guide qu'un père chrétien, il est vrai, mais indolent et trop faible, elle oublia bientôt les leçons et les exemples de sa mère; n'étant plus retenue par une main douce et ferme, elle vécut dans une plus grande liberté,

fut moins fidèle à la prière, et laissa en quelque sorte un libre essor aux petites passions qui existent déjà dans les enfants de son âge.

IV. — Cependant Marguerite avait atteint sa quinzième année. A cette époque de sa vie il survint un changement dans sa famille qui fut pour elle une source d'ennuis et de chagrins sans nombre, et peut-être la cause des malheurs dont nous parlerons plus loin. Son père passa à de secondes noces, et donna pour nouvelle mère à sa fille une femme orgueilleuse, dure, violente et emportée. Rien d'extraordinaire n'arriva la première année, tout se passa même avec assez de calme entre la mère et la fille; mais bientôt la belle-mère prit Marguerite en aversion, lui suscita journellement des querelles, et chercha toutes les occasions de l'humilier et de la faire souffrir. La jeune fille, prompte et hardie, ne put longtemps se contenir; elle résista avec force. Les caractères s'aigrirent de part et d'autre; de là mille querelles, mille divisions sans cesse renaissantes qui troublaient journellement la paix de la famille, et qui faisaient de la maison paternelle un séjour insupportable à Marguerite.

Au milieu de ces chagrins domestiques, la pauvre orpheline grandissait et se fortifiait; mais en croissant en âge et en forces, elle ne croissait ni en sagesse ni en vertus. Hélas! à quels malheurs n'est point exposée une jeune fille sans expérience, laissée à elle-même, sans conseil et sans guide au milieu du monde! Marguerite l'éprouva bientôt.

V. — Parvenue à l'âge de dix-huit ans, dans toute la force et la fleur de la jeunesse, douée d'une beauté

extraordinaire, elle voulut chercher au milieu du monde des plaisirs et un bonheur qu'elle était bien loin de rencontrer dans sa famille. Elle voulut plaire, et malheureusement elle y réussit. Bientôt elle attira sur elle tous les regards, et ceux surtout d'un noble et riche citoyen de Montepulciano. Ce jeune seigneur possédait un château et des terres situés à un mille d'Alviano, où il venait souvent.

La beauté est un don de Dieu et un véritable présent des Cieux; mais quand elle n'est pas sous la garde de la modestie et de la vigilance, c'est très-souvent un présent dangereux; rarement la beauté et la chasteté sont sœurs. Marguerite était convaincue de l'agrément et de la beauté de sa personne, mais elle ne l'était pas également de la nécessité de veiller et de prier. Tout occupée d'elle-même, elle s'abandonna entièrement au désir de plaire, s'étudiant constamment à relever cette misérable beauté par des ornements superflus, et à la rendre plus piquante par toutes les manières et les moyens que lui inspirait sa vanité. Elle était de toutes les fêtes, se trouvait dans toutes les sociétés, aimait les réunions, les assemblées et les divertissements, et ne craignait point de se montrer sur les places et dans les rues. Hélas! sans le savoir, elle était sur le penchant de l'abîme, elle courait à pas précipités vers sa perte. Il ne lui restait qu'un seul moyen de salut, c'était celui de la soumission à l'autorité paternelle; mais ce moyen était impuissant : elle méprisait trop sa belle-mère pour se soumettre à ses avis; et son père, occupé aux travaux des champs, était trop indolent pour s'occuper de sa conduite et réprimer sa vanité. Qu'ils sont à plaindre les enfants qui ont pour pères des hommes

de ce caractère, assez malheureux pour oublier que la sollicitude et la vigilance sont et doivent être au premier rang de leurs devoirs !

VI. — Cependant le jeune seigneur dont nous avons parlé, ayant vu Marguerite, fut vivement frappé de sa beauté. Poussé par la passion, il chercha et il trouva bientôt l'occasion de la voir, de lui parler. Il sut gagner son estime par ses flatteries et ses présents. Un coupable attachement s'établit entre eux, et enfin Marguerite entra en service dans la maison de ce seigneur, peut-être du consentement de ses parents, mais plus probablement contre leur volonté. Gémissons avec le père et la mère de cette malheureuse fille, qui, trop faibles contre ce riche et puissant seigneur, ne purent jamais par leurs larmes et par leurs prières l'arracher de sa maison, ni la rappeler à de meilleurs sentiments.

VII. — Marguerite pouvait à son aise satisfaire son amour du luxe et de la vanité. L'affection immodérée que ce jeune homme avait pour elle, l'autorité qu'elle avait prise et l'abondance des biens dont elle était environnée, lui en fournissaient tous les moyens. On la voyait arriver en grande pompe dans la ville, parée de superbes vêtements, toute resplendissante de perles et de pierreries, avide de joies et de plaisirs, courant après les divertissements et scandalisant les habitants par sa vie licencieuse. Laissons-la pour quelques instants s'égarer dans les sentiers de la perdition, loin de Dieu et loin des cieux, s'abandonner à de coupables excès, frapper presque à chaque instant son âme de profondes et mortelles blessures, et chercher avec

ardeur un bonheur qui est faux et qu'elle ne trouvera pas. Si les hommes, si le sentiment de l'honneur, n'ont pu la retenir, la grâce de Dieu, plus puissante, va bientôt la ramener; le divin Pasteur va bientôt quitter ses quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après celle qui s'est égarée; déjà il se dirige vers la montagne, et Marguerite, sans le voir encore, entend pourtant déjà sa voix qui la rappelle.

Marguerite n'était-elle pas heureuse? Hélas! non, elle ne l'était pas. Ce qui manquait à son bonheur, ce n'étaient ni les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs, mais c'était ce sans quoi les biens de la terre ne sont rien : la joie de l'âme et la paix du cœur. Le tumulte du monde, la splendeur de ses pompes, l'éclat bruyant de ses voluptés et de ses joies, l'entraînement des plaisirs, peuvent étourdir pendant un moment; mais quand ces jouissances sont passées, quand les jeux sont finis et que la scène trompeuse a disparu; quand le silence et l'isolement se font autour de l'âme, viennent alors les moments douloureux où cette âme est forcée de retomber sur elle-même et de se regarder. C'est ce qui arrivait à Marguerite. Sa vie licencieuse était l'effet non de l'ignorance, de la bassesse des sentiments ou de la grossièreté des mœurs; elle avait pour principe la légèreté, l'isolement où elle s'était trouvée, l'amour de la gloire et l'entraînement des occasions. Aussi n'était-elle pas exempte de remords. Souvent, au milieu de ses excès, lorsqu'elle était rendue à elle-même, la bonté de Dieu jetait un rayon de lumière dans cette pauvre âme égarée, et lui faisait sentir vivement combien était abominable et malheureuse la vie qu'elle menait. Quel-

quefois la vue de ses fautes lui causait tant de honte et de douleur, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éclater en plaintes et en gémissements. Il lui arriva même plusieurs fois d'avouer à ceux qui la saluaient qu'elle ne méritait aucune marque d'estime et de respect. « Ne m'appelez point dame et maîtresse, disait-elle, le nom de pécheresse est le seul que je mérite. » Un jour se trouvant seule dans un lieu écarté et solitaire, on l'entendit pousser des sanglots et s'écrier : « O heureuse solitude, que ne m'est-il donné de goûter ton silence et ta paix! Que ne puis-je prier ici le Père des miséricordes et faire pénitence de mes trop longs égarements ! O divin Sauveur des hommes, ô doux Jésus, qui m'avez rachetée, grâce et pitié pour mon âme ! »

Malgré ses longs égarements, elle avait conservé précieusement dans son cœur un profond respect pour la religion et ses saintes pratiques, et une très-grande commisération pour les pauvres. Elle assistait volontiers aux offices qui se célébraient dans l'église ; jamais on ne la vit laisser les pauvres sans consolations et sans secours. Ces saintes œuvres de foi et de compassion, accomplies dans le triste état où se trouvait son âme, n'étaient sans doute pas écrites dans le livre de vie ; c'étaient des œuvres mortes, privées du principe vivifiant de la grâce ; mais cependant elles étaient de nature à toucher le cœur de Dieu en sa faveur, et à lui obtenir une grâce abondante de retour et de conversion. Chose admirable ! quelque coupable que se sentît Marguerite, elle ne désespéra jamais de la bonté de Dieu ; tout en reconnaissant ses fautes, en avouant même son indignité, elle espérait toujours que Dieu prendrait en pitié son âme, et que bientôt elle se convertirait.

Un jour quelques personnes de sa connaissance lui exprimaient leur douleur. Poussées par le zèle et la charité, elles gémissaient devant elle de ses vanités, de son orgueil et du déshonneur profond dans lequel elle se trouvait. « Misérable Marguerite, que voulez-vous donc devenir? » disaient-elles. L'infortunée les comprit, elle se mit à gémir aussi en leur présence, et, tout à coup, pressée par un sentiment généreux, confiante dans la grâce et dans la résolution qu'elle avait déjà prise quoique sans effet, mais qu'elle sentait forte, elle s'écria : « Consolez-vous : le temps viendra où vous me proclamerez sainte. Oui, malgré mon indignité, Dieu aura pitié de moi. Je serai sainte, et un jour les peuples portant le bourdon et revêtus des habits de pèlerins viendront visiter mon tombeau. »

VIII. — Neuf années tout entières s'étaient passées depuis que Marguerite scandalisait la contrée par la vie criminelle qu'elle menait dans la société du jeune seigneur qui l'avait arrachée de la maison de ses parents. Elle était alors dans la trentième année de son âge. Pendant ces neuf années de joies et de douleurs, de divertissements et de cruels remords, la bonté divine, toujours attentive à nos maux et pleine de compassion pour nos misères, n'avait cessé de la solliciter à rentrer en elle-même et à quitter les égarements d'une trop coupable vie. Mais, comme il arrive communément aux pécheurs, la pauvre fille égarée se flattait elle-même dans ses désordres; elle cherchait à s'excuser sur la difficulté d'un changement de vie, et surtout elle s'efforçait de calmer ses inquiétudes et ses remords, non pas en excusant ses fautes, mais en se berçant

de l'espérance d'une longue vie et d'une conversion éclatante. Comme Augustin, elle voulait, et ne voulait pas, divisée qu'elle était entre elle-même et elle-même. De temps en temps elle secouait les chaînes dont elle était serrée, mais faiblement et sans pouvoir les rompre, quoiqu'elles ne tinssent presque à rien. « C'est dans ce moment, disait-elle, c'est tout à l'heure que je vais briser mes fers; demain, demain, dans quelques mois, dans une année, je rentrerai en moi-même, je ferai pénitence. » Elle le disait, il lui semblait déjà être au moment désiré; mais ce moment n'arrivait point; elle renvoyait son sacrifice à un moment plus favorable, à un autre jour; elle hésitait, hélas! à mourir à tout ce qui est une véritable mort, pour vivre de la véritable vie.

Qu'ils sont malheureux les pécheurs qui résistent à la grâce divine, et qui, par des délais injurieux à la bonté qui les appelle, multiplient leurs péchés, appesantissent leurs chaînes, et exposent ainsi leur salut à une perte aussi terrible qu'elle est irréparable !

IX. — Cependant la bonté de Dieu, par une faveur qui n'est pas accordée à tous les pécheurs d'une manière si marquée, eut pitié de cette infortunée, et comme le Seigneur la destinait à être une des brebis les plus chères de son troupeau, il se plut à l'arracher à son triste état de la manière extraordinaire que nous allons raconter.

Le jeune gentilhomme dans la maison duquel elle vivait depuis neuf ans était un jour sorti de son château pour aller dans la campagne voisine reconnaître les limites d'une de ses propriétés sur

laquelle existaient des contestations. Pendant qu'il était occupé de cette affaire, au moment même où il se disposait à retourner au château, des hommes armés s'élancent d'une embuscade voisine, fondent tout à coup sur lui, et, le frappant à coups redoublés, le massacrent impitoyablement. Pour cacher leur crime, ces hommes traînent son cadavre sanglant dans les broussailles jusqu'au pied d'un chêne situé dans le territoire de Petrognano, appartenant au seigneur Passerini de Cortone. Là ils le recouvrent de branchages et d'un peu de terre, et ils disparaissent.

Le soir étant venu, Marguerite fut étonnée de ne point voir rentrer son maître; toutefois elle se rassura par la pensée que probablement il était allé faire visite à quelques seigneurs du voisinage. La nuit se passe, le jour suivant encore, et le seigneur du château ne reparaissait pas. L'inquiétude commence, et bientôt la tristesse et de noirs pressentiments s'emparent du cœur de Marguerite. Dès le troisième jour, elle envoie les serviteurs de toutes parts à la recherche de leur maître, et elle attend leur retour au milieu de l'anxiété et des alarmes.

Pendant qu'elle était en proie à toute sa douleur, agitée par de sombres pensées, elle aperçoit d'une des fenêtres du château, dans les champs voisins et se dirigeant vers elle, le chien fidèle qui avait accompagné son maître lors de sa sortie. A cette vue, tressaillant de joie, et pensant que le maître n'est pas éloigné, elle s'élance par l'escalier pour ouvrir la porte. Quel spectacle! hélas! le pauvre et fidèle animal était le messager de la douleur! Triste, abattu, se soutenant à peine, au lieu de faire ses caresses accoutumées, il se jette aux pieds

de sa maîtresse et pousse de douloureux gémissements. Alors Marguerite, épouvantée, ne doute plus de ce qui est arrivé. Dans sa douleur et son désespoir, elle interroge ce fidèle ami, et lui demande des nouvelles de son seigneur. L'animal, abattu, semblait la comprendre, et il ne répondait aux paroles de sa maîtresse que par des gémissements. Cette scène durait depuis quelque temps, quand tout à coup le pauvre animal, poussé plus violemment par le souvenir de son maître, se lève avec vivacité, pousse des cris plus animés, et, prenant Marguerite par le bas de son vêtement, il l'agite et semble inviter sa maîtresse à le suivre. Marguerite le suit instinctivement; poussée par la douleur, elle sort avec lui, elle lui parle, elle l'excite par ses paroles et par ses larmes à chercher son maître. Déjà ils ont fait un mille de chemin, lorsque, entre Pouzzoles et Petrognano, le chien fidèle quitte tout à coup la grande route, et, s'élançant au travers de quelques rares buissons, il s'arrête sous un chêne. Là, en présence de sa maîtresse désolée, il creuse la terre avec ses pattes, détourne le feuillage qui y est amoncelé, et découvre enfin le cadavre putréfié du jeune seigneur assassiné.

X. — Marguerite reconnaît son maître. A cette vue, une pâleur mortelle se répand sur son visage, elle tombe inanimée. Longtemps après, quand elle est revenue à elle-même, sa douleur éclate par des cris déchirants. « Est-il donc véritable le cruel spectacle qui s'offre à mes regards? s'écrie-t-elle. Est-ce vous que je vois ici, trop coupable, mais trop cher et malheureux ami? Ah! mes pressentiments n'étaient que trop fondés, mes craintes se sont

réalisées : oui, mon cœur me le disait assez. Hélas ! que me reste-t-il maintenant? Que vais-je devenir? Infortunée que je suis, que ne m'est-il donné de mourir ici! »

C'est ainsi que Marguerite exhalait son désespoir. Longtemps elle versa des larmes amères, longtemps elle poussa des cris déchirants; mais quand sa douleur se fut soulagée par de longs gémissements, la vue de ce cadavre la saisit d'horreur; ce spectacle de la mort, et plus encore la grâce de Dieu, la rappelèrent aux idées de la foi. Elle comprit que les richesses n'étaient rien, que les honneurs n'étaient rien, et que la beauté, si promptement détruite par la mort, était moins encore. Elle sentit que tout ce qui passe si vite n'était pas digne d'occuper son cœur; que rien au monde n'est durable, sinon ce que l'on fait dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut de l'âme. La pensée de la mort du pécheur, des jugements de Dieu et des châtiments éternels qu'endurait peut-être celui qu'elle pleurait par un criminel amour, la fit tressaillir d'effroi. Sa vie tout entière avec toute sa laideur se présenta à son esprit; ses anciens remords la dominèrent en ce moment de toute leur force, et, tremblante de tous ses membres, elle pleura, non plus sur ce cadavre à moitié dévoré, mais elle pleura sur elle-même, elle pleura sur le sort éternel de cet homme, elle pleura sur les crimes par lesquels elle avait si cruellement offensé la bonté divine.

C'en était fait, la grâce de Dieu était triomphante dans ce cœur si longtemps obstiné. Cet éclat de tonnerre, ce grand coup que la justice de Dieu venait de frapper, l'avait réveillée du sommeil du péché. Le spectacle de la mort avait brisé ses liens.

Tout ce que l'on appelle dans le monde richesses, plaisirs, honneurs, n'était plus désormais pour elle que vanité. Elle se releva du lieu où elle gémissait, d'auprès de ce cadavre qui lui donnait de si utiles mais si terribles leçons, résolue à mourir au monde, à embrasser les saintes rigueurs de la pénitence, pour vivre entièrement consacrée à Dieu.

XI. — La conversion du pécheur est l'œuvre de la grâce. Pour l'opérer, la bonté de Dieu se sert de mille moyens différents. Tantôt c'est une douce voix qui parle à l'âme, une sainte inspiration qui l'attire; tantôt c'est le remords qui la déchire, de saintes terreurs qui la saisissent; ici c'est un avis paternel, une bonne parole qui fait impression, un exemple qui entraîne; quelquefois c'est un événement subit, un déshonneur, une humiliation profonde, un revers de fortune, une maladie, quelquefois même une ambition déçue. Dieu parle au pécheur de mille manières différentes; et quand le pécheur obstiné reste inattentif, quelquefois, par un effet de sa très-grande miséricorde, Dieu le frappe dans ses affections les plus chères, comme un bon père brise entre les mains de son jeune enfant les objets qui l'occupent, et qui l'empêchent d'écouter sa voix et de lui obéir. Heureux le pécheur ainsi frappé par la main de Dieu, si, comme saint Paul renversé par la lumière et la voix du Ciel sur le chemin de Damas, il s'écrie, pénétré de terreur : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Marguerite eut ce bonheur. La résolution qu'elle venait de prendre n'était pas une de ces résolutions faibles, imparfaites, et qui si souvent sont sans résultat; mais elle était sincère, solide, inspirée enfin par la grâce.

Pour la mettre plus facilement à exécution, elle revint passer quelques jours à Montepulciano. Dès qu'elle y fut arrivée, elle déposa tous les ornements de la vanité, se revêtit des habits de pénitence, et, ayant arrangé autant qu'elle le put les affaires de la maison, elle prit le chemin d'Alviano, sa patrie.

L'histoire rapporte que, pendant les quelques jours qu'elle passa à Montepulciano, elle ne pouvait sans fondre en larmes, sans pousser des cris déchirants, s'entendre appeler du nom de dame et de maîtresse. « Non, non, s'écriait-elle, ne me donnez plus ce titre qui me rappelle tant de honte et de désordres. Pour moi, il n'est plus qu'un titre, il n'en est plus qu'un seul qui me convienne, c'est celui de grande pécheresse. » Elle demanda pardon aux serviteurs des crimes qu'elle avait commis, des scandales qu'elle avait donnés, et sortit de la maison pour ne plus y rentrer.

La pauvre convertie était sur le chemin, se dirigeant vers Alviano. Sa conversion était trop éclatante, son retour à Dieu déplaisait trop à l'enfer pour que le démon jaloux ne cherchât pas à l'empêcher par ses mauvaises suggestions. Pendant qu'elle avançait vers sa patrie, elle se sentit agitée par une multitude de pensées capables de la détourner de sa généreuse entreprise. Comment oser reparaître chez son père, après neuf ans d'absence criminelle? Comment soutenir la honte qu'elle éprouverait à la vue de ses parents et de ses concitoyens, qui tous connaissaient la vie infâme qu'elle avait menée? Pourrait-elle supporter le caractère de sa belle-mère et souffrir ses mauvais traitements? Après avoir vécu dans les plaisirs et l'abondance de

toutes choses, aurait-elle assez de courage pour se remettre au travail, vivre dans la pauvreté, et souffrir les privations qui en sont inséparables?

Toutes ces réflexions, excitées par l'esprit tentateur dans l'âme de Marguerite, faisaient sur elle une cruelle impression. Mais la grâce de Dieu, qu'elle implora, la rendit victorieuse des efforts de l'enfer. « Pourquoi, s'écria-t-elle, ne pourrais-je pas faire toutes ces choses, subir toutes ces humiliations, me résoudre à tous ces sacrifices? N'est-il pas temps de mettre un terme à ma vie criminelle? Ai-je donc résolu de tomber dans une éternelle damnation? Mes péchés sont infinis en nombre et en malice : est-ce trop d'employer le peu de jours qui me restent à les expier? Après avoir été si empressée pour le mal et pour la perte de mon âme, devrais-je seulement m'occuper des difficultés et des sacrifices quand il s'agit de me réconcilier avec mon Dieu et de sauver mon âme? »

XII. — Toute remplie de ces pensées, et fortifiée par la grâce divine, elle arrive à Alviano. Sur le point d'entrer dans cette maison qu'elle n'avait point revue depuis neuf ans, le souvenir de sa mère défunte et des premières années de son innocence, la pensée de son déshonneur qui rejaillissait sur toute sa parenté, la saisissent avec violence. Elle chancelle sous le poids de la honte; mais implorant le secours du Ciel, elle se présente à son père et tombe à ses genoux. « O mon père, s'écrie-t-elle, ayez pitié de votre enfant! » Et les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix.

Ainsi l'on vit autrefois l'enfant prodigue se jeter dans les bras de son père en s'écriant : « Mon père,

j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant, traitez-moi comme le dernier de vos serviteurs. »

Marguerite sans doute était aussi coupable que le prodigue, son repentir était égal ; mais, hélas ! elle ne fut pas accueillie dans la maison paternelle avec un égal amour.

A la vue de sa fille qui embrassait ses genoux, qu'elle arrosait de ses larmes, le père, par un sentiment naturel, fut attendri ; mais bientôt il la repoussa, en lui adressant de sévères reproches. Cependant la tendresse paternelle l'eût emporté dans son cœur si sur ces entrefaites n'était arrivée la belle-mère.

A la vue de Marguerite, cette femme orgueilleuse et sans pitié se livre au transport de toute sa fureur ; elle éclate en paroles amères et humiliantes, elle se répand en injures, et enfin elle proteste que, si elle eût su l'arrivée de cette misérable, elle ne serait jamais rentrée dans la maison ; elle ajouta que, puisqu'il plaisait à son mari de recevoir une fille déshonorée, elle n'avait elle-même qu'un parti à prendre, celui de s'éloigner.

Pendant cette scène douloureuse, Marguerite demeurait interdite et toute tremblante. Elle versait des torrents de larmes, s'avouant coupable, indigne de toute compassion, et ne demandant à son père que du travail et un misérable abri. Elle s'offrait à sa belle-mère pour être auprès d'elle non comme sa fille, titre dont elle était indigne, mais comme son humble servante.

Les larmes qu'elle répandait et la sincérité de son repentir lui ménagèrent un reste de compassion ; elle fut reçue dans la maison de son père. Dès ce

moment, elle s'appliqua à gagner les bonnes grâces de sa belle-mère par son humilité et ses services empressés. Les injures, les mauvais traitements, le travail, les privations ne lui manquèrent pas; mais rien ne la rebuta; elle souffrit tout avec patience, s'estimant trop heureuse de pouvoir par des peines si légères expier des crimes qui avaient mérité des supplices éternels.

XIII. — Malgré son ardeur pour le travail, son obéissance à toutes les volontés de ses parents, la douceur et la patience inaltérables qu'elle conservait au milieu des injures et des querelles incessantes que lui faisait subir sa belle-mère, Marguerite ne demeura pas longtemps dans la maison paternelle.

La femme cruelle qui aurait dû lui tenir lieu de mère se lassa bientôt de sa présence, et sollicita son mari de la renvoyer au plus tôt de la maison. Pour donner à sa demande une couleur de justice, elle allégua plusieurs motifs qui n'étaient que de spécieux prétextes. La vraie raison était son mauvais esprit, l'antipathie qu'elle avait pour cette pauvre fille, et qui la poussait souvent à exercer envers elle des actes de cruauté. On peut dire aussi que le démon, pour renverser la sainte entreprise de Marguerite, inspirait un pareil dessein à cette méchante femme, qui n'eut de repos que lorsqu'il fut exécuté.

XIV. — Le père de Marguerite était trop faible pour résister; il céda aux instances de sa femme, et la pauvre enfant abandonnée sortit de la maison de son père. Oppressée par la douleur, délaissée de ses parents et même de son père, sans pain,

presque sans vêtements, sans asile, elle se retira sous un figuier dans un jardin voisin. Là, livrée à toutes ses pensées, accablée par l'ennui et la tristesse, ne sachant que devenir, elle fut tentée de reprendre son ancien genre de vie. L'ennemi du salut lui faisait entendre que c'était là le seul parti à prendre, le seul qui pût la soustraire à la pauvreté et aux misères dont elle était accablée. « Tu es jeune encore, lui disait-il, tu es sans pain et sans ressources, et ta conduite sera justifiée par les rigueurs dont tu es l'objet de la part de tes parents. »

Marguerite tressaillit d'effroi; elle cria vers Dieu, implorant avec larmes le secours divin dans ce besoin extrême. Sa prière était humble et fervente, elle fut exaucée à l'instant même. Celui qu'on n'invoque jamais en vain la fit triompher des suggestions malignes du démon, et lui inspira d'une manière forte et sensible la pensée de quitter ce lieu et d'aller incontinent à Cortone se placer sous la direction des Frères Mineurs établis dans cette ville. Ce fut pour elle un trait de lumière; elle partit à l'instant. Cortone était à huit milles de distance, Marguerite était affaiblie par le chagrin et la douleur; mais néanmoins, fortifiée par l'inspiration divine, elle put hâter ses pas et arriver assez promptement dans la ville.

XV. — La pauvre exilée ne connaissait dans Cortone aucun asile qui lui fût ouvert, aucun ami, aucun parent qui fût disposé à la recevoir; mais elle acccomplissait la volonté de Dieu, et Dieu se chargea lui-même de pourvoir à ses besoins. Au moment où elle entrait dans la ville, elle fut rencon-

trée par une comtesse nommée Raniéra, et par une autre femme de distinction de la famille des Mainéria. Ces deux nobles dames, aussi pieuses et charitables qu'elles étaient riches, ayant jeté les yeux sur Marguerite, furent frappées de la beauté de son visage, de l'élégance de sa tournure et de ses bonnes manières. Remarquant sa tristesse et les larmes qui coulaient de ses yeux, elles furent émues de compassion, et, s'étant approchées, elles lui demandèrent avec cet accent du tendre intérêt que le christianisme seul peut inspirer, le sujet de son voyage, la cause de sa douleur, s'offrant en même temps à l'aider et à la secourir dans ses besoins. La noble bonté et l'affectueuse charité de ces dames soulagèrent le cœur de la pauvre étrangère. Pleine de confiance, elle raconta en quelques paroles l'histoire de sa vie, et en même temps le motif qui l'amenait à Cortone. Le récit ingénu de ses malheurs et les larmes qu'elle répandait excitèrent au plus haut point l'intérêt et la pitié dans le cœur de ces femmes compatissantes; elles invitèrent Marguerite à descendre chez elles, et lui promirent de l'aider auprès des religieux de Saint-François pour l'accomplissement de ses généreux desseins.

Marguerite, après avoir passé quelque temps dans la maison de ses bienfaitrices, où elle s'appliquait, afin de ne pas rester oisive, au service journalier du ménage, fut présentée par elles aux religieux de Saint-François pour être admise au rang des pénitentes du tiers ordre. Mais, quoique bienfaitrices du monastère, leur prière ne fut pas exaucée aussitôt. Ces saints religieux, considérant l'âge et les qualités extérieures de Marguerite, voulurent user de prudence, éprouver les dispositions

de son esprit et la constance de ses résolutions. Pour cela, ils la placèrent sous la direction du Père Giunta Bevagnati, religieux de leur ordre, homme d'une prudence consommée, habile dans la conduite des âmes, très-recommandable par l'austérité et la sainteté de sa vie, et bien capable enfin de remplir le difficile ministère dont il était chargé. C'est ce saint religieux qui écrivit plus tard la vie de la sainte, et c'est à lui que nous avons emprunté la plupart des détails que nous donnons ici.

XVI. — Dès ce moment, Marguerite sortit de la maison de la comtesse Raniéra pour se retirer dans une espècc de grotte située en un lieu désert, à une des extrémités de la ville. Ce lieu devint célèbre dans la suite. On y bâtit un monastère de religieuses qui portaient le nom de petites pauvres. La grotte fut conservée dans le jardin du monastère; souvent les religieuses s'y rendaient pour y faire oraison, pour prier la sainte et y respirer l'air embaumé qui remplissait miraculeusement ce saint lieu, témoin de la pénitence de Marguerite.

C'est là aussi que nous allons nous-mêmes la suivre, pour y respirer les doux parfums de la pénitence et des vertus que la foi inspire. Heureux si son exemple touche notre cœur et nous engage à pratiquer les mêmes vertus, ou du moins, si nous ne nous sentons pas assez forts pour imiter en tout ses pieuses austérités et ses saintes pratiques de pénitence, heureux si nous rougissons de nous-mêmes, si nous gémissons de notre lâcheté, de notre trop grand attachement au monde

et à ses plaisirs, de notre peu d'amour de Dieu; si enfin nous nous déterminons à faire à son exemple les sacrifices légers que Dieu et sa grâce nous demandent depuis si longtemps, et que jusqu'ici peut-être nous avons repoussés.

LIVRE DEUXIÈME

VIE PÉNITENTE DE MARGUERITE.

—

I. — Séparée du tumulte du monde, ensevelie dans la grotte qui lui servait d'abri, loin des regards des hommes, seule avec Dieu, l'humble convertie put à son aise déplorer ses excès et faire monter vers le ciel les longs gémissements de sa douleur. Dès le jour où, frappée de terreur à la vue de la justice de Dieu, elle était rentrée en elle-même, elle avait soupiré constamment après la solitude, pour s'y livrer aux saintes austérités de la pénitence et expier ses péchés ; nous l'avons même vue désirer le repos de cette solitude dans les jours de ses plus grands égarements. Elle y arrivait comme une colombe blessée et qui s'est échappée des mains cruelles du chasseur, comme un vaisseau longtemps battu par l'orage, et qui tout brisé se réfugie dans le port.

II. — Dès les premiers jours de sa solitude, humblement prosternée aux pieds de son saint di-

recteur, elle fit la confession générale des fautes de sa vie criminelle. Nous n'essaierons pas de dire ce qui se passa dans son âme au moment où le ministre du Dieu de clémence leva sur elle la main pour la bénir et l'absoudre. Il nous suffira de dire que ce qu'elle éprouva alors, elle l'éprouva toujours, et que le trait miséricordieux dont le Seigneur avait percé son âme y resta jusqu'au dernier soupir de sa vie. Jamais elle n'oublia les iniquités dont elle s'était souillée, les scandales qu'elle avait donnés, et les bontés du Seigneur, qui l'avaient arrachée comme malgré elle à l'état de damnation dans lequel volontairement elle s'était engagée. On l'entendait souvent s'écrier : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi selon l'étendue de vos grandes miséricordes. O mon Dieu, de la profondeur de l'abîme où mes péchés m'ont jetée, j'élève vers vous et mes yeux et mes mains. Soyez attentif à la voix de ma prière. Seigneur, ayez pitié de ma misère, voyez les maux innombrables de mon âme rachetée au prix de votre sang. Ne me traitez pas dans la rigueur de votre justice, pardonnez mes trop nombreux et trop longs égarements ! O bon et miséricordieux Jésus, pardon ! pitié pour mon âme ! »

Dans l'excès de la douleur qui déchirait son cœur, on la vit quelquefois accuser publiquement ses fautes et en demander pardon ; elle était si constamment pénétrée de l'horreur du péché, du regret de l'avoir commis, que souvent on la trouvait comme hors d'elle-même, couverte d'une sueur froide, et toute tremblante comme un criminel qui va recevoir une sentence de mort.

III. — Ces sentiments de haine pour le péché,

de regret de l'avoir commis, devaient nécessairement rendre Marguerite saintement ennemie d'elle-même. Aussi vit-on bientôt se renouveler dans sa personne ce que saint Jérôme raconte des austérités de l'illustre sainte Paule, retirée au monastère de Bethléhem. La terre nue, le cilice et la haire lui servaient de lit; ses yeux devinrent deux sources intarissables de larmes; et lorsqu'on exhortait cette illustre dame romaine à modérer sa douleur : « Il faut, disait-elle, souiller ce visage qui tant de fois a été couvert de fard et de vermillon : n'est-il pas juste et nécessaire d'affliger ce corps qui a tant aimé les plaisirs et les joies? Oui, les pleurs doivent maintenant remplacer les ris, et les vêtements légers et somptueux doivent céder la place à l'aspérité du cilice et de la discipline. Puisque je ne me suis point épargnée pour plaire aux hommes, je ne dois pas craindre d'en trop faire pour être agréable à Jésus-Christ. »

IV. — Ces pensées étaient celles de l'humble pénitente. Poussée par un zèle que le monde ne manquera pas de blâmer, elle fit tous ses efforts pour détruire cette beauté dont elle avait tant abusé. Son visage délicat parut bientôt noirci, meurtri de coups et déchiré; ses cheveux, objet de tant de soins, cause de tant d'orgueil et de vanité, furent négligés et tombèrent enfin sous les ciseaux pour être jetés dans la boue. Elle alla même jusqu'à demander à son directeur la permission de se défigurer en se coupant la lèvre supérieure.

V. — Dans l'ardeur de pénitence qui la consumait, frappée de la grandeur du mal qu'avaient fait ses

scandales, elle résolut de les réparer d'une manière éclatante. Montepulciano avait été le théâtre de ses crimes, il devait être aussi le théâtre de son humiliation. Elle forma le projet d'y aller, de parcourir les rues couvertes de haillons, et de demander l'aumône de porte en porte. Une femme qu'elle avait choisie devait lui mettre un bandeau sur les yeux, la traîner avec une corde, et crier dans la ville : « Voici cette Marguerite misérable, cette indigne pécheresse, qui par son orgueil, sa vanité désordonnée et ses honteuses débauches, a scandalisé si longtemps les habitants. » Ce projet ne fut pas exécuté, parce que le Père Giunta, son confesseur, s'y opposa.

VI.— Quelque temps après il fut obligé de céder aux sollicitations de la pénitente, qui le priait de lui permettre d'aller au moins à Alviano pour accomplir le même dessein. Elle y arriva bientôt. C'était un jour de dimanche, tout le peuple était à l'église. Marguerite s'y présenta pieds nus, la tête découverte et une corde au cou; là, en présence de tout le peuple étonné, elle se prosterna devant une noble dame appelée Manentessa, et élevant la voix, fondant en larmes et poussant des sanglots : « Vous voyez ici, s'écria-t-elle, une misérable fille qui par sa honteuse conduite a déshonoré sa famille, sa parenté et son pays. Je viens m'accuser devant vous d'avoir méprisé les conseils charitables par lesquels vous cherchiez à m'arracher à ma vie scandaleuse; je vous prie instamment de me pardonner. Je prie aussi toutes les personnes ici présentes d'oublier les scandales que j'ai donnés non-seulement à Alviano, mais dans toute la contrée. Pénétrée de

honte et de confusion, j'implore la miséricorde de tous mes concitoyens, les conjurant de me pardonner et de demander à Dieu pour moi la grâce de faire pénitence. »

Après avoir ainsi parlé, l'humble pénitente demeurait agenouillée près de la noble dame, exprimant par ses larmes et ses gémissements ce que sa langue ne pouvait rendre assez vivement. A ce spectacle, tout le peuple fut ému jusqu'aux larmes : plusieurs grands coupables rentrèrent en eux-mêmes, et la dame elle-même aux pieds de laquelle gémissait Marguerite se sentit inspirée de renoncer à tout ce qu'elle possédait pour embrasser la pauvreté volontaire et se revêtir de l'habit de pénitence. Ayant relevé Marguerite, elle la couvrit de son voile, et, la prenant par la main, la conduisit dans sa maison.

Il n'est ici question ni du père ni de la mère de Marguerite; il est probable, ou qu'ils étaient absents d'Alviano, ou peut-être qu'ils étaient morts; quoi qu'il en soit, l'humble pénitente, après avoir accompli ce devoir d'humiliation et de réparation, quitta sa patrie, où elle ne devait plus jamais revenir, laissant ses compatriotes aussi édifiés de son humilité et de son courage que touchés des grâces singulières que Dieu accordait à une pécheresse qui jusqu'alors s'en était rendue si indigne.

VII. — Ce n'est pas assez pour un pécheur véritablement pénitent de reconnaître ses fautes, de réparer ses scandales, il doit encore satisfaire à Dieu par la douleur de la pénitence, par les gémissements de son âme et par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Aidé par la grâce, qui ne lui

manque jamais, il faut qu'il aime ce qu'il haïssait, qu'il haïsse ce qu'il aimait, et que par les saintes douleurs de la mortification il répare autant qu'il est possible l'abus qu'il a fait des richesses, des honneurs, des plaisirs et de toutes les créatures.

VIII. — C'est ce que comprenait vivement la sainte pénitente. Aussi, depuis le moment de sa conversion jusqu'à sa mort, sa vie tout entière ne fut plus qu'une croix, une longue immolation, un martyre. On la vit dès lors armée sans cesse contre elle-même, crucifiant sa chair, réprimant ses convoitises, contrariant ses inclinations même les plus légitimes, foulant aux pieds sa volonté propre pour ne suivre en toutes choses que la volonté divine, plus désireuse enfin des humiliations et des souffrances que ne l'est l'avare d'acquérir l'or et les trésors de la terre, plus heureuse au milieu des austérités de la pénitence que les mondains ne le sont au sein des joies et des voluptés. On vit se renouveler par elle les saints exemples de courage et de pénitence donnés autrefois par Madeleine, Thaïs, Pélagie et Marie d'Égypte; elle les avait imitées dans leurs désordres, elle voulut les suivre dans la voie sainte de la douleur et de la réparation. Nous ne pouvons pas entrer dans un long détail de ses austérités. Elle passait une grande partie de la nuit occupée à la prière, et surtout à la méditation des souffrances du Fils de Dieu, et quand la nature succombait sous le poids de la fatigue, la terre nue lui servait de lit pour reposer ses membres fatigués, une pierre ou quelques branches soutenaient sa tête appesantie. Ses flancs étaient chargés de douloureux cilices; son visage, autrefois si frais, était

couvert de meurtrissures, et ses épaules délicates étaient souvent ensanglantées par les chaînes et les disciplines dont elle se frappait sans pitié. Elle ne savait plus ce que c'était que les mets délicats et recherchés. Du pain et de l'eau, et quelquefois des herbes sans assaisonnement, ou quelques amandes, étaient toute sa nourriture : encore ne prenait-elle ce chétif repas que malgré elle, après l'avoir sanctifié par la prière et arrosé de ses larmes. Souvent on la vit commencer son repas, et, tout à coup saisie par la pensée de Dieu, oublier de le terminer. Ses jeûnes étaient continuels; elle ne prenait son repas qu'à une heure très-avancée du jour. Son abstinence, ses jeûnes étaient plus rigoureux pendant le saint temps de carême; et tandis que les riches, environnés de luxe, de plaisirs et d'abondance, hésitent et sont embarrassés pour retrancher quelque chose de leurs tables somptueuses, Marguerite trouvait encore quelques retranchements à faire dans sa nourriture ordinaire. Son abstinence était plus sévère surtout quand elle devait entendre la parole de Dieu. « L'esprit est plus libre, disait-elle; il est mieux disposé à goûter les saintes vérités du salut, quand le corps n'est pas chargé de nourriture. »

Elle gardait un silence aussi rigoureux qu'il lui était possible. Dès le grand matin, elle se rendait à l'église des Frères Mineurs pour entendre la messe et vaquer à ses exercices de dévotion; mais dans la rue, en allant et en revenant, elle marchait les yeux baissés, afin d'éviter la conversation des personnes séculières. « Ces conversations inutiles, disait-elle, dissipent l'âme, détruisent l'union intime avec Dieu, et sont souvent un grand obstacle au

saint recueillement que demandent la prière et l'oraison. »

IX.—La sainte pénitente était visitée quelquefois par les pieuses dames qui s'étaient chargées de lui fournir le pain de chaque jour. Touchées de compassion pour elle, effrayées de ses austérités, elles voulurent l'exhorter à se modérer dans la voie où elle était entrée. Mais cette sainte disciple du Sauveur crucifié leur fit cette réponse, qui devrait être la devise des pécheurs pénitents : « Je suis plus heureuse de macérer ma chair que de posséder un royaume... Eh! pour tant et de si grands péchés que j'ai commis, que sont en comparaison ces légères souffrances! Lors même que ma pénitence durerait plusieurs siècles, elle ne serait ni trop longue ni trop rigoureuse pour m'arracher aux supplices de l'enfer, que j'ai mille fois mérités. »

Pour peindre par un seul trait entre beaucoup d'autres l'esprit de pénitence qui animait la sainte, son amour pour la croix et l'ardeur avec laquelle elle s'efforçait d'expier ses péchés et de satisfaire à la justice de Dieu, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici ce que raconte le Père Giunta, son confesseur.

X. — « J'avais été chargé, dit-il, par nos révérends Pères du monastère des Frères Mineurs, d'examiner avec soin la vocation de cette pauvre brebis du Sauveur échappée par miracle de la gueule du loup infernal, et je devais la diriger dans la nouvelle voie où elle désirait entrer. Par la miséricorde de Celui qui a pitié de nos misères et qui sait aider notre faiblesse, ma tâche ne fut pas difficile.

« Dès son arrivée à Cortone, cette humble fille, poussée par le vent favorable de la grâce divine, vogua à pleines voiles dans l'océan immense des humiliations, des larmes et des austérités de la pénitence, par laquelle le cœur se purifie. Je fus souvent témoin de la douleur qui brisait son âme, des larmes continuelles qui coulaient de ses yeux; j'admirai son ardeur pour les jeûnes, les veilles et les austérités; je vis son humilité, son obéissance parfaite, son amour pour la croix et le désir ardent qu'elle avait de faire pénitence. Plus d'une fois je lui portai une sainte envie; loin de la pousser dans la voie de la pénitence, je fus obligé au contraire de la retenir et de la modérer. Ses forces diminuèrent, et sa santé se trouva altérée.

XI.— « Comme je l'exhortais un jour à suspendre ses jeûnes et ses austérités, et à prendre une nourriture plus confortable : « Mon Père, me répondit-
« elle avec humilité, je vous remercie de vos soins
« charitables, je suis bien loin de mériter tant d'at-
« tentions de votre part. J'ai mis en vous toute ma
« confiance, et je suis prête à obéir aux ordres que
« vous me donnerez; mais permettez-moi de vous
« dire que j'ai résolu de ne faire aucune alliance de
« paix avec mon corps. A mes yeux, c'est un per-
« fide qui m'a trompée, c'est un traître qui m'a li-
« vrée au démon, c'est un hypocrite qui cherche à
« me faire illusion, c'est l'ennemi capital de mon
« âme, rachetée au prix du sang du Sauveur. Ne
« soyez pas dans l'inquiétude à son occasion; il
« souffre beaucoup moins que votre douce charité
« ne vous le persuade. Je vous en supplie, mon
« Père, permettez-moi de l'affliger maintenant au-

« tant qu'il s'est réjoui autrefois, de lui donner
« autant d'amertumes et de douleurs que je lui ai
« accordé de satisfactions et de plaisirs, et de payer
« par des souffrances légères et transitoires les
« dettes immenses que j'ai contractées envers la
» divine justice. »

« Comme je paraissais ne pas me rendre à ses prières, elle ajouta, pour me donner quelque satisfaction, que, puisque je le voulais, elle assaisonnerait avec un peu d'huile les herbes qu'elle préparait pour son repas le jour de Pâques, qui était proche. Et tout à coup, comme si par ce petit adoucissement elle eût consenti à faire une immortification extraordinaire, elle s'écria :

XII. — « O mon corps, pourquoi donc ne veux-
« tu pas m'aider à servir le Seigneur mon Dieu
« dans toute la perfection possible? Pourquoi es-tu
« moins empressé maintenant pour le bien que tu
« ne l'étais autrefois pour le mal? Tes gémisse-
« ments, tes plaintes sont inutiles; tu porteras jus-
« qu'à la fin le fardeau de la pénitence dont tu es
« chargé. Tu veux être heureux : mais comment
« pourras-tu régner avec mon âme dans la gloire
« du paradis, si tu refuses de souffrir avec elle ici-
« bas sur la terre? »

« On l'entendit une autre fois s'écrier, dans l'ardeur qu'elle ressentait pour la pénitence : « O très-
« doux Jésus, ô vous qui êtes toute ma joie et
« toute ma force, soyez béni de vos bontés envers
« moi, pauvre et misérable pécheresse. Seigneur,
« je désire vivement vous être agréable : donnez-
« moi la grâce de faire pénitence. Je suis heureuse
« de pleurer, heureuse de gémir, heureuse de

« souffrir. Que ne m'est-il donné non-seulement de « mourir une fois, mais de souffrir mille morts pour « expier mes péchés et mériter votre amour ! »

XIII. — « Cette sainte ardeur pour les souffrances, ce saint élan d'amour fut si agréable au Sauveur, qu'elle entendit une voix qui lui disait : « Ma fille, dites au Père Giunta que les chrétiens, « mes disciples, ne peuvent en cette vie arriver à « la perfection s'ils n'observent une rigoureuse « abstinence. La chair nourrit la chair, et la chas- « teté parfaite n'est pas possible à ceux qui ne sont « pas mortifiés dans l'usage du boire et du man- « ger. »

« Dans une autre circonstance, la sainte pénitente avait reçu cet avis : « Ma fille, si vous désirez « suivre les traces de Madeleine, et avoir part à « ses consolations, renoncez à toutes les satisfac- « tions des sens, soumettez à la loi de l'esprit tous « les membres de votre corps, et brisez ce corps « comme la paille est brisée lorsque dans l'aire « on en sépare le froment. Efforcez-vous d'être une « victime de mortification et de pénitence. »

XIV. — Des commencemeut aussi beaux, tant de si saintes œuvres, une vie si humble et si pénitente ne pouvaient pas laisser dormir le démon dans un inutile repos. Marguerite était trop agréable à Dieu pour ne pas exciter la jalousie et la fureur de l'ennemi du salut. Il essaya donc de l'arrêter dans sa sainte entreprise. Pour mieux la tromper, il usa d'une espèce de modération ; il se présenta comme un ange de lumière, sans bruit, évitant les éclats que nous lui verrons faire plus tard. Il chercha à

jeter le découragement dans l'âme de la sainte en lui représentant que ses austérités lui étaient peu avantageuses, et même que tout ce qu'elle avait fait ou qu'elle ferait était parfaitement inutile, que jamais elle n'obtiendrait le pardon de ses péchés, que son sort était arrêté par un juste jugement de Dieu, et que sa place était irrévocablement marquée dans les enfers. « Pourquoi tous ces jeûnes et toutes ces austérités, qui abrégent votre vie? Ne vaudrait-il pas mieux ne pas en faire autant, pour faire pénitence plus longtemps? Une pénitence moins austère, mais plus longue, n'est-elle pas plus agréable à Dieu qu'une pénitence plus dure, mais aussi plus courte? » Le démon dans cette même circonstance chercha aussi à lui persuader de diminuer le nombre de ses exercices de dévotion, ou du moins de les abréger.

Cette tentation, qui arrive toujours à ceux qui sont nouvellement convertis, et à laquelle malheureusement ils succombent quelquefois, n'ébranla point le cœur de la pénitente. Poursuivie par ces idées que le démon lui suggérait, elle eut recours à la prière, le refuge assuré de tous ceux qui sont battus par l'orage; elle se cacha à l'instant dans la méditation des plaies sacrées du Rédempteur, et bientôt elle triompha des suggestions de cet ennemi trompeur et cruel.

XV. — Depuis que la pénitente était à Cortone, les nobles dames ses protectrices avaient fourni à ses besoins; mais les secours qu'elle en recevait étaient trop réguliers et trop assurés; elle voulut, par amour pour la pauvreté, se confier entièrement à la Providence, vivre au jour le jour, et n'être pas,

humainement parlant, assurée le soir de son pain pour le lendemain. Les deux dames charitables qui la nourrissaient, admirant sa vertu et l'esprit de Dieu qui la dirigeait, se rendirent à ses prières et consentirent à l'abandonner à la charité publique. On la vit donc chaque jour parcourir un petit quartier de la ville, et, les yeux baissés, tendre la main en implorant le pain de l'aumône.

XVI. — Cet exercice de pauvreté et d'humiliation lui fournit le moyen de soulager elle-même les membres souffrants de Jésus-Christ. Comme elle recevait des aumônes très-abondantes, elle les distribuait en grande partie aux pauvres, ne réservant pour elle qu'un peu de pain grossier et seulement ce qui lui était nécessaire pour ne pas mourir de faim. Sa charité et son dévouement pour les pauvres allèrent si loin, que, du consentement de son directeur, elle loua le travail de ses mains pour soulager les plus malheureux. Cette nouvelle position n'interrompit point son union avec Dieu, elle sut trouver du temps pour tous ses devoirs, pour la prière et l'oraison.

Tandis que les autres domestiques perdaient le temps à des conversations inutiles ou dangereuses, Marguerite, retirée dans quelque lieu peu fréquenté de la maison, déplorait les égarements de sa vie passée avec tant de larmes et de gémissements, qu'elle faisait compassion à tous ceux qui l'entendaient. Souvent ses soupirs interrompirent les chants dissolus, et firent succéder à la vie bruyante la douleur et la componction.

Le travail et la fatigue n'interrompirent pas ses jeûnes et ses austérités, comme aussi le jeûne ne

l'empêcha point de remplir exactement sa journée, et d'exécuter fidèlement les travaux qu'elle devait à ses maîtres. Humble et courageuse, elle mettait la main à tout, prenait le travail le plus fatigant, et aidait encore les autres ouvrières à accomplir leur tâche. Douce autant que charitable, elle vivait en bonne harmonie avec tous ceux qui l'environnaient. Quoiqu'elle remarquât de grands défauts dans les ouvrières, quoique leur genre de vie fût bien différent du sien, elle s'abstenait de les juger, se souvenant de cette parole du Sauveur : « Vous serez mesurés à la même mesure que vous aurez mesuré les autres. » Le souvenir de ses péchés la tenait dans une basse opinion d'elle-même; elle se regardait comme la dernière de toutes, et avait pour toutes les sentiments de la plus respectueuse et de la plus sincère amitié.

Telle fut depuis son arrivée à Cortone, c'est-à-dire pendant trois années consécutives, la vie de Marguerite. Elle n'avait cessé pendant tout ce temps de demander humblement aux Pères franciscains l'habit de pénitente du tiers ordre. Sans aucun doute, elle s'en était rendue digne par l'imitation des vertus du saint patriarche, surtout par son amour pour la pauvreté, par le mépris d'elle-même, par l'austérité de sa pénitence et la continuelle méditation des souffrances du Rédempteur.

Le moment était venu où Dieu allait satisfaire ses désirs et récompenser sa patience résignée. Ayant un jour renouvelé ses ferventes instances et voyant que les Pères hésitaient encore : « Ne craignez pas, leur dit-elle, de m'accorder cette faveur, j'ai la douce confiance que le Seigneur tout-puissant a tellement fortifié mon âme et mis sa charité dans

mon cœur, qu'avec sa grâce je serai supérieure à toutes les tentations, et qu'aucune créature ne pourra me séparer de l'amour de Dieu mon Sauveur. Vous savez ce que la bonté divine a fait en ma faveur depuis mon arrivée à Cortone; vous connaissez toutes mes pensées, toutes mes actions, et les grâces précieuses et sans nombre que j'ai reçues de la divine miséricorde. Ayez confiance, soyez sûrs que Celui qui m'a bénie dans sa bonté infinie ne m'abandonnera pas dans la suite, et accordez-moi la précieuse faveur que je sollicite depuis longtemps. »

Cette humble prière toucha le cœur des religieux de Saint-François. Convaincus, du reste, de la sainteté de Marguerite, et craignant de s'opposer à la volonté de Dieu en différant plus longtemps, ils se réunirent en chapitre ce jour-là même, et la pénitente reçut l'habit du tiers ordre des mains d'un saint religieux appelé Raymond et Père gardien du monastère. Il est impossible d'exprimer la joie sainte qui remplit le cœur de Marguerite, les larmes de dévotion qui coulèrent de ses yeux, les actions de grâces qu'elle rendit au Seigneur, et le bonheur qu'elle éprouva en se voyant enfin placée par état au rang de ses fidèles et dévouées servantes.

Cette cérémonie eut lieu en l'année 1277. Dès lors Marguerite eut une plus grande ardeur pour se livrer aux exercices de la vie religieuse, qu'elle pratiquait depuis trois ans, et dans laquelle nous allons la voir faire de nouveaux et de plus merveilleux progrès.

LIVRE TROISIÈME

VIE ÉPROUVÉE ET SOUFFRANTE DE SAINTE MARGUERITE.

—

I. — A cette époque, le monde avait grand besoin de bons exemples. Au moment où apparurent saint Dominique et saint François, les ordres religieux étaient déchus de leur ferveur première; les invasions, les guerres, les révolutions avaient non-seulement affaibli, mais presque éteint l'esprit monastique; le clergé séculier oubliait ses devoirs, et les mœurs publiques étaient corrompues. Quand ces deux grands patriarches eurent levé sur le monde leur saint étendard, on vit accourir, pour se ranger à leur suite dans le sentier étroit de l'obéissance, de la pénitence et de la pauvreté volontaire, une multitude de riches et de pauvres, de savants et d'ignorants, de prêtres, de nobles, de personnes de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions. Le jour où Marguerite reçut le saint habit de pénitente, l'ordre de Saint-François, qui avait

soixante-dix ans seulement d'existence, comptait déjà près de neuf cents monastères et au moins trente mille religieux.

L'humble fille s'estima très-heureuse d'appartenir à cette grande famille de saints par des liens si étroits. Revêtue de son saint habit, elle s'efforça de l'honorer et de répondre aux grâces et aux desseins de Dieu par un désir plus grand encore de la perfection. Ses prières, ses jeûnes, ses austérités redoublèrent; elle s'élança avec une ardeur nouvelle dans la sainte voie de l'humilité, de la pauvreté et de l'abnégation d'elle-même, et, par là, dans celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Cette humble fille devint si supérieure à la nature, si pure par la douleur et le repentir; son âme devint si simple, si droite, si dégagée de la terre et si unie à Dieu par un ardent amour, qu'elle mérita de jouir de ces communications divines, de ces entretiens familiers et réels dont le Sauveur l'honorait souvent, et qui ont rendu sa vie si merveilleuse.

II. — Un jour la sainte pénitente était venue, selon sa coutume, dès le grand matin, dans l'église des frères mineurs, pour y vaquer au saint devoir de la prière. Prosternée devant un crucifix, et les yeux attachés sur cette divine image, elle semblait n'être plus de la terre; son âme s'élançait de toutes ses puissances vers son Jésus crucifié. Par ses larmes, par ses soupirs, par ses paroles enflammées, Marguerite demandait grâce et pardon. Au moment où l'âme de la sainte s'élançait avec le plus d'impétuosité pour s'unir à l'objet de son amour, le crucifix, par un signalé prodige, fit entendre distinctement ce mots : « Que voulez-vous, pauvre

indigente? que voulez-vous? — Ce que je veux, mon Jésus? s'écria instinctivement Marguerite, et sans s'apercevoir du prodige, tant elle était dominée par ses affections et ses désirs; ce que je veux, ô mon Jésus? je ne veux rien, je ne cherche rien: non, je ne veux rien, si ce n'est vous, et vous tout seul. » Cette parole spontanée, cette parole qui exprime le plus ardent amour et que les âmes parfaites peuvent seules prononcer, était à peine sortie de sa bouche que l'humble pénitente s'aperçut du prodige. Alors, étonnée d'une pareille faveur, remplie d'un saint émoi, elle se jeta la face contre terre, et, toute hors d'elle-même, elle rendit d'immenses actions de grâces à la bonté infinie de Celui qui daignait s'abaisser jusqu'à converser avec une aussi indigne pécheresse.

III. — Dieu seul pour partage! Dieu seul pour richesse! c'est le seul désir, c'est la seule ambition des saints. Saint Augustin converti s'écriait: « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu! et notre cœur sera dans l'inquiétude tant qu'il ne se reposera pas en vous. » Ainsi le glorieux père de l'humble pénitente, saint François, dans ses extases d'amour, s'écriait: « Mon Dieu, vous êtes toute ma joie, toute ma force, toute ma richesse, toute mon espérance, vous m'êtes toutes choses, mon Dieu, mon tout! » — « Pourquoi chercher ailleurs ce que vous trouvez en Dieu seul? s'écrie saint Bernard; si vous êtes malade, il est médecin; si vous êtes exilé, il est votre chef; êtes-vous faible, il est la force du faible; pauvre, il est le trésor inépuisable. C'est un époux, c'est un frère, c'est un père, il est tout ce que vous pouvez et devez désirer. »

Dieu tout seul! telle fut la récompense que demanda pour ses immenses travaux une des grandes lumières du monde, un grand docteur, un grand saint, saint Thomas d'Aquin. Prosterné devant son crucifix, à la même époque et presque à la même année où arriva l'événement dont nous parlons, il était ravi en extase. « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, s'écria le crucifix, quelle récompense demandez-vous? — Nulle autre récompense que vous seul, ô mon Dieu! » répondit le saint.

Cette faveur singulière accordée à l'humble fille de saint François est rapportée par les historiens de sa vie, et la vérité en est constatée par un monument qui subsiste encore : c'est le crucifix miraculeux, vénéré comme une précieuse relique et conservé encore aujourd'hui avec soin à Cortone, dans l'église magnifique élevée sous le nom de Sainte-Marguerite.

IV. — L'âme humaine doit éviter deux écueils pour marcher dans le chemin de la vraie confiance, le désespoir et la présomption. Laissée à elle-même sans le secours de la grâce, elle est impuissante; mais aidée de la grâce, elle peut tout en Celui qui la fortifie. Pour préserver Marguerite de l'écueil de la présomption à l'occasion de la faveur dont nous avons parlé, le Sauveur, dans un autre entretien, rappela à la pénitente ses égarements passés, les grâces dont elle avait abusé, sa vocation sainte et les bontés dont elle avait été l'objet : il lui fit connaître que les saintes pensées, les bons désirs, les œuvres qu'elle accomplissait, que tout le bien qui était en elle venait de sa grâce et de sa miséricorde. « Ne soyez pas élevée à vos propres yeux, lui dit-

il; mais demeurez dans l'abîme de votre pauvreté et de votre néant. Ma grâce est donnée à ceux qui sont humbles, et ma justice s'exerce contre les superbes. »

V.—Tels furent les deux premiers entretiens du Sauveur avec la pauvre pénitente. C'est à ce moment que commence cette longue série de précieuses instructions qu'elle reçut, jusqu'à la fin de sa vie, de la bouche de Jésus lui-même, et que les historiens de sa vie ont eu soin de rapporter pour l'édification des âmes fidèles. A leur exemple, nous n'hésiterons pas à les relater aussi. Sans doute, en parlant de ses ravissements et de ses extases, en rapportant ses visions, ses révélations et tous ces mystérieux entretiens qu'elle eut pendant plusieurs années avec le Sauveur, nous ne plairons pas assurément, non-seulement aux hommes impies ou hérétiques, mais encore à cette classe de catholiques qui, imbus, sans s'en apercevoir, des maximes rationalistes, ont pris le parti de rejeter *à priori*, sans examen aucun, toute vision et toute révélation. Mais peu nous importe. Il est temps d'en finir avec cette critique par trop ombrageuse; il est temps de repousser ce rationalisme isolé des principes de la foi, qui depuis près de trois siècles, mutilant honteusement les légendes des saints, traitant d'absurde la vénérable et sainte antiquité, et s'efforçant d'arrêter l'élan de la confiance, voudrait, dans son fol orgueil, poser des barrières à la toute-puissante bonté de Dieu, et lui dire : « Tu viendras jusque-là, mais tu n'iras pas plus loin. »

Nous le savons, il ne faut pas donner créance à toute révélation : l'Apôtre nous le défend, et la rai-

son, du reste, condamne une vaine et superstitieuse crédulité; mais nous savons aussi qu'il ne faut pas rejeter un fait, quel qu'il soit d'ailleurs, précisément parce qu'il est miraculeux, mais bien s'il n'est pas attesté par des hommes assez instruits pour ne pas être trompés, et dignes d'être crus. Nous savons encore que, si c'est un défaut d'être trop crédule, c'en est un plus grand d'être trop sévère en fait de critique, et que la noble simplicité d'une foi pure et éclairée est, à n'en pas douter, un chemin plus sûr et plus facile pour le salut que l'orgueil aveugle de la raison humaine, qui se révolte par prévention et qui nie par système.

Sourire de pitié au seul mot d'extase, d'apparition et de révélation, c'est faire preuve d'ignorance profonde; nier leur possibilité en général, c'est pécher contre la foi. Tous les docteurs catholiques, et saint Thomas entre autres, parlent de ces diverses manières par lesquelles certaines âmes sont visitées et unies intimement à Dieu. Il n'est personne qui ne sache qu'un grand nombre de fêtes de l'Église et de dévotions autorisées par elle, enrichies de précieuses faveurs, ont pour origine une vision ou une révélation faite à quelque saint.

Il suffit, du reste, d'ouvrir les livres saints pour se convaincre que la Bonté divine, dans tous les temps et de diverses manières, s'est plu à converser avec les hommes sur la terre. Dieu s'entretenait familièrement avec le premier homme dans le paradis terrestre; il approuva la piété d'Abel, et, réprouvant Caïn et son crime, il le condamna à mener une vie errante sur la terre; il ordonna à Noé de construire une arche pour se sauver, lui et toute sa famille, des eaux du déluge. Nous voyons même

que Dieu s'abaisse jusqu'à lui donner les dimensions que devait avoir cette arche. Il apparut à Abraham, et lui dit : « Sortez de votre pays, laissez votre parenté et la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai. Je ferai sortir de vous un grand peuple, je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre ; je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront, et tous les peuples de la terre seront bénis en vous. » Sans parler des révélations faites à Isaac, à Jacob et aux autres saints patriarches, il est certain que Dieu parlait à Moïse, et qu'il conversait avec lui comme un ami converse avec un ami. Presque à chaque page de l'Ancien Testament on lit ces mots : *Dominus locutus est* (le Seigneur a parlé). Tous ces faits ne sont pas moins fréquents dans le Nouveau Testament : pendant trente-trois ans le Verbe de Dieu, dans la personne de Jésus-Christ, converse avec les hommes. Après sa résurrection, il apparaît dans diverses circonstances et de diverses manières à Marie-Madeleine, aux saintes femmes, à saint Pierre et aux autres apôtres : il s'entretient et mange avec eux ; il les console, il les instruit, leur faisant connaître les mystères divins, le sens caché des Écritures, la vérité des prophéties, et les choses nécessaires à la divine constitution de son Église. Voilà des faits divins, irrécusables, attestés par l'Église et enseignés par elle, des faits et des révélations que l'on ne peut nier sans compromettre son salut, et même sans cesser d'être catholique.

Nous le savons, la plupart des visions et des révélations rapportées dans la Vie des saints n'ont pas le même caractère de vérité et d'authenticité ; néanmoins nous osons dire qu'on ne peut, sans

manquer à la piété chrétienne, et même sans être téméraire, les rejeter avec orgueil et dédain, quand elles reposent sur des preuves suffisantes, et qu'elles sont attestées, comme celles-ci, par des écrivains contemporains dignes de foi.

Mais laissons le champ des discussions, et revenons à la suite de l'histoire de sainte Marguerite.

VI. — Toutes les grâces de Dieu, surtout celles qui sont grandes, spéciales et extraordinaires, nous imposent l'obligation d'y correspondre. La terre soigneusement cultivée qui demeure stérile est une terre maudite, l'arbre qui ne porte pas de bons fruits mérite d'être coupé et jeté au feu, et le Sauveur dans l'Évangile maudit le figuier stérile. C'est ce que comprenait vivement l'humble fille de saint François ; aussi s'appliqua-t-elle de toutes ses forces à suivre la voie de la grâce, et à répondre, autant qu'il est donné à la faiblesse humaine, aux desseins de miséricorde que le Seigneur semblait avoir sur elle.

Un jour, prosternée dans sa cellule aux pieds de son Jésus crucifié, plongée dans le saint recueillement de la prière, elle s'interrogeait elle-même, examinant humblement ce qui en elle pouvait être un obstacle à sa perfection et à son union plus grande avec Dieu.

Il lui sembla qu'elle n'était pas assez solitaire, qu'elle avait trop de relations avec le monde, que les conversations de la terre, en mettant dans son âme des idées étrangères, y répandaient de légers nuages qui, s'ils n'interrompaient pas son union avec Dieu, contribuaient du moins à la gêner et à la troubler.

Depuis quelque temps en effet le bruit des merveilles que Dieu opérait en faveur de son humble servante se répandait de toutes parts. Les peuples, attirés par sa sainteté, accouraient pour la voir, l'admirer et s'édifier. Souvent, dans les rues et dans l'église même, elle était environnée d'une foule de nobles dames et de personnes du peuple qui la consultaient et auxquelles la charité lui faisait un devoir de répondre. On lui présentait de petits enfants à bénir; quelquefois elle était dans la nécessité de tenir ces enfants sur les fonts sacrés du baptême, parce qu'elle ne pouvait résister aux instances pieuses et pressantes des parents qui, dans l'espérance d'obtenir pour eux et pour leurs enfants la bénédiction de Dieu, la priaient de leur rendre cet important service.

La sainte se plaignait souvent dans la prière de cette dure nécessité, et de la réputation que lui attiraient les faveurs que Dieu lui faisait. « Mon Jésus, disait-elle, vous voyez la peine que j'éprouve; les faveurs signalées que je reçois de votre bonté troublent ma solitude par l'admiration qu'elles excitent. Hélas! vous le savez, je ne mérite qu'un très-profond mépris; les honneurs, les respects sont un grand danger pour mon salut; je désire être méprisée et foulée aux pieds, comme étant la honte et le rebut du monde. Je vous supplie donc, ô mon doux Sauveur, de suspendre vos faveurs et de m'accorder de ne plus paraître aux yeux des homme, pour ne m'occuper que de vous seul. »

Tels étaient les désirs objet des fréquentes prières de Marguerite. Or, un jour qu'elle demandait ces grâces avec beaucoup d'instance, la voix qu'elle avait coutume d'entendre lui dit : « Pourquoi donc,

pauvre indigente, désirez-vous goûter sans cesse les célestes douceurs de l'union et de la contemplation? Pourquoi refusez-vous de savourer les ennuis divers, les amertumes sans nombre par lesquelles j'ai coutume de purifier les âmes et de les rendre dignes de recevoir de plus grandes faveurs? Jusqu'à ce que ma bonté en dispose autrement, continuez d'aller chaque jour chercher votre pain dans la ville, continuez de fréquenter l'église des frères mineurs, d'assister à la sainte messe et de pratiquer vos autres exercices de dévotion; le moment d'une plus grande solitude n'est point encore venu. »

VII. — Ce moment désiré arriva enfin quelque temps après. La sainte reçut l'ordre du Ciel, par le ministère du Père Giunta, de quitter la maison qu'elle habitait, et de se retirer au pied de la citadelle, dans une cabane solitaire peu éloignée du monastère de Saint-François. Les religieux de ce monastère, pour lui épargner les distractions et les grandes fatigues qu'elle éprouvait dans la ville en mendiant son pain, se chargèrent de lui fournir le peu de nourriture dont elle avait besoin.

Dégagée du milieu de la foule, loin du tumulte et du bruit, la sainte pénitente put vaquer à loisir aux saints exercices de la prière, des jeûnes, des austérités et de la contemplation. Seule avec Dieu, elle passait les jours et une grande partie des nuits à converser avec son bien-aimé; elle lui adressait ses demandes, le consultait dans ses incertitudes, et suivait avec une humble fidélité les attraits divins de la grâce.

Ce fut là que le Seigneur lui ordonna de ne fréquenter les personnes séculières que dans le cas



de nécessité, et de ne jamais regarder le visage de ceux ou de celles avec qui elle parlait. « Si vous êtes fidèle à garder ce rigoureux silence et cette réserve, vous deviendrez digne de mes plus grandes confidences. Plus vous vivrez loin du monde, plus je serai près de vous; moins vous parlerez aux hommes, plus vous serez en état d'entendre au fond de votre cœur la voix consolante de ma grâce. » Cet avis du Sauveur, si important pour arriver à la perfection, était répété à peu près dans le même temps, mais dans une autre contrée, par un grand maître de la vie spirituelle, le dévot Thomas A-Kempis. « Fermez la porte de votre cellule, disait-il; appelez auprès de vous Jésus votre bien-aimé. Demeurez dans la solitude; nulle part ailleurs vous ne goûterez une aussi grande paix. » (*Lib. I, cap.* 20.)

La sainte se plaignait un jour avec larmes au Sauveur des fautes qui échappaient si souvent à sa faiblesse. « Vous ne pouvez être tout à fait exempte de fautes en cette misérable vie, lui répondit Jésus; mais ces fautes légères ne nuiront pas à votre union avec moi si vous les effacez promptement par le repentir. »

Dans une autre circonstance, le Sauveur lui dit: « Les maladies, les afflictions supportées avec résignation pour mon amour, sont douces; elles expient le péché, et sont une riche moisson de mérites. Les peines et les tribulations supportées pour l'amour du monde et de ses vanités sont amères et sans mérite. »

Dans les différents entretiens que le Sauveur avait avec elle, il l'exhortait tantôt à la componction du cœur, tantôt à la fuite du monde; tantôt il consolait sa ferveur en lui faisant ressentir l'onction de sa grâce; quelquefois il gardait le silence à son égard,

comme aussi il stimulait de temps en temps son zèle et son amour.

VIII.— « Quoique vous ressentiez dans cette retraite une grande paix, lui dit-il, ne vous croyez cependant pas pour toujours exempte de tentations et de combats. L'ennemi de votre salut n'est pas mort, et vous souffrirez de grandes insultes de sa part; mais ne vous découragez pas, les tentations sont utiles pour purifier les âmes. Oui, le moment va venir où vous serez plongée dans un océan d'afflictions : vous serez alors vraiment la fille de douleur.

— Mon Sauveur Jésus, répondit Marguerite, que votre volonté s'accomplisse. Je m'offre à vous pour souffrir et pour mourir; donnez-moi votre amour, et je suis trop heureuse. »

Un autre jour, le Sauveur, pour exciter l'ardeur céleste dans son âme, lui ayant demandé si elle l'aimait, ne lui donna pas le temps de répondre : « Marguerite, pauvre indigente, ajouta-t-il, où est donc votre ancienne ferveur? où sont ces désirs ardents, ces larmes que vous répandiez autrefois?

— Mon Jésus, répondit l'humble fille, que ces paroles avaient troublée, hélas! vous le savez, je ne suis qu'une ingrate pécheresse, tout à fait indigne de vos bontés; ayez pitié de votre pauvre misérable fille; faites que je vous aime, faites que vous soyez l'unique objet de mes pensées, de mes affections et de mes désirs; soyez l'âme de mon âme et la vie de ma vie. Je veux vous appartenir, je veux être votre demeure et votre tabernacle; mais enrichissez mon âme de vos dons et de votre amour, pour la rendre une demeure digne de vous. »

IX. — C'est ainsi que le Sauveur Jésus lui-même cherchait par ses leçons et par ses grâces à se préparer une pure demeure dans l'âme de cette humble fille; c'est aussi par toutes ces vicissitudes, tantôt de peines et de consolations, tantôt de joies saintes et de tristesses, tantôt de repos et de fatigues, de craintes et d'espérances, que, d'une manière moins miraculeuse mais aussi réelle, la grâce de Dieu fait passer les âmes pour les conduire du mépris et du détachement des choses créées jusqu'à l'amour du Créateur. Oh! qu'heureuse est une âme qui, fidèle à la main divine de la grâce, quitte tout pour Dieu, pour retrouver tout en Dieu? Toutefois, pour trouver Dieu, pour être uni à Dieu, il faut passer par le chemin des croix et des tribulations. « Nous ne pouvons vivre sans tentation, disait saint Augustin; mais, ajoutait-il, si la tentation est pénible, elle est aussi très-avantageuse au salut de notre âme. Pour être couronné il faut vaincre, pour vaincre il faut combattre, pour combattre il faut être attaqué et tenté. La tentation, c'est le creuset où l'or se purifie, c'est le pressoir qui exprime le jus de l'olive et du raisin, c'est la flamme qui brûle les ronces et les épines, c'est le vent qui en agitant l'arbre lui fait prendre de plus profondes racines, c'est le marteau qui taille la pierre pour la rendre propre à l'édifice, c'est la tempête qui agite et purifie la mer. »

Le divin Architecte, qui voulait faire de Marguerite une pierre pour l'ornement de son Église, ne lui ménagea pas les coups qui devaient la rendre propre à ses desseins. Elle eut à souffrir les infirmités et les maladies du corps, les inquiétudes et les douleurs de l'âme, les sécheresses et les délais-

sements spirituels, les calomnies, les persécutions et les mépris du monde, l'abandon des personnes qui lui étaient chères, et les tentations du démon.

X. — Cet ennemi de toute vérité et de toute vertu, jaloux de ses progrès dans la perfection, irrité du grand bien que produisaient ses saints exemples, et plus irrité encore à la vue de celui qu'il prévoyait qu'elle devait faire dans la suite pour le salut des âmes, mit tout en œuvre pour renverser cette généreuse fille, et la faire renoncer au genre de vie qu'elle avait embrassé.

Ce que l'histoire nous rapporte des diverses tentations qu'il fit subir à saint Antoine et aux patriarches du désert se renouvela contre la personne de Marguerite. Le démon lui apparaissait dans sa cellule, empruntant toutes sortes de formes et de figures : c'était tantôt un serpent astucieux, tantôt un lion furieux, tantôt un dragon impétueux, tantôt un jeune homme élégant, ou une femme parée avec magnificence. Il cherchait, soit à l'effrayer pour l'obliger à quitter sa retraite, soit à réveiller en elle les souvenirs du passé pour l'amollir. Il lui rappelait les joies terrestres, l'abondance dont elle jouissait, les habits somptueux dont elle était revêtue, les conversations et les festins auxquels elle se livrait dans le monde; puis tout à coup il lui mettait sous les yeux les habits pauvres dont elle était revêtue, le silence de la solitude, la faim et la soif qu'elle souffrait, et les austérités de sa vie, espérant par ce contraste la décourager. « Pourquoi tous ces jeûnes et toutes ces peines? lui disait-il : à quoi bon te priver des joies et des plaisirs que le monde peut t'offrir? Pourquoi perdre

ton temps et ta peine? Tes crimes sont infinis en nombre, et leur gravité est indigne de tout pardon.... Tes efforts sont inutiles; ton sort est arrêté dans les décrets de Dieu, tu es déja jugée et condamnée, il n'est plus pour toi de miséricorde possible. Laisse donc tes exercices et tes prières, quitte ce tombeau où tu es ensevelie vivante, et hâte-toi de retourner au milieu des fêtes et des plaisirs du monde. »

Hélas! combien d'âmes ces suggestions de l'ennemi des hommes n'ont-elles pas renversées! Combien de fois la défiance, naissant de ces pensées, n'a-t-elle pas entraîné de nouveau au milieu du siècle des pécheurs convertis et qui menaient au désert la vie des anachorètes! Mais il n'en fut pas ainsi de l'humble pénitente. Environnée de ténèbres et d'embûches, agitée par ses propres pensées, attaquée de toutes parts, elle demeurait calme et immobile; quand l'orage déchaîné éclatait avec le plus de violence, levant les yeux et les mains vers le ciel : « Seigneur Jésus, s'écriait-elle, sauveur de mon âme, venez à mon aide : voyez l'audace des ennemis de votre gloire, confondez leurs criminels desseins; hâtez-vous, ô mon Dieu, de me secourir. »

Sa prière n'était jamais inutile, les ennemis étaient dissipés, et bientôt le calme et la paix succédaient à la tempête et à la guerre. Un jour, pendant qu'elle implorait avec ferveur l'assistance du Ciel, le Sauveur lui apparut : « Ne craignez pas, Marguerite, lui dit-il; ayez confiance en ma bonté toute-puissante. Souvenez-vous que la tentation n'est point un mal; que j'ai voulu moi-même être tenté pour vous donner l'exemple de la patience et vous mériter la grâce. Consolez-vous, la tentation ne sera point au-dessus

de vos forces : je demeurerai près de vous pour vous aider à combattre, et ma grâce, si vous l'implorez, ne vous manquera jamais; avec elle vous remporterez la victoire. »

L'humble pénitente, fortifiée par ces paroles, respirait un peu; l'ennemi disparaissait pendant quelques jours, mais pour revenir plus acharné et plus terrible.

XI. — Cet ennemi cruel, persuadé que la prière est le moyen le plus propre pour résister à la tentation, convaincu que l'homme qui prie est invincible, voulut pour vaincre Marguerite lui ôter cette arme puissante, ce bouclier impénétrable. Il s'efforça donc de lui persuader qu'elle était dans l'illusion la plus profonde, que ses prières n'étaient ni connues ni agréées de Dieu, que ses visions n'étaient autre chose que de misérables imaginations, et qu'enfin les consolations qu'elle éprouvait dans la prière ne venaient point de Dieu, mais de lui-même, afin de la mieux tromper.

La sainte se prosterna le visage contre terre, et, ayant imploré avec humilité le secours du Ciel, entendit une voix divine qui lui adressait ces paroles : « Soyez persuadée que le démon ne peut pénétrer les pensées saintes de votre cœur. Ce n'est pas lui qui vous donne ces joies et ces consolations dans la prière; il ne le pourrait pas, puisqu'il en est privé lui-même. Méprisez toutes ses suggestions, et confiez-vous entièrement dans ma puissance et dans la tendresse de ma miséricorde. »

Il n'en est pas des combats spirituels comme des combats de la terre; dans ceux-ci, l'ennemi vaincu et terrassé ne se relève ordinairement plus; dans

ceux-là, l'ennemi peut être abattu, mais il n'est jamais anéanti.

Le soldat qui combat pour le salut de la patrie, après avoir renversé l'ennemi, trouve le triomphe dans la victoire; mais souvent le soldat chrétien, après avoir vaincu l'amour des biens passagers, l'amour des voluptés sensuelles, le respect humain et les autres passions mauvaises, se laisse dominer par le plaisir de la victoire, s'abandonne à la vanité et à l'orgueil, et trouve ainsi la défaite dans la victoire même. Souvent l'ennemi change de batterie, et il cherche à renverser par l'orgueil ceux qu'il n'a pu vaincre par l'avarice et la volupté. C'est ce qu'il essaya contre l'humble fille de saint François.

XII. — Il lui mit donc sous les yeux les actions saintes de sa vie, ses jeûnes, ses larmes, son repentir, ses prières fréquentes, ses austérités et les vertus sublimes qu'elle pratiquait depuis longtemps.

Voyant que la pénitente, pour échapper à ses suggestions, se réfugiait dans la considération de son ingratitude, de ses péchés et de son propre néant, l'astucieux tentateur lui représenta les dons miraculeux qu'elle avait reçus de Dieu, la prérogative de voir le Sauveur et les entretiens dont il l'honorait, preuve non équivoque de l'innocence et de la pureté de son âme. Il lui rappela la gloire qui l'entourait, la haute réputation dont elle jouissait, et la confiance illimitée que les peuples avaient dans ses prières, ses vertus et sa sainteté.

Le tentateur la pressa sur ce point avec tant d'obstination et de violence, que la sainte fille, pour le vaincre par un grand acte d'humilité, sortit de sa cellule et se mit à parcourir les rues de la ville en

s'écriant : « Accourez, habitants de Cortone, levez-vous : voici cette pécheresse, cette femme perdue de mœurs, celle dont la vie criminelle a tant scandalisé les âmes; voici celle qui ne mérite de votre part que le plus profond mépris. Armez-vous contre elle, chassez-la ignominieusement loin de vous, de peur qu'elle n'attire sur la ville et la contrée les malédictions et les châtiments du Ciel. »

L'esprit de ténèbres était vaincu, mais il essaya de troubler la victoire par sa défaite. Un jour il se mit à crier dans la cellule de la sainte : « Hélas! hélas! que je suis malheureux! Où donc irai-je? Comment puis-je souffrir celle qui me fait tant de mal par ses prières et ses saints exemples? C'en est fait, tu as vaincu Marguerite. »

Comme la sainte, appliquée à la prière et à l'oraison, se mettait peu en peine de ses plaintes et de ses cris, il fit entendre des paroles dissolues et des chants lascifs; mais, voyant que la sainte, loin d'y participer, s'humiliait devant Dieu et versait un torrent de larmes au souvenir de ses péchés, il abandonna le combat. Quelque temps après il se présenta de nouveau dans la cellule de Marguerite sous la forme d'un monstrueux dragon, vomissant des flammes et menaçant de la dévorer. « Que viens-tu chercher ici? lui dit la sainte avec intrépidité. Tu étais autrefois un ange du ciel, aujourd'hui tu es un monstre des enfers. Va, c'est l'orgueil qui t'a perdu pour jamais. Je ne crains pas ta fureur, protégée que je suis malgré mon indignité par Jésus mon Seigneur. Retourne au lieu d'où tu es sorti, et va cacher dans les enfers ta honte et ton désespoir éternel. » A ces mots, le monstre rugissant et les yeux en feu s'élança comme pour la dévorer;

mais l'humble fille, confiante en la bonté de Dieu, s'étant écriée : « Seigneur Jésus, sauvez-moi! » il disparut.

Tels sont les combats que quelques saints, par une disposition particulière de la providence de Dieu, ont eu à soutenir contre les esprits de l'abîme. Tels sont aussi ceux que soutiennent encore aujourd'hui, et de la même manière, certaines âmes privilégiées. Toutefois, si pour la plupart des hommes les attaques du démon ne sont pas si sensibles et sous des formes corporelles, elles n'en sont ni moins réelles, ni moins dangereuses.

Cet ennemi du salut des hommes rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Tantôt c'est un lion qui effraie, tantôt c'est un serpent qui s'insinue. Il sait prendre tous les tons, il emprunte toutes les langues, il se revêt de toutes les formes; peu lui importent les moyens, pourvu qu'il arrive à ses fins, qui sont de tromper les âmes et de les perdre. Il retient quelques hommes, et il précipite les autres; il rend présomptueux celui-ci, et désespère celui-là; tantôt il intimide, tantôt il rassure : il pousse au péché par l'espoir du pardon, et il détourne de la miséricorde en exagérant au pécheur la sévérité de la justice et la difficulté de faire pénitence.

Heureuse l'âme qui veille et qui prie! heureuse celle qui ferme l'oreille à la voix du serpent trompeur, et qui, se défiant d'elle-même, fuyant les occasions du péché, et armé de confiance et de prière, sait éviter les embûches cachées sur la route, repousser les suggestions de l'ennemi et triompher de ses attaques!

XII. — Les combats que nous livre l'enfer ne sont

pas toujours les plus dangereux. Il est souvent moins difficile de triompher du démon que de vaincre le monde et la chair. La pénitente de Cortone avait résisté au démon par la prière, sur les ailes de laquelle elle s'envolait au ciel pour échapper aux filets de ce cruel chasseur des âmes; elle combattait la chair par les jeûnes, les veilles et les saintes austérités de la pénitence, mais jusqu'alors elle n'avait pas éprouvé la rigueur du monde, ce troisième ennemi du repos et du salut des âmes. Il eût manqué quelque chose à sa couronne et à sa gloire si elle n'eût pas eu à combattre et à souffrir de ce côté, et la bonté de Dieu, soit pour purifier davantage cette âme d'élite, soit pour la détacher de plus en plus d'elle-même et de l'amour des choses créées, permit qu'elle fût en butte aux mépris, aux calomnies et aux persécutions du monde.

Le bruit de la vie de sainte Marguerite s'était répandu non-seulement dans Cortone, mais dans tout le pays et à une grande distance. On parlait de ses austérités, des grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, et surtout on disait que la sainte fille passait les nuits entières dans la prière, les larmes et les gémissements de la plus dure pénitence. Quelques femmes, voulant, non pas s'assurer de ce dernier fait, mais se donner le plaisir d'en être témoins, poussèrent l'indiscrétion et la curiosité jusqu'à venir pendant la nuit écouter à la porte de sa cellule. Leur curiosité ne fut pas satisfaite ni d'une première ni d'une seconde fois; elles prirent l'habitude d'y venir, sinon toutes les nuits, du moins chaque semaine quelques fois. Leur démarche ne put demeurer longtemps secrète. Une des amies de Marguerite, l'ayant appris, en conçut un grand dé-

plaisir. Pour mettre un terme à cet espionnage déplacé, et en même temps pour avoir l'occasion de leur adresser les justes reproches que méritait leur conduite, elle se mit en observation autour de la cellule de la sainte. A peine y était-elle, que, selon leur coutume, ces femmes arrivèrent, et reçurent en même temps les réprimandes de la part de celle qui les attendait. Une d'entre elles, orgueilleuse et emportée, blessée d'être découverte, ne put souffrir ces reproches; elle répondit avec feu et éclata en injures. La sainte, entendant tous ces cris de colère, et comprenant que c'était à son occasion, quitta l'oraison, et, poussée par sa charité, se hâta de sortir pour apaiser cette querelle. Mais sa charité fut mal accueillie; la femme furieuse la chargea d'injures, et déchira sa réputation par les imputations les plus odieuses en présence de toutes les personnes qui se trouvaient réunies en ce moment. La pauvre pénitente, effrayée, répondit avec douceur, avoua qu'elle était bien digne de mépris, qu'on ne pouvait trop l'accuser; elle poussa même l'humilité jusqu'à demander pardon à celle qui l'outrageait par ses invectives. Mais cette femme, loin de s'apaiser, n'en devint que plus furieuse, et se mit à traiter la sainte d'hypocrite, de scandaleuse et de possédée du démon. En vain les dames qui étaient présentes voulurent lui imposer silence; ses injures ne finirent que lorsque la pénitente fut rentrée dans sa cellule, où, prosternée devant l'image de Jésus crucifié, elle accepta de bon cœur toutes les injures qu'elle venait d'entendre, avouant qu'elle en méritait beaucoup plus, et priant avec ferveur pour le salut de celle qui l'avait ainsi traitée.

En lisant cette scène scandaleuse, en entendant

toutes ces injures prodiguées à celle qui jusque-là avait passé pour une sainte, on est étonné de cet éclat soudain, et l'on se demande pourquoi et comment tant de colère et d'injures. Mais, hélas! des bruits sourds parcouraient la ville; la sainte pénitente était compromise sans le savoir et sans le mériter, et elle l'était par cette amie dont nous avons parlé, et qui se montrait si zélée pour ses intérêts.

XIV. — Cette femme, pauvre, mère d'une nombreuse famille, avait été chargée par les frères mineurs d'aller en ville, une fois par mois, mendier un peu de vin que réclamait la santé affaiblie de la pénitente. Au lieu de s'en tenir à cette rigoureuse prescription, jugeant l'occasion favorable pour elle et ses enfants, elle parcourut chaque jour ou plusieurs fois chaque semaine les rues de la ville, et demanda, au nom de la sainte pénitente, du pain, du vin et plusieurs autres choses encore, qu'elle employait à son usage et pour ses enfants. Cette manœuvre, indigne d'une femme honnête, était tout à fait ignorée de Marguerite; et tandis que dans sa cellule elle se livrait aux austérités et aux jeûnes les plus rigoureux, un grand nombre d'habitants, obsédés par ces demandes journalières, et croyant que les aumônes étaient en réalité pour celle au nom de laquelle elles étaient sollicitées, l'accusaient d'immortification ou de gourmandise, et commençaient à perdre l'estime et la confiance que pendant plusieurs années leur avaient inspirées ses vertus.

Ces soupçons, ces murmures, d'abord renfermés dans le secret des familles, percèrent bientôt dans le public. Les saintes âmes, peu portées à juger mal, les repoussèrent comme incroyables; d'autres,

moins charitables, les accueillirent, mais sans les répandre ; d'autres enfin parlèrent ouvertement et déclamèrent avec force. Bientôt la jalousie, la malignité, l'amour du scandale, vices si communs surtout dans les petites villes, s'emparèrent de ces bruits, et saisirent cette occasion pour ternir la réputation de la sainte. On ne se contenta plus de l'accuser d'immortification et de révoquer en doute ses jeûnes et ses abstinences : on l'accusa d'aimer le vin et la bonne chère, on critiqua sa dévotion, on la fit passer pour une insensée ou une hypocrite; quelques personnes allèrent même jusqu'à l'accuser d'inconduite et de mauvaises mœurs ; dans l'agitation de la haine, on traçait des règles à la providence et à la miséricorde de Dieu. « Il n'est pas possible, disait-on tout haut, que Dieu favorise de dons si particuliers une fille qui a été une scandaleuse publique. » Le mépris et la haine allèrent si loin, que l'humble fille ne put plus paraître dans les rues sans être insultée et poursuivie.

XV. — Pour comble de disgrâce, ces sentiments de mépris passèrent jusqu'au monastère de Saint-François. Les religieux se trouvèrent partagés : les uns soutenaient la vertu de Marguerite; mais les autres, et en plus grand nombre, s'élevèrent contre elle. Ils blâmèrent hautement son genre de vie, ils l'accusèrent d'orgueil et de singularité. Ils ne virent plus en elle qu'une misérable fille plongée dans l'illusion et trompée par le démon. Ses visions et ses révélations ne leur parurent plus que l'effet de l'orgueil et le fruit d'une imagination en délire. Le chapitre s'assembla, et il fut résolu que l'on défendrait au Père Giunta, confesseur

de la sainte, de la visiter plus d'une fois par semaine.

C'est ce que la sainte avait prédit au Père Giunta quelques jours auparavant. C'est lui-même qui le raconte : « Comme je la visitais un jour : « Frère « Giunta, me dit-elle, ô mon Père, plusieurs de « nos frères doutent de l'esprit qui m'anime. Dieu « me fait connaître en ce moment ce que le chapitre « décidera. Ils vous ordonneront de délaisser votre « pauvre petite plante que Jésus lui-même vous « avait recommandé de cultiver. Mais j'ai confiance « que le Seigneur ne permettra pas que je sois tout « à fait abandonnée. »

Qu'il est difficile de ne pas être ébranlé quand on est l'objet de tant de mépris, surtout quand on a joui d'une haute réputation de vertu comme Marguerite, et que comme elle on a une âme sensible et généreuse ! Cette humble fille, environnée de maux, soupçonnée, calomniée, méprisée par la grande majorité des habitants de Cortone, abandonnée par la plupart de ceux qui l'avaient jusqu'alors protégée, et dans l'impossibilité de paraître même à l'église sans entendre des murmures et des insultes, eût sans doute succombé sous le poids de la tentation et de la douleur, si la grâce divine ne l'eût soutenue dans cette conjoncture difficile.

XVI. — Un jour, prosternée humblement au pied de la croix, elle se plaignait doucement et avec résignation des maux qu'elle endurait. « Prenez courage, Marguerite, lui dit le Sauveur, votre charité patiente sera couronnée dans le ciel. Souvenez-vous que votre âme a été rachetée au prix de mon sang divin. Je vous ai arrachée au péché comme autrefois

j'arrachai Madeleine, pour vous faire entrer comme elle dans la voie douloureuse de la pénitence. Comme elle, vous devez me suivre avec fidélité et avec amour dans le pénible sentier de la mort au monde, du renoncement à toutes choses et à vous-même. » A cette voix douce et consolante l'humble fille répondit : « Mon Sauveur Jésus, bénie soit votre bonté! Je vous remercie des maux que j'endure, et que j'ai trop mérités. Donnez-moi la force et le courage de vous suivre dans le chemin de la croix. Que mon corps soit brisé, que ma réputation périsse, que je sois regardée comme le rebut du monde et la balayure des rues ; je le veux, j'y consens, puisque telle est votre sainte volonté ; augmentez encore mes peines, mais donnez-moi votre grâce et votre amour. »

Les persécutions que souffrait l'humble fille de saint François arrivèrent à leur comble ; sa résignation fut si grande, sa douceur, sa charité si admirables, que Dieu en fut touché, et qu'il résolut de punir les coupables. « Ma patience est à bout, lui dit-il ; vos persécuteurs sont trop injustes, trop criminels, je vais faire éclater ma justice en les frappant.

— Mon Sauveur Jésus, reprit la sainte saisie de crainte, daignez écouter la prière de votre humble servante. Je vous supplie d'avoir pitié de mes contradicteurs ; usez, s'il vous plaît, de miséricorde envers eux. Pour obtenir leur grâce, je vous présente les mérites de la bienheureuse Vierge, votre très-douce et très-miséricordieuse Mère, comme aussi les mérites de tous vos saints. Si votre justice demande une victime pour expier leurs fautes, je m'offre à vous, mon très-miséricordieux Jésus ;

frappez, et faites retomber sur moi tous les châtiments qu'ils ont mérités. »

XVII. — Ainsi priait, ainsi souffrait sans se plaindre cette humble fille, cette douce colombe; ainsi agissait cet ange de douceur et de paix. Disciple docile de Celui qui a aimé le monde et les pécheurs jusqu'à mourir, elle accomplissait à la lettre cette grande parole si peu pratiquée : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent. » (*S. Matth.*, v.) Comme saint Paul, elle pouvait dire : « On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous charge d'injures, et nous répondons par des prières; nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les balayures que chacun repousse. (*I Cor.*, IV.)

L'orage excité par le démon contre la réputation de Marguerite ne fut pas de sitôt apaisé. Par intervalles on eût dit que les esprits irrités se calmaient un peu et que la paix allait bientôt renaître; mais ce calme n'était qu'apparent. Des injures, des calomnies nouvelles venaient réveiller les injures et les calomnies anciennes, et confirmer la population dans le mépris qu'elle avait voué à la sainte pénitente, qui n'était à ses yeux qu'une misérable hypocrite. Cette cruelle épreuve dura plusieurs années. Pendant tout ce temps, l'humble fille, soutenue par la grâce, ne manqua pas un seul instant de patience ni de confiance. Convaincue que l'honneur et la réputation sont des biens qui appartiennent au Seigneur, que rien n'arrive que par la permission de Dieu, elle demeura calme et résignée sous la main

divine qui la frappait, priant pour ceux qui la calomniaient, attendant le moment de sa justification, et même contente de mourir sans être justifiée, si la bonté de Dieu l'ordonnait ainsi. Elle devait être justifiée. Son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité inaltérable, touchèrent les cœurs.

Sa bonté et ses bienfaits gagnèrent les personnes ignorantes et grossières, et les hommes graves et instruits comprirent enfin que tant de résignation au milieu de si cruelles épreuves ne pouvait venir que de la main de Dieu, qui conduisait cette sainte fille. La vérité se fit jour; on connut ce qui avait donné lieu à tant de calomnies; les mépris cessèrent pour faire place à l'estime et au respect, et l'on vit même ceux qui l'avaient poursuivie avec le plus de haine devenir les plus ardents panégyristes de sa sainteté si indignement méconnue. Tant la vertu a d'empire sur les cœurs ! Tant il est vrai de dire que la sainteté de vie est la plus efficace réponse aux injures et aux calomnies !

XVIII. — Les épreuves dont nous venons de parler ne furent pas les seules auxquelles furent soumises la patience et la fidélité de la pénitente. Il en est une autre plus grande que la perte des biens, de la liberté et de la réputation, plus difficile à soutenir que toutes les tentations du monde, de la chair et du démon, et que les âmes saintes seules peuvent apprécier, une épreuve par laquelle Dieu se plaît à purifier ses serviteurs, et qui pour Marguerite dura, par intervalles du moins, depuis sa conversion jusqu'à sa mort : ce fut la crainte perpétuelle d'offenser la bonté de Dieu, et la soustraction fréquente des grâces et des consolations sensibles.

Quoique assurée à diverses reprises et par la bouche du Sauveur même du pardon de ses fautes, cette âme repentante ne conservait pas moins le souvenir de ses péchés dans son cœur; sa douleur n'en était que plus vive et plus animée. On voyait souvent cette sainte pénitente verser des torrents de larmes au pied de l'image de Jésus crucifié; tantôt elle s'étonnait que Dieu fût assez bon pour lui pardonner tant et de si grands crimes qu'elle avait commis; tantôt elle suppliait les religieux et les personnes séculières de s'intéresser pour elle auprès du Père des miséricordes; tantôt elle recourait à l'intercession des saints pour obtenir la grâce de faire pénitence. Souvent au milieu de ses oraisons on l'entendait s'écrier, comme saint Augustin pénitent : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée! Seigneur, disait-elle aussi, par cette bonté qui vous porta à pardonner au larron pénitent, oubliez mes crimes, donnez-moi de vous aimer et de vous servir désormais avec fidélité. Mon Sauveur Jésus, s'écriait-elle encore, quand même mon corps serait aussi grand que l'univers, lors même qu'il se consumerait en larmes de sang par la force de la douleur et du repentir, ce ne serait pas assez pour effacer le moindre de mes péchés. Oh ! donnez-moi donc de pleurer et de gémir, non pas autant qu'il serait juste, puisque cela est impossible, mais autant que je pourrai, afin de réparer votre gloire si indignement outragée. »

Le Sauveur miséricordieux entendait les plaintes et les gémissements de son humble servante; il agréait sa douleur, et quelquefois il la consolait par lui-même ou par le ministère de ses anges. Un jour,

l'ayant assurée de son pardon, la pénitente s'écria : « O bonté infinie! ô infinie miséricorde, qui daignez ainsi vous abaisser jusqu'à mon néant! O mon Jésus, qui daignez ainsi être mon débiteur, mon prêtre et mon père! O ma miséricorde, qui voulez avec tant de bonté m'accueillir et me pardonner! »

Pour satisfaire davantage à la justice divine et expier ses péchés en exprimant sa vive douleur, elle se confessait tous les jours; dès le matin, avant de recevoir le pain des anges, elle accusait avec beaucoup de larmes ces négligences dans le service de Dieu, ces fautes de faiblesse, ces infidélités auxquelles est assujettie la nature humaine, et que, pour l'ordinaire, les âmes qui font profession de piété ne se reprochent pas assez.

Un jour, fête solennelle de saint Martin, comme elle était sur le point de communier, le Sauveur lui dit : « Quelle grâce voulez-vous aujourd'hui, Marguerite ma martyre?— Seigneur Jésus, répondit-elle, vous seul me suffisez, vous êtes la source des grâces. » Ayant ensuite demandé au Sauveur pourquoi il l'appelait martyre, quoiqu'elle n'eût encore souffert ni peines ni supplices pour son amour? « Vous êtes martyre, répondit Jésus, par la douleur qui vous consume, et par la crainte si vive que vous ressentez d'offenser ma bonté et de perdre ma grâce. »

Et, en effet, cette crainte était si vive, que souvent elle s'écriait : « Mon Sauveur Jésus, accordez-moi la grâce de ne plus déplaire à votre infinie bonté. Je vous supplie de me préserver de l'indifférence et de la tiédeur dans votre saint service. Si pour m'accorder cette faveur vous exigez le sacrifice de ma

santé, je suis prête, ô mon Dieu, à souffrir les plus grands tourments. »

Jamais cette âme sainte n'était mieux qu'aux pieds de son crucifix, seule avec Dieu seul. C'est là qu'elle était en paix, et qu'unie à son Dieu elle goûtait une douce sérénité. Mais son doux repos était souvent interrompu par ceux qui venaient auprès d'elle pour recevoir ses avis ou ses consolations. Cette nécessité la faisait gémir, craignant d'offenser Dieu dans ces conversations par quelque parole inutile ou indiscrète. « O Sauveur tout-puissant! s'écriait-elle, si c'est votre volonté, je désire mourir pour me réunir à vous. En vivant plus longtemps, je crains tout de ma faiblesse et de mon inconstance. Il est temps que je meure pour ne plus offenser votre infinie bonté.

— Marguerite, lui répondit le Sauveur, j'ai pour agréable la crainte du péché, cette sainte et vive crainte qui remplit votre cœur; mais la charité qui vous porte à subvenir aux besoins du prochain m'est plus agréable encore. Ne craignez pas que ma grâce vous manque dans les bons offices que vous rendez à vos frères en les instruisant et en les consolant, je serai avec vous pour vous soutenir dans le sentier et vous empêcher de tomber.

— Mon Sauveur Jésus, reprit la sainte éclairée et consolée, je m'abandonne entièrement, comme si j'étais morte, entre les bras de votre miséricorde; conduisez-moi, dirigez-moi pour la plus grande gloire de votre saint nom. »

Tels furent, et jusqu'à la fin de sa vie, les désirs ardents et les saintes craintes de l'humble pénitente. Nous nous étonnons peut-être de la voir constamment pleurer ses fautes et trembler d'en

commettre de nouvelles ; mais nous serions moins étonnés si nous comprenions mieux la malice du péché, qui déplaît à Dieu, et si nous avions un peu plus dans le cœur ce feu dévorant de l'amour divin qui consumait les saints. Eh ! que signifie cette fausse sécurité dans laquelle nous sommes peut-être? Que signifient cette apathie, cette insensibilité, cette indifférence dans laquelle nous vivons après avoir si souvent offensé Dieu et abusé de ses grâces? Craignons d'être trop insensibles, craignons de trop nous rassurer, et, à l'exemple des saints, gémissons sur nos malheurs et pleurons nos péchés dans le temps, pour ne pas être condamnés à les pleurer inutilement pendant l'éternité.

XIX. — Après les tribulations diverses dont nous avons parlé, et que l'humble fille supporta avec un merveilleux courage, il lui restait à subir une dernière épreuve, beaucoup plus terrible que les précédentes. Elle avait fait le sacrifice de sa liberté, le sacrifice de son repos, le sacrifice de sa santé, le sacrifice des voluptés, le sacrifice de sa réputation et de son honneur ; il lui restait à faire un sacrifice plus douloureux encore, c'était le sacrifice d'elle-même et des consolations de la vertu. Jusqu'alors, c'est-à-dire pendant les premières années qui suivirent sa conversion, elle avait goûté combien le Seigneur est doux ; sa vie s'était passée au milieu des joies et des consolations spirituelles. Tout ce que le silence et la prière ont de pénible pour la nature, tout ce que les jeûnes, les veilles, les disciplines ont de plus rigoureux, n'était pour elle que joie, plaisir et bonheur : éclairée, soutenue par la grâce et l'onction intérieure, son âme s'élevait au-

dessus des choses de la terre pour contempler Dieu et s'unir à lui dans le ciel. Mais bientôt ces goûts sensibles, qui rendent tout agréable et facile, disparurent, les larmes de bonheur qu'elle répandait se tarirent, l'inquiétude et la guerre succédèrent au repos et à la paix. De profondes ténèbres enveloppèrent son âme ; le jour avait fait place à la nuit désolante. Les craintes exprimées par les frères mineurs, qui doutaient de l'esprit qui l'animait, les défenses faites à son saint directeur, les précautions que l'on prenait à son égard, avaient fait sur son esprit de tristes impressions. Le doute et la crainte s'emparèrent de son âme. Parfois il lui semblait être abandonnée de Dieu et de ses saints; ses jeûnes et ses austérités lui paraissaient inutiles, sa vie n'était à ses yeux qu'une suite de péchés, et ses entretiens avec le Sauveur lui semblaient un effet de l'imagination ou une illusion du démon. Tout s'écroulait dans son âme, tout appui sensible lui manquait, elle ne trouvait en elle que la terreur et la désolation.

Dans cet état violent, qui ne peut être compris que par les amis de Dieu qui l'ont éprouvé, l'humble pénitente se réfugiait au pied de la croix. Prosternée devant cette sainte image de Jésus crucifié, elle offrait au Sauveur les tribulations de son âme, et le conjurait d'avoir pitié d'elle-même malgré son indignité, et de la secourir. Comme les apôtres battus par la tempête sur la mer de Galilée, elle s'écriait : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » Souvent sa prière était exaucée à l'instant même. Celui qui a pitié de nos misères, Celui qui combat et souffre avec nous lui apparaissait tout à coup , s'écriant comme autrefois pour secourir ses apôtres exposés

au naufrage : « C'est moi, ne craignez pas. » Il commandait alors aux vents et à la mer, sa voix toute-puissante dissipait les ténèbres, les flots s'apaisaient, et il se faisait un grand calme.

XX. — Pour l'instruire, la consoler et la fortifier, le Sauveur lui donnait certains avis que nous croyons devoir rapporter ici pour l'édification de ceux qui trop souvent, dans la piété et ses saintes pratiques, cherchent plutôt les consolations de Dieu que le Dieu des consolations.

« Celui qui m'aime véritablement, lui disait-il, ne cherche dans mon service ni les consolations spirituelles, ni les douceurs sensibles; il préfère être éprouvé par les peines intérieures et extérieures.

« Le progrès dans la vertu ne consiste pas à sentir les douceurs et les consolations, mais à en souffrir la privation avec patience et humilité.

« La soustraction des grâces et des douceurs sensibles est très-utile au progrès de l'âme dans la vertu : c'est par là qu'elle s'avance dans le mépris et le détachement des choses passagères, et qu'elle marche à grands pas dans la voie de l'humilité, de la patience et du vrai mérite.

« La vie de l'homme est un combat perpétuel : c'est par l'épreuve qu'il apprend à se vaincre lui-même et à ne mettre qu'en moi seul ses affections.

« Pourquoi vous étonnez-vous des peines que vous souffrez, puisque mes saints en ont eux-mêmes éprouvé de semblables ? »

Ces avis précieux que le Sauveur donnait selon les circonstances à l'humble fille de saint François consolaient et affermissaient son âme; elle les recevait avec amour et reconnaissance; mais elle ne

comprenait pas encore, surtout dans le commencement, l'utilité et les précieux avantages d'être privée de toute consolation pour l'amour de Dieu.

Un jour, elle avait communié avec de grands sentiments de ferveur; son âme, dégagée de la terre, respirait le parfum des cieux, et son cœur ne pouvait contenir les sentiments de piété suave dont il était rempli. Comme Pierre sur le Thabor, elle s'écriait : « Que ce séjour est délicieux! que vos paroles sont douces à mon cœur! que votre amour a de charmes, ô mon Dieu!

— Les consolations que vous éprouvez, lui répondit le Sauveur, sont un don de ma bonté; recevez-les avec humilité. Elles vous sont données pour vous fortifier contre les afflictions qui vont venir. Préparez-vous à en supporter l'absence : je vais vous priver pour quelque temps de ma présence, car j'ai résolu de purifier votre cœur comme on purifie l'or dans le creuset.

— Mon Sauveur Jésus, reprit la sainte, les peines que vous me préparez ne seront sans doute pas proportionnées à mes offenses, je mériterais de souffrir des douleurs infinies; cependant je vous prie d'épargner un peu ma faiblesse. La crainte continuelle que j'ai de vous déplaire, la soif de votre personne qui me dévore, me rendraient par trop dure une longue privation de vos consolations divines.

— Pourquoi êtes-vous si délicate et si sensible? reprit le Sauveur : devez-vous être plus privilégiée que ma sainte Mère? Ne savez-vous pas qu'elle fut pendant longtemps privée en ce monde de ma présence?

— Votre sainte Mère, ô mon Sauveur, répondit Marguerite, était immaculée et confirmée en grâce;

elle pouvait plus facilement que moi, qui suis une grande pécheresse, supporter votre absence. Hélas! je suis si faible et si inconstante dans le bien, que j'ai tout lieu de craindre de ma faiblesse, si je suis privée de la présence sensible de votre grâce. Néanmoins, ô mon Sauveur, puisqu'il est dans votre bon plaisir que je sois éprouvée, puisque vous voulez par ces peines me faire comprendre mon néant, fortifier ma foi, animer mon amour, et augmenter ma patience et mes mérites, je ne refuse pas de prendre le breuvage amer que vous me préparez; que votre sainte et adorable volonté s'accomplisse!»

XXI.— Quelque temps après, l'âme de l'humble pénitente fut environnée de ténèbres épaisses, un affreux désespoir menaçait de s'emparer d'elle : il lui semblait qu'elle était abandonnée de Dieu pour toujours et condamnée à des tourments éternels. Dans le trouble où était son âme, poussée d'un côté par son amour pour Dieu, et de l'autre accablée par la pensée qu'elle ne le verrait peut-être jamais au ciel, elle s'écria : « O mon Dieu, ayez pitié de ma misère, et écoutez la prière que je vous adresse du fond de mon cœur. Si votre souveraine justice a résolu de me punir en me rejetant pour jamais, loin de sa présence, dans les supplices infinis que j'ai trop mérités, je m'y soumets; mais au moins accordez-moi, pendant les courts instants qui me restent encore à vivre, la grâce de vous aimer de tout mon cœur et de ne plus offenser jamais votre infinie bonté. »

La prière de Marguerite était trop généreuse pour ne pas être récompensée par des grâces spéciales, par des consolations extraordinaires que lui pro-

digua le Sauveur en lui apparaissant. Il l'assura qu'en supportant avec courage cette rude épreuve elle avait acquis un mérite infini.

« Consolez-vous, lui dit-il un autre jour, ne vous effrayez pas des peines et des tribulations. Je suis auprès de vous dans le moment de l'affliction; c'est ma grâce qui vous soutient. Soyez assurée qu'en supportant avec patience les peines et les privations vous avancez plus dans le chemin du ciel que quand vous goûtez les joies et les consolations. »

Instruite et soutenue par ces leçons réitérées, l'humble fille accoutuma son cœur à la privation des douceurs sensibles; elle quitta volontiers le Thabor pour se réfugier avec Marie au pied de la croix, heureuse de tout ce qui pouvait la rendre semblable à son Jésus crucifié. Qu'elle fût dans la suite élevée ou abaissée, consolée ou affligée; qu'elle sentît son cœur porté vers le ciel par la ferveur, ou appesanti vers la terre par suite de la faiblesse humaine, elle accomplit toujours avec une égale fidélité ses exercices accoutumés. Dans la tristesse comme dans la joie, dans la privation des faveurs sensibles comme au milieu des douces caresses de la grâce, elle demeura toujours la même, humble, douce, patiente et unie à Dieu par la résignation. Jésus fut toujours Jésus pour elle, un ami, un époux, un Sauveur, un père, l'âme de son âme, sa joie, son espérance, son trésor, son Dieu et son tout. Toujours elle s'écria comme le saint roi-prophète : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche; et si ma bouche devient muette, si ma langue s'attache à mon palais, son amour sera et restera toujours dans mon cœur.

Telles furent, sans parler des maladies corpo-

relles, les diverses et dures épreuves auxquelles fut assujetti l'amour pénitent de Marguerite. La bonté divine faisait passer cette âme privilégiée par le feu ardent des tribulations, afin de la purifier de plus en plus, et de l'amener, par le chemin de la croix, à la grâçe de la pure et intime union.

Ce passage de la vie purgative à la vie illuminative et unitive est marqué dans la vie de sainte Marguerite par une nouvelle faveur qu'elle reçut, et dont nous allons parler en terminant ce troisième livre de son histoire.

XXII. — Quoique déjà et plusieurs fois Marguerite eût confessé ses péchés, quoiqu'elle les eût déplorés amèrement aux pieds du Père Giunta son confesseur, elle craignait cependant encore que quelques manquements ne l'eussent empêchée d'en recevoir une pleine et entière rémission, non pas la rémission des fautes, mais la rémission des peines qu'elle avait méritées pour ses péchés. Pour obtenir cette grâce, qu'elle désirait ardemment, elle s'adressait à son glorieux père saint François; elle priait, elle jeûnait, elle communiait, dirigeant à cette intention toutes ses bonnes œuvres.

Or, un jour (c'était le 22 décembre), pendant qu'elle était plongée dans une très-fervente oraison, le Sauveur lui parla sensiblement.

«Ma pauvre indigente, lui dit-il, depuis longtemps vous soupirez, demandant à grands cris la pleine et entière rémission de vos péchés et des peines qu'ils ont méritées. Le moment de vous accorder cette faveur est venu; les épreuves que vous avez subies, et les travaux de la pénitence que vous avez supportés, vous en ont rendue digne. Ne craignez pas

de ne point l'obtenir, car j'ai allumé dans votre cœur les flammes de mon amour. En vous accordant cette grâce tant désirée et en vous en donnant l'assurance, je veux manifester ma grande miséricorde. Je vous ai destinée à être l'exemple des pécheurs; les grâces particulières qui vous sont accordées ont pour objet le bien de votre âme et l'intérêt des pauvres pécheurs qui comme vous ont outragé ma bonté. Par là je veux exciter les âmes égarées dans les malheureux sentiers du vice à recourir avec confiance à ma miséricorde, et leur faire bien comprendre qu'il ne faut jamais désespérer, que ma bonté est infinie, et que, du moment où ils voudront revenir à moi, je serai empressé de les recevoir et d'oublier leurs excès.

— Soyez béni, ô mon doux Jésus, reprit l'humble pénitente, consolée et fondant en larmes; soyez mille et mille fois béni de votre infinie bonté. Oui, ô mon Sauveur, je désire être une preuve frappante de vos miséricordes infinies, je désire que mon exemple soit utile aux pauvres pécheurs, et que dans toute la suite des siècles on puisse leur dire: « Convertissez-vous au Seigneur, faites pénitence, ne craignez pas de revenir à Dieu, ayez confiance; Celui qui pardonna au larron sur la croix, à Madeleine et à Marguerite pénitentes, ne vous repoussera pas quand vous viendrez implorer sa bonté. » Mais, ô mon Sauveur, mon cœur n'est point encore satisfait; il est une grâce que je n'ai point encore obtenue, et dont l'absence me remplit de crainte. Vous ne m'avez point encore mise au rang de vos enfants de prédilection; votre bouche sacrée ne m'appelle jamais du doux nom de fille, mais toujours de celui de Marguerite ou de pauvre indigente. Quand donc,

ô mon Sauveur, serai-je assez pure pour vous entendre m'appeler du doux nom de votre *fille?*

— Vous n'en êtes pas encore digne, reprit le Sauveur, vous êtes encore en un sens fille du péché. Je ne vous appellerai du doux nom de ma fille chérie que quand par une confession générale votre âme sera entièrement purifiée du péché et de ses malheureux restes. »

L'humble pénitente, pleine de crainte et suppliante, reprit : « O mon Seigneur Jésus, vous qui êtes la lumière véritable, vous qui dissipez d'un seul de vos regards toutes les ténèbres de nos âmes, ayez pitié de moi, qui suis votre humble et indigne servante ; faites-moi connaître mes péchés, mes misères profondes, mes ingratitudes, tout ce qui a pu vous déplaire et qui vous déplaît encore en moi, afin qu'avec votre aide, purifiant entièrement mon âme, je puisse vous plaire en toute perfection et mériter le titre glorieux de votre enfant. »

Après cet entretien, la sainte pénitente, pour accomplir la divine volonté, s'enfonça davantage dans la retraite. Pendant huit jours elle redoubla ses prières, ses jeûnes et ses austérités ; elle repassa sa vie tout entière dans l'amertume de son âme, et, Dieu lui ayant fait la grâce de connaître toutes ses fautes, elle en fit l'accusation aux pieds de son confesseur avec beaucoup de larmes et de profonds gémissements, priant son père spirituel de lui imposer une pénitence proportionnée autant que possible au nombre et à la grandeur infinie de ses péchés.

« Mon Seigneur, Roi tout-puissant, disait-elle dans sa douleur, faites-moi la grâce, s'il vous plaît, que ma vie misérable procure votre gloire ; faites que vos miséricordes, répandues sur moi avec tant d'a-

bondance, engagent toutes les créatures à vous louer et à vous bénir. Oubliez mes iniquités, infinies en nombre et en malice; je les déteste de tout mon cœur, je voudrais pouvoir les expier avec des larmes de sang. Pardon, ô très-miséricordieux Jésus! Souvenez-vous que c'est pour moi que vous êtes descendu sur la terre; ne perdez pas mon âme, que vous avez cherchée avec tant de soin et rachetée au prix de votre sang, et ne permettez pas, mon Seigneur, que j'outrage jamais plus votre infinie bonté.

Elle reçut l'absolution du prêtre, et dans ce moment elle entendit le Sauveur lui adresser distinctement ces paroles: « Ma fille chérie, c'est moi-même qui vous absous, moi qui suis votre Sauveur et votre Père; je vous absous en mon nom, au nom de mon Père, au nom de l'Esprit sanctificateur. Soyez bénie au nom de ma Mère, au nom de votre glorieux père saint François, au nom de toute la cour céleste. »

A ces mots, une joie si vive remplit le cœur de la pénitente, qu'elle fut sur le point de tomber en défaillance. Quelques instants après, au sortir de la table sacrée, elle éprouva une extase si extraordinaire, que l'on vit bientôt autour d'elle les frères mineurs, entre autres le Père Giunta, le Frère Rainal, le Père Ubald, gardien du couvent, et une multitude de personnes de la ville accourues au bruit de cette merveille. La sainte ne donnait aucun signe de vie terrestre: sa respiration était insensible, ses yeux étaient levés vers le ciel et ses mains croisées sur sa poitrine. Par intervalles, quand elle revenait à elle-même, on l'entendait s'écrier: « O infinie, ô souveraine douceur de mon Dieu! ô jour heureux que Jésus lui-même m'avait promis! ô parole trop

douce à mon cœur quand il daigna m'appeler sa fille! » Bientôt elle retombait en extase, et quelque temps après, revenant à elle et sans s'apercevoir de la foule qui l'environnait: « Comment puis-je vivre encore?... A cette parole, comment mon âme a-t-elle pu ne pas s'envoler? » L'extase, à ces mots, recommença plus profonde; et enfin, revenue à elle-même de nouveau, elle s'écria en fondant en larmes: « O parole si désirée! ô parole si douce à mon cœur! Ma fille! a-t-il dit; lui, mon Dieu, mon Sauveur, mon Père! ma fille! a-t-il dit;... lui,... à moi,... mon Jésus!... »

Tels étaient les transports extatiques de l'humble pénitente, certaine d'être pleinement réconciliée avec son Dieu, et heureuse d'être placée au nombre de ses enfants de prédilection.

XXIII.— Telles sont aussi, quoique moins vives, moins extraordinaires, les joies célestes que goûte une âme lorsque par les larmes de la pénitence elle s'est purifiée des fautes qui la souillaient. « Béni soit le Seigneur! s'écrie-t-elle; mes liens, les liens misérables qui me retenaient sont enfin brisés, j'ai donc enfin quitté les voies du péché! me voilà donc enfin réconciliée avec mon Dieu et avec moi-même! Quel heureux changement! J'étais esclave, et je suis libre; j'étais pauvre, et me voilà maintenant riche de Dieu même; j'étais malade, et je suis guérie; j'étais morte, oui, morte à la joie, morte au repos, parce que j'étais morte à la grâce de mon Dieu, et par sa miséricorde me voilà ressuscitée à tous ces biens et à toutes les espérances que j'avais perdues! Je puis donc dire à Dieu maintenant? Vous êtes mon Père, je suis l'enfant de votre mi-

séricorde! Que c'est bien avec raison que saint Augustin s'écriait : « Vous nous avez faits pour vous, « ô mon Dieu, et notre cœur sera dans l'inquié- « tude tant qu'il ne se reposera pas en vous. Mal- « heur à l'âme audacieuse qui, en se séparant de « vous, espère trouver quelque objet meilleur que « vous! Hélas! séparée de vous, c'est en vain « qu'elle s'agite, c'est en vain qu'elle se tourne et « retourne! comme un malade brûlé par la fièvre, « elle ne trouve de repos ni le jour ni la nuit; « tout pour elle hors de vous est ennui, peine et « douleur; vous seul, ô mon Dieu, pouvez lui « donner le repos et la paix. »

LIVRE QUATRIÈME

VIE ILLUMINATIVE ET UNITIVE DE SAINTE MARGUERITE.

—

Après tout ce que nous avons raconté jusqu'ici, il n'est pas difficile de se faire une idée de la foi vive, de la charité ardente, de l'humilité profonde, du courage, de la patience, des vertus enfin de la sainte pénitente dont nous écrivons la vie. Nous ne pouvons néanmoins nous dispenser de rapporter ici quelques traits qui serviront encore à mieux faire connaître son mérite et sa sainteté.

I. — La foi, sans laquelle, nous dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu, était si éclairée et si vive dans l'âme de la pénitente, que le Sauveur l'appelait *une fille de foi parfaite*.

Un jour, après avoir communié selon sa coutume avec des sentiments extraordinaires de piété, elle tomba en une douce extase, et elle entendit la voix du Sauveur qui lui disait : « Je suis le pain vivant

descendu du ciel. Je suis l'Agneau divin immolé pour le salut du monde. Ma fille, quels sont en cet instant les sentiments de votre cœur? Ne désirez-vous pas ardemment jouir de la vue de mon Père céleste?

— Mon Sauveur Jésus, ô amour de mon âme, répondit la sainte, je désire ardemment jouir de la vue du Père céleste; mais quand je suis avec vous, je suis avec le Père céleste; quand je vous possède, je possède aussi le Père et le Saint-Esprit.

— Croyez-vous fermement toutes les vérités que la sainte Église enseigne, reprit le Sauveur?

— Mon Jésus, répondit aussitôt Marguerite, vous êtes la lumière éternelle, vos divins regards peuvent pénétrer les plus secrets replis des cœurs; vous connaissez les dispositions de mon âme : oui, mon Seigneur, je crois fermement toutes les saintes vérités que vous avez enseignées; mais augmentez, vivifiez ma foi. »

Un autre jour, méditant sur la bonté infinie de Celui qui a aimé les hommes jusqu'à la mort, elle s'écria, pressée par la vivacité de sa foi et de son amour :

II. — « O mon Sauveur Jésus, ô vous sans qui je ne puis vivre, si vous eussiez voulu que votre humble servante vécût pendant votre vie mortelle, alors que vous étiez revêtu de notre chair; s'il m'eût été donné de vous voir naissant dans la grotte de Bethléem, conversant avec les docteurs, prêchant l'Évangile, instruisant et nourrissant les peuples, consolant les affligés, guérissant les malades, pardonnant aux pécheurs, souffrant et mourant sur la croix, oh! avec quel bonheur je serais allée à vous?

avec quel empressement j'aurais écouté vos divines paroles! combien de fois, comme Madeleine, je me serais jetée à vos genoux! avec quelle ardeur j'aurais embrassé vos pieds sacrés! oui, je les aurais arrosés de mes larmes, et je ne me serais retirée que lorsque j'aurais été consolée, exaucée et bénie.

III. — Ma fille, répondit le Sauveur, ayez une foi vive, et vous ferez toutes ces choses, et vous recevrez toutes ces grâces. Votre foi est maintenant plus méritoire que du temps des apôtres. Souvenez-vous de la parole que j'adressai à mon disciple saint Thomas: « Vous avez cru parce que vous avez vu, heureux ceux qui croient, et qui n'ont pas vu! » Pour animer sa foi, elle avait coutume de réciter chaque jour cent fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur du Père, cent fois en l'honneur du Fils, cent fois en l'honneur du Saint-Esprit.

« O très-sainte, très-adorable Trinité, s'écriait-elle souvent. O Dieu véritable! O Dieu saint! O Dieu éternel! O Dieu infini! »

IV. — Cette parole de l'Apôtre : *Le juste vit de la foi*, se vérifiait parfaitement en elle; elle vivait de la foi et par la foi; ses pensées étaient animées par la foi; elle jugeait des hommes, des événements et des choses d'après les lumières de la foi; ses actions, ses démarches, sa vie tout entière était dirigée et réglée par les saints enseignements de la foi; partout, toujours et en toutes choses, elle suivait les saintes impulsions de la foi. Au milieu des grandes épreuves auxquelles elle fut soumise, ses yeux ne s'arrêtaient pas à ce monde visible; elle ne considérait pas la main des hommes qui l'affligeaient,

mais elle remontait jusqu'à la main de Dieu, qui permet les afflictions, les maladies, les contradictions, qui dirige les hommes, les événements et les révolutions pour sa plus grande gloire et dans l'intérêt du salut éternel des âmes.

Animée de cette foi, elle opérait des prodiges, elle s'élevait jusqu'à l'union divine, jusqu'à converser familièrement avec son Dieu. Il ne faut pas nous en étonner, c'est l'accomplissement de cette parole de l'Évangile : « Tout est possible à celui qui a la foi. »

V. — Hélas! si nous sommes si faibles, si pauvres; si nos prières sont si infructueuses; si les afflictions, les événements nous abattent si souvent, et quelquefois même nous désespèrent, n'en soyons pas étonnés, c'est parce que nous avons trop l'esprit du monde et que nous manquons de cet esprit de foi qui éclaire, qui console, qui fortifie et qui opère des prodiges.

VI. — Animée et soutenue par cette foi vive, l'humble pénitente du tiers ordre de Saint-François aimait à se reposer doucement entre les mains de la divine providence, assurée qu'elle était que rien ne lui manquerait ni pour les choses de la terre, ni pour les moyens de salut. Fidèle disciple de son glorieux père saint François, si amoureux de la pauvreté volontaire qu'il l'appelait du nom de mère, d'épouse, de princesse et de reine, Marguerite observait à la lettre ce conseil évangélique, n'ayant pour tout bien qu'une méchante robe dont elle était revêtue, le cordon de la pénitence, et le voile qui couvrait sa tête. Jamais on ne la vit s'inquiéter pour

le lendemain; quelquefois même elle s'abstenait d'aller chercher l'aumône, espérant que le Seigneur, en qui elle mettait toute sa confiance, ne l'abandonnerait pas. Il arriva même qu'elle fît de doux reproches au Père Giunta son confesseur, parce qu'il lui avait assuré des secours en la recommandant à quelques dames de Cortone. « Cette précaution charitable, mais humaine, disait-elle, est un obstacle à la confiance absolue que je veux avoir jusqu'à mon dernier soupir dans la douce providence de mon Dieu. »

VII. — « Si mon Seigneur Jésus, disait-elle encore, m'ordonnait de posséder les biens de la terre, j'en appellerais à l'instant au tribunal de sa divine majesté pour faire révoquer cet ordre, et, par mes prières, par mes larmes, par mes instances, je parviendrais, j'en suis sûre, à obtenir la grâce d'être privée de toutes choses.

« Si je pouvais avoir dans mes mains tous les trésors de la terre, je ne les garderais que le temps nécessaire pour les distribuer selon la justice et le bon plaisir de Dieu, sans m'en rien réserver. » Son détachement des autres choses de la terre, des honneurs, des plaisirs, des consolations, n'était pas moins absolu que le détachement qu'elle avait des richesses. Contente de tout perdre pour tout retrouver en Dieu, elle supporta sans se plaindre pendant sept ans l'absence du guide de son âme, la privation des avis et des conseils du Père Giunta, qui avait quitté Cortone.

VIII. — L'amour des biens terrestres et l'amour des biens célestes sont deux amours opposés. Ils ne

peuvent subsister tous les deux dans une âme, ils s'excluent mutuellement; quand l'un augmente, l'autre diminue d'autant et nécessairement. D'après ce principe, quels ne devaient pas être dans le cœur de Marguerite l'estime et le désir des biens du ciel?

« Un jour, après avoir médité ces paroles de saint Paul : « C'est par la foi que les saints ont vaincu « les royaumes, » elle eut un entretien avec moi, écrit le Père Giunta.

« Mon Père, me dit-elle, je suis bien faible, « bien méprisable et bien vile aux yeux de Dieu et « aux yeux des hommes, néanmoins, ô mon Père, « Dieu me fait tant de grâces, il me donne une si « douce idée, un si grand désir des biens du ciel, « que je ne trouve sur cette misérable terre, parmi « ses richesses, ses honneurs et ses plaisirs, rien « absolument qui puisse tant soit peu être comparé « à ce bienheureux séjour du paradis. Les parfums « que répand ce délicieux jardin m'enivrent telle- « ment, qu'il me semble que je souffrirais sans peine « et même avec joie pour l'obtenir les plus cruelles « tortures. Oui, ô mon Père, dans l'espérance de « me desaltérer un jour à cette source délicieuse « et intarissable des célestes voluptés, je n'éprou- « verais aucune peine d'être broyée, réduite en « poudre ou brûlée dans une fournaise ardente; à « la pensée du ciel et des bontés ineffables que « Dieu réserve à ceux qui l'aiment, j'ai en dégoût « la terre et toutes ses vanités; je désire ardem- « ment de mourir pour jouir de mon Dieu; mourir, « c'est vivre à la vraie vie; et vivre ici-bas, c'est « un supplice, c'est la mort.

« O mon Sauveur Jésus, s'écria-t-elle, vous avez « tellement rempli mon âme de vos douceurs, que

« je ne puis plus vivre sans vous; écoutez ma voix, « exaucez mes désirs, terminez au plus tôt l'exil « qui me retient loin de vous; appelez-moi à vous, « mon Seigneur, mon bien-aimé, mon Dieu et « mon tout. »

Il serait inutile, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, de nous étendre à parler de son ardente charité pour Dieu. Ses pensées, ses affections, ses désirs étaient à Dieu; Dieu était sa joie et son amour, penser à Dieu, parler à Dieu, s'occuper de Dieu était toute sa vie. Le Père Giunta, son confesseur, assure que lorsque la sainte pénitente, accablée sous le poids des fréquentes maladies auxquelles elle était sujette, ne pouvait plus ni parler, ni se mouvoir, ni même quelquefois donner un signe de vie, il suffisait de parler de Dieu et de ses miséricordes pour la ranimer. « O père de mon âme, me disait-elle souvent, ajoute le même historien, parlez-moi de Dieu et de ses bontés, parlez-moi de son amour et de ses miséricordes, parlez-en toujours; c'est pour moi une consolation suprême, c'est ma force et ma vie. »

Pour donner une idée de l'amour divin qui consumait cette bienheureuse âme, il suffira, avec ce que nous avons déjà rapporté dans cette histoire, de citer un colloque qu'elle eut avec son bien-aimé Sauveur, et dont parlent les historiens de sa vie.

IX. — Un jour, après la sainte communion, le Sauveur, pour éprouver l'ardente charité de la pénitente, lui adressa la question qu'il fit à saint Pierre après sa résurrection, sur les bords du lac de Tibériade : « Ma fille, m'aimez-vous dans la sincérité de votre cœur?

— Mon Sauveur, non-seulement je vous aime, mais je désire vous aimer autant qu'il est possible à une faible créature de vous aimer. Je souhaite aussi très-ardemment d'être aimée de vous, et de demeurer éternellement au centre même de votre sacré cœur.

— Pourquoi désirez-vous habiter dans mon cœur, plutôt que dans la plaie toujours ouverte de mon côté sacré?

— Mon Sauveur Jésus, reprit la sainte, c'est parce qu'étant au centre de votre cœur je serais aussi en même temps dans votre côté sacré et dans toutes les plaies de vos pieds et de vos mains, et qu'ainsi j'aurais part à toutes les douleurs de votre Passion.

— Ma fille, m'aimez-vous? reprit Jésus.

— Hélas! mon Sauveur, je le sens trop bien; hélas! mon Jésus, il n'est que trop vrai, non, mon Sauveur, je ne vous aime pas, ou du moins pas assez.

— Quand donc, ma fille, m'aimerez-vous?

— Seigneur Jésus, je commencerai à vous aimer quand j'éprouverai tant de douleur de mes péchés, tant de reconnaissance de vos bontés, que mon âme se séparera de mon corps.

— Vous désirez donc mourir d'amour pour moi?

— Oui, mon Seigneur, je désire mourir pour vous, mais mourir de douleur et d'amour.

— Ma fille, reprit Jésus pour la troisième fois, m'aimez-vous?

— Mon Sauveur, si je vous aimais, si je vous aimais de toute l'ardeur dont je suis capable, je vous servirais avec plus de fidélité. Mais je crois que nulle créature humaine ne peut vous aimer au-

tant que vous le méritez. Seigneur Jésus, faites que je vous aime davantage.

— Ma fille, si ma providence l'ordonnait, voudriez-vous souffrir les tortures et les supplices qu'ont endurés pour ma gloire les saints et les martyrs?

— Mon Sauveur Jésus, disposez de moi selon votre bon plaisir. Que je meure délaissée, méprisée, abandonnée, en exil, au sein des déserts, au milieu des flammes ou sur la croix, peu m'importe, ô mon Sauveur, je consens à tout; je serai contente de mourir dans les plus cruels supplices, pourvu que la douleur de mes péchés et votre saint amour soient les bourreaux qui me sacrifient. »

Dans une autre circonstance, l'humble pénitente demandait au Sauveur, après la sainte communion, la grâce de l'aimer avec plus de perfection.

« Me voici devant vous, ô mon Sauveur, je désire vous aimer, vous aimer autant qu'il est possible d'aimer. Je me jette dans les bras de votre infinie miséricorde. Je veux me laisser, me quitter, m'oublier tout à fait moi-même pour ne penser qu'à vous seul, pour n'aimer que vous seul, pour me laisser conduire et diriger par vous seul, ô mon bien souverain, ô mon trésor, ô ma douce vie! »

A ces mots, la sainte s'arrêta un instant, et, tout à coup, pensant à la charité du divin Paul, elle s'écria : « Je vous entends, oui, je vous entends, ô bienheureux apôtre; je cours après vous et je me sens pressée de crier avec vous : « Qui pourra me « séparer de l'amour de Jésus mon Seigneur? Non, « ni la faim, ni la soif, ni le fer, ni le feu, ni les « tribulations, ni les supplices, ni la mort même, « ne pourront jamais me séparer de vous, ô mon « espérance, mon Dieu et mon tout! »

X. — Quand l'âme, désireuse d'arriver à la perfection, a abandonné les biens, les honneurs et les plaisirs pour l'amour de son Dieu, elle a déjà fait un pas immense dans le chemin de la perfection; mais pour arriver au sommet sacré de la montagne, il lui reste encore, après tous ces sacrifices, un sacrifice plus pénible, plus difficile à faire : c'est de s'oublier elle-même, de renoncer à l'amour d'elle-même pour ne s'occuper que de Dieu et des intérêts de sa gloire. Ce sacrifice, l'humble pénitente désirait le faire, elle en demandait souvent la grâce à Dieu. « Mon Seigneur Jésus, s'écriait-elle, que ne m'est-il donné de me fuir moi-même, de ne plus penser à moi pour n'être occupée que de vous et de vos bontés! Cette grâce, je vous la demande, ô mon doux Sauveur, et j'importunerai votre miséricorde jusqu'à ce que vous m'ayez exaucée. » Cette grâce, l'humble pénitente ne l'obtint que quelques années après sa conversion. Dans le commencement, elle aimait Dieu avec beaucoup d'ardeur; mais son amour n'était pas encore assez désintéressé, elle se recherchait trop elle-même, et son âme désirait trop vivement les joies et les consolations de la piété. Comme un enfant, elle aimait trop les saintes douceurs et les divines caresses de la grâce. Si dans l'oraison, la prière, la sainte communion ou les autres exercices de la piété, elle ne sentait pas les célestes douceurs de la grâce, on la voyait se troubler, s'inquiéter comme un petit enfant qui s'effraie et qui pousse des cris dès qu'il n'est plus en présence de sa mère.

Pour apporter un remède à cette inquiétude préjudiciable à son avancement spirituel, le Sauveur lui fit connaître qu'elle devait l'aimer et le servir,

non pas pour elle-même ni pour les consolations sensibles, mais pour lui-même et son bon plaisir; et il ajouta que quand elle le servait avec fidélité malgré les sécheresses et les aridités, sans goût et sans consolation, elle lui était plus agréable que quand elle goûtait les douceurs sensibles de son service.

Qu'il est difficile de se renoncer parfaitement soi-même et de servir le Seigneur avec ce désintéressement sublime! L'humble fille l'éprouvait. Elle écoutait avec amour les paroles de son Sauveur, elle gémissait de se rechercher tant elle-même, elle faisait des efforts, mais bientôt son cœur soupirait après les consolations de la piété. « Ma fille, lui dit un jour le Sauveur, votre cœur est altéré, il convoite sans cesse le doux miel des consolations; vous êtes encore un jeune enfant qui pleure pour avoir le sein de sa mère, mais bientôt vous serez sevrée, vous mangerez le pain des douleurs et vous boirez le calice des peines et des délaissements. »

Dans la suite, cette sainte âme aima son Sauveur avec tant d'ardeur, elle le chercha avec tant d'empressement, que comme Madeleine laissa les anges dans le sépulcre pour chercher le corps de son divin maître, ainsi Marguerite n'était point rassasiée à la vue des saints et des anges tant qu'elle n'avait point vu son Seigneur. Un jour le Sauveur lui en demanda la raison. « Mon Jésus, répondit la sainte, j'aime vos anges et vos saints, mais je sens mon âme s'élancer vers vous comme vers son centre unique. Eh! mon Sauveur, n'êtes-vous pas vous seul toute la joie de mon âme? n'êtes-vous pas la vie par laquelle je vis, l'allégresse par laquelle je me réjouis, mon doux repos, le trésor de mon âme,

mon Sauveur, mon époux, mon père, mon Dieu et mon tout?... »

Telle était l'ardente charité qui embrasait le cœur de l'humble pénitente. Cette charité, qui nous étonne par sa vivacité, ne satisfaisait point encore la soif de ses saints désirs. Elle gémissait souvent, elle s'accusait encore devant son Sauveur de ne point l'aimer assez. O charité infinie, ô amour qui brûlez sans cesse, embrasez-moi de vos ardeurs, s'écriait-elle; ô doux Jésus, donnez-moi la grâce de vous connaître et de vous aimer. »

Arrêtons-nous ici un instant, réfléchissons et confondons-nous. Hélas! que nous sommes éloignés de cette perfection! Combien nos cœurs sont froids et insensibles! Quand donc pourrons-nous dire comme les saints : « Seigneur, vous êtes toute ma vie; vous êtes la joie et le trésor de mon cœur, vous êtes mon espérance, mon amour, mon Dieu et mon tout?... »

XI. — L'humilité a été dans tous les temps et sera toujours la vertu des saints : point de véritable sainteté sans l'humilité. Elle est la base et la gardienne des autres vertus chrétiennes; c'est elle qui les rend pures et agréables aux yeux de Dieu; c'est par elle que nous obtenons la grâce et les bénédictions célestes; sans elle, la justice, la charité, la chasteté, sont des vertus imparfaites; sans elle, nos prières, nos efforts sont impuissants, et nos sacrifices presque sans valeur aux yeux de Dieu. Dieu abandonne à elles-mêmes et à leur propre faiblesse les âmes orgueilleuses, tandis qu'il se plaît à bénir les âmes qui sont humbles.

Nous pourrions nous dispenser de parler de

l'humilité de la pénitente de Cortone, ce que nous avons dit jusqu'ici montre d'une manière évidente combien cette vertu était profondément gravée dans son cœur.

Convertie à Dieu par un miracle de la grâce, elle ne chercha point à cacher sa honte et son ignominie; sa pénitence fut aussi publique que l'avaient été ses désordres. Nous l'avons vue même courir dans le lieu de sa naissance, et, prosternée devant la foule, faire amende honorable pour les scandales qu'elle avait donnés. Ses péchés sont sans cesse devant ses yeux, sans cesse elle s'en humilie dans le secret de sa cellule, en particulier et en public, ne prenant pour titre que celui de misérable, de pécheresse et de scandaleuse. Elle se regarde comme la honte de l'humanité, la plus indigne de toutes les créatures et la balayure du monde. On la vit souvent se recommander aux prières de ceux qui la visitaient, leur demander avec larmes s'ils pensaient que la bonté du Seigneur aurait égard à sa pénitence, et si elle pourrait obtenir le pardon de tant d'iniquités.

Mais la douleur amère qui jusqu'alors avait brisé le cœur de la sainte pénitente, les larmes qu'elle répandait chaque jour au souvenir de ses péchés, ses jeûnes rigoureux, ses veilles assidues, ses macérations sans nombre avaient purifié son cœur: ce n'est pas assez, la pénitence et l'amour avaient réparé sa vertu flétrie, ressuscité en elle ce qui avait été frappé de mort, et l'avaient enfin élevée elle-même à un très-haut degré de grâce aux yeux de Dieu; son Sauveur voulut lui en donner la douce et consolante assurance.

Un jour, tandis que la sainte, selon sa coutume,

gémissait amèrement au souvenir de sa vie criminelle, et que, prosternée au pied de l'image de Jésus crucifié, elle s'écriait fondant en larmes : « Oh! que c'est tard que je vous ai connu! que c'est tard que je vous ai aimé, amour infini, ô mon Dieu et mon tout! Voyez, Seigneur, les maux de mon âme, voyez son ingratitude et sa misère profonde : ayez pitié de moi, mon divin Jésus crucifié, et pardonnez à une indigne pécheresse, la honte de la terre et le rebut du monde! » Le Sauveur, dans sa bonté, lui apparut.

« Ayez confiance, ma fille, lui dit-il; je suis descendu des cieux pour guérir et sauver les pécheurs; mon sang, répandu jusqu'à la dernière goutte sur la croix, les a rachetés : souvenez-vous de la miséricorde que j'ai exercée envers Marie-Madeleine et le larron pénitent.

— Je connais vos bontés ineffables, ô mon Sauveur, reprit la pénitente; je sais combien vous avez usé de miséricorde envers les pauvres pécheurs; mais, ô mon Sauveur, ces grands pécheurs que vous avez bénis étaient moins criminels que moi; Madeleine et le larron pénitent étaient moins indignes que moi de vos miséricordes. Hélas! mon Sauveur, je ne vois en moi qu'un abîme d'ingratitude, de malice, de honte et de péché; nulle créature humaine n'est plus indigne de vos miséricordes.

— Ma fille, reprit le Sauveur, la pénitence et l'amour ont tout réparé; tout est possible à ma bonté; vous êtes toute pure, et votre âme est ornée de grâces et de vertus. Oui, vous êtes ma pauvre pécheresse, mon élue, ma retrouvée, ma ressuscitée. Vous êtes une rose, blanche par la pureté et l'in-

nocence, rouge par les saintes ardeurs de la charité ; vous êtes sanctifiée par ma grâce, et élevée par ma miséricorde. »

Dans d'autres circonstances, le Sauveur l'appelle sa servante sanctifiée, son trésor, un vase très-pur, son temple où il habite, le tabernacle où il repose. « Vous êtes, ajoute-t-il, l'exemple des pécheurs, leur lumière et leur consolation. Je vous ai destinée à servir de modèle non-seulement aux épouses et aux veuves chrétiennes, mais encore aux vierges : votre vie sera une lumière qui guidera les pécheurs, elle sera un puissant encouragement pour les âmes tombées, et beaucoup se relèveront par l'effet de vos exemples. »

Souvent le Sauveur lui disait aussi : « Vous êtes ma sœur, demandez ce que vous voudrez; vous êtes ma fille chérie, la fille de mon Père céleste, la fille de l'Esprit-Saint; vous êtes mon épouse bien-aimée. Il est peu d'âmes sur la terre qui soient aussi belles à mes yeux que le vôtre : votre couronne sera brillante au ciel, et le trône resplendissant que je vous destine sera placé parmi ceux des anges et des séraphins. »

Admirable bonté de Dieu qui relève ce qui était abattu, qui retrouve ce qui était perdu, qui ressuscite ce qui était mort, qui fortifie la faiblesse, qui console l'affliction, et qui, pour consoler, relever et ressusciter, descend et s'abaisse jusqu'à la misère et au néant de l'homme !

Heureux le pécheur qui, à l'exemple de sainte Marguerite, mérite d'être admis à la familiarité divine ! heureux celui qui par la pénitence et par l'amour répare sa vertu détruite, qui sait faire servir ses défaites à son triomphe, et reconquérir avanta-

geusement la place d'honneur et de gloire que le Ciel lui destinait, et dont le péché l'avait malheureusement dépouillé (1) !

Loin de s'élever par la considération des faveurs spéciales qu'elle recevait de Dieu, elle se cachait plus profondément dans l'abîme de son néant. « Mon Sauveur, s'écriait-elle, puisqu'il vous plaît d'user envers moi de miséricorde, je vous conjure de me cacher aux regards du monde, et de ne pas permettre que les faveurs que vous me faites soient connues d'autres que de vous seul. »

La confiance que les peuples avaient en elle l'étonnait, et souvent elle s'écriait que ses prières, loin d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel, étaient bien plus propres à appeler les malédictions, et par là à aggraver les maux dont ils demandaient la guérison.

Une jeune fille de la ville de Borgo était possédée par le démon. Ses parents, désolés, cherchaient depuis longtemps à obtenir sa délivrance. Ayant appris combien l'humble pénitente de Cortone avait de crédit auprès Dieu, ils se mirent en chemin pour venir implorer l'efficacité de ses saintes prières. Arrivés à une petite distance de la ville, en un lieu appelé le Château-Gérard, d'où l'on aperçoit le sommet de la citadelle de Cortone, les esprits malins s'emparèrent de la jeune fille et l'agitèrent avec une fureur inaccoutumée. C'est en vain que l'on voulut continuer la route ; les démons s'écrièrent par la bouche de la possédée qu'ils redoutaient la présence de Marguerite, et qu'aucune force humaine ne pourrait les faire avancer plus loin. On

(1) Voir page 7, lettre de Mgr d'Hésébon.

se mit en prière autour de la jeune fille, renversée et étendue sur le chemin; on implora avec ferveur l'assistance du Ciel par les mérites de la pénitente de Cortone, et enfin, par un miracle de la puissance et de la bonté de Dieu, qui voulait manifester la sainteté et le crédit de la sainte, la jeune fille fut délivrée. Les pieux parents, tout joyeux, accoururent avec leur fille dans la cellule de la pénitente, qui les accueillit avec sa charité ordinaire. Ils lui racontèrent en versant des larmes tout ce qui venait de se passer. Marguerite, après les avoir exhortés à bénir la bonté de Dieu et s'être réjouie avec eux, leur dit : « Ce n'est ni à mes prières ni à mes mérites que vous êtes redevables de la faveur que vous venez de recevoir; hélas! mes péchés sont trop grands, ma vie est trop criminelle, j'ai trop offensé la bonté divine, pour qu'elle ait pu, à mon occasion, opérer un pareil prodige. »

XII. — L'humilité et l'obéissance de la sainte parurent surtout au milieu des contradictions qu'elle éprouva de la part des religieux de Saint-François, qui n'approuvaient point son esprit, et qui, de plus, regardaient comme des illusions les visites et les révélations qu'elle recevait du ciel. Pour se conformer aux ordres qu'elle avait reçus de la part des Pères, elle priait le Seigneur, si c'était sa volonté, de ne plus lui accorder de grâces extraordinaires, et chaque fois qu'elle avait une vision ou une révélation, elle faisait le signe de la croix et s'écriait : « Si tu n'es pas véritablement mon Sauveur Jésus ou un de ses saints anges, je te commande en son nom de t'éloigner à l'instant de ma personne et de ce lieu. »

Depuis le moment de sa conversion jusqu'à sa mort, la vie de l'humble fille ne fut qu'un acte perpétuel de soumission et d'obéissance à ceux qui étaient chargés de la conduire dans la voie du salut. Le Père Giunta rapporte cependant une circonstance où elle aurait manqué légèrement à la pratique de cette vertu. Un jour, la sainte fille, après avoir exposé les dispositions intérieures de son âme, avait reçu l'ordre de se présenter à la table sainte pour y recevoir le pain de la vie éternelle. Elle s'y présenta, mais après avoir longtemps raisonné et examiné les motifs de son obéissance. Le Sauveur voulut lui donner une salutaire instruction, et lui apprendre que celui qui agit par obéissance marche en sécurité dans la voie du ciel. Il ne lui fit pas ressentir les douceurs qu'elle avait coutume d'éprouver après la sainte communion. Marguerite, effrayée de ne pas sentir la douce présence du Sauveur, s'écriait dans sa désolation : « O doux Jésus, ô ma joie et toute mon espérance, pourquoi gardez-vous aujourd'hui le silence à mon égard? D'où vient donc que je n'entends pas votre douce voix au fond de mon cœur? Qu'ai-je fait? Pourquoi suis-je privée de votre présence sacrée ?

— Ma fille, lui répondit le Sauveur, vous n'entendez pas aujourd'hui ma voix, parce que vous avez manqué de simplicité, et qu'au lieu d'obéir aveuglément vous avez fait des raisonnements inutiles sur l'ordre que vous avez reçu. Souvenez-vous que c'est moi qui vous parle par la bouche du Père Giunta, à qui j'ai donné grâce et lumière pour vous diriger, et qu'en lui obéissant, c'est à moi-même que vous obéissez. »

Cet avis du Sauveur se grava profondément dans le cœur de Marguerite, et dès ce moment les paroles de son confesseur furent pour elle des avis du Ciel. Elle obéit aveuglément non-seulement au Père Giunta, mais encore à tous ceux qui pendant son absence, laquelle dura sept ans, furent chargés de la diriger.

Toutes les vertus admirables de la sainte pénitente, toutes les merveilles de sa vie avaient pour principe la force de la grâce divine, dont elle était extraordinairement comblée. On n'en sera pas étonné, si l'on fait attention à cette foi vive qui l'animait, à cette humilité profonde qui remplissait son cœur, et surtout à l'esprit de prière dans lequel elle réclamait sans cesse l'assistance divine. Souvent nous sommes pécheurs, faibles dans les occasions, pauvres de biens spirituels, impuissants pour le bien, parce que nous n'avons pas la grâce, et nous n'avons pas la grâce parce que nous ne la demandons pas par la prière. Telle n'était pas l'humble fille. Convaincue de sa misère, de sa faiblesse et de son propre néant, elle avait recours à la prière, elle accomplissait à la lettre même cette parole du Sauveur : « Il faut toujours prier, et ne jamais cesser de prier. » On peut dire que sa vie était une prière, une louange, une adoration perpétuelle.

XIII.— Outre l'oraison mentale, qui durait plusieurs heures du jour et de la nuit, outre l'assistance aux messes qui se célébraient dans l'église des Frères Mineurs, ses fréquentes visites à Jésus dans l'Eucharistie et la récitation des heures canoniales, elle trouvait, au milieu des visites et des offices de charité dont nous parlerons plus loin, assez de

temps pour réciter par jour trois à quatre cents fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Comme nous, elle n'était pas embarrassée pour trouver l'objet de sa prière. Ses péchés passés, les scandales qu'elle avait donnés, les bontés du Seigneur, les grâces qu'elle avait reçues et celles qu'elle recevait, les dangers du monde, la connaissance de sa propre faiblesse, les besoins de son âme fournissaient à son zèle de nombreux et puissants motifs d'humiliation, de pénitence, d'adoration, de louanges, d'actions de grâces, de supplications et de demandes.

Tantôt elle recommandait à Dieu les besoins de son Église, le vicaire de Jésus-Christ, le collége des cardinaux, les légats apostoliques, et tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, afin que tous les membres de cette sainte hiérarchie pussent, par des mœurs pures, plaire à Dieu et défendre l'Église attaquée par les méchants. Tantôt elle priait pour les rois et pour les princes, demandant pour eux l'esprit de paix et de concorde, et la cessation des guerres qui ravageaient les différentes parties du monde. Elle priait pour les justes et les pécheurs, pour les différentes classes de la société, pour les hérétiques, les Juifs et les Sarrasins infidèles. Tantôt elle parcourait les différentes circonstances de la Passion du Rédempteur, récitant à chacune d'elles un nombre déterminé de *Pater* et d'*Ave;* tantôt elle repassait dans son esprit les bienfaits sans nombre qu'elle avait reçus, et récitait par reconnaissance les mêmes prières; d'autres fois sa prière avait pour objet d'honorer les différents ordres de la hiérarchie céleste, depuis les patriarches jusqu'aux chérubins et aux séraphins.

Bien différente de ces chrétiens orgueilleux qui adressent au Ciel des discours étudiés et qui s'imaginent que la vertu de la prière consiste dans la cadence et l'arrangement des mots, l'humble fille priait en toute simplicité; elle ne croyait pas pouvoir adresser à Dieu une prière plus agréable que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Cette prière divine, elle la récitait de toute la ferveur de son âme, et les grâces les plus étonnantes étaient ordinairement le fruit de cette humble et simple prière.

XIV. — La simplicité était aussi le caractère de son oraison. Après s'être humiliée profondément en la présence de son Dieu et avoir invoqué le secours de la Vierge Marie et de ses saints protecteurs, elle parcourait les diverses circonstances de la vie du Sauveur : elle l'adorait avec amour, le remerciait de ses bontés, s'humiliait de l'aimer si peu, et lui demandait de la protéger et de la bénir. Ce regard si simple de son âme vers son Sauveur l'unissait éternellement à lui, et souvent, ravie par l'attrait divin, elle quittait en quelque sorte la terre, pour ne plus voir, pour ne plus entendre que Celui qui était l'objet de toutes ses affections.

On se rappelle que, lorsqu'elle était encore enfant, sa pieuse mère lui avait appris cette prière : « Mon Sauveur Jésus, je vous prie pour tous ceux pour lesquels vous voulez que je prie. » Instruite et éclairée par la grâce, elle priait plus tard pour tous les hommes sans exception, parce que cela est agréable à Jésus Notre-Seigneur, qui est né et qui est mort pour le salut de tous. Elle avait pour maxime ces mots de l'Évangile : « Il faut toujours

prier, et ne jamais cesser : Dieu ne rejette pas un cœur contrit et humilié. » Elle disait souvent : « Si nous sommes si faibles, si pauvres, c'est parce que nous ne prions pas; Jésus a dit : Demandez, et vous recevrez. » Elle ajoutait : « Une des grandes conditions de la bonne prière, c'est l'humilité. Présentons-nous devant Dieu comme de pauvres mendiants ou des criminels, reconnaissons notre misère et notre indigence, ne comptons pas sur nous-mêmes, mais sur la bonté infinie de Celui que nous invoquons, et nous serons exaucés. »

Les prières humbles et ferventes de la fille de saint François étaient toujours exaucées; le Sauveur lui avait promis d'user de miséricorde envers tous ceux qu'elle recommanderait dans ses prières. Les saintes âmes du purgatoire étaient l'objet journalier de sa sollicitude et de ses prières; elle en délivra un grand nombre, entre autres celles de son père et de sa mère, celle d'une de ses compagnes nommée Égédie, et celle d'un proche parent de la comtesse Manéria, sa bienfaitrice. Elle exhortait à prier pour les saintes âmes du purgatoire toutes les personnes avec lesquelles elle était en relation. « Que notre zèle pour la gloire de Dieu est faible! disait-elle souvent. Combien peu nous avons de charité et de compassion pour nos frères souffrants! Qu'il nous serait facile de soulager ces saintes âmes, et par là de nous enrichir de mérites aux yeux du Seigneur! Notre indifférence sur ce point est injuste, elle est cruelle, elle nous expose à ne pas trouver miséricorde nous-mêmes au temps du besoin! »

Cette ardente charité pour le prochain, cette vive compassion pour les misères des autres, comme

aussi tous ces sentiments d'humilité et de mépris d'elle-même dont nous avons parlé, ces ardeurs de mortification et de pénitence, ces saints élans d'amour de Dieu, toute cette ferveur enfin qui embrasait son âme, Marguerite la puisait aux pieds du crucifix et de l'autel.

XV. — Les plaies de Jésus crucifié ont toujours été l'objet de la dévotion des saints dans tous les temps; toujours elles ont été le refuge et l'asile des âmes d'élite. C'est là qu'elles ont puisé une sainte horreur pour le péché, la force dans leur faiblesse, la consolation dans les peines, ce zèle et cette générosité qui les aidaient à surmonter tous les obstacles et à vaincre toutes les difficultés. L'apôtre saint Pierre exhortait les fidèles à se fortifier par la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu (*I Petr.*, cap. IV); saint Paul écrivant aux Hébreux, leur disait : « Pensez à Celui qui a souffert une si grande tribulation de la part des pécheurs, afin que vous ne tombiez pas dans le découragement. Il m'a aimé, s'écriait-il dans les transports de son amour pour Jésus, il m'a aimé et il s'est livré pour moi. » (*Hebr.*, cap. XIII.) Tous les saints, à son exemple, ont aimé, adoré et médité Jésus crucifié.

« Si vous voulez marcher de vertus en vertus et vous enrichir de précieux mérites, disait saint Bonaventure, méditez souvent la passion du Sauveur. »

Une seule larme d'amour versée à la pensée des souffrances du Rédempteur vaut mieux, selon saint Bernard, que tous les pèlerinages; elle vaut mieux, selon Albert le Grand, que les jeûnes et les disci-

plines. « La croix du Sauveur, dit saint Jean Damascène, est la clef du ciel, la force du faible, le guide des pécheurs convertis, la perfection des justes, le salut de l'âme et du corps ; c'est la source féconde de tous les biens spirituels. »

Pendant la religieuse époque du moyen âge, la dévotion à la croix était la grande dévotion, non-seulement des saints, mais des peuples, des princes, des armées et des rois. Qu'il était beau alors de voir tant de milliers d'hommes poussés par la foi quitter leurs biens, leur repos, leurs femmes, leurs enfants, leur patrie, traverser les mers, les montagnes et les déserts, et s'acheminer, au milieu des fatigues et de mille dangers, vers les lieux où se sont opérés les mystères de la rédemption des hommes !

Qu'il était touchant le spectacle qu'offraient tous ces guerriers éprouvés par cent combats, s'agenouillant à la vue de Jérusalem, visitant le saint tombeau comme de pieux pèlerins, l'arrosant de leurs larmes, et s'estimant heureux de mourir loin de leur patrie, dans les lieux consacrés par la mort du Rédempteur! Qu'il était admirable ce Godefroy de Bouillon qui refusa de porter une couronne d'or où Jésus n'avait porté qu'une couronne d'épines !

Si l'humble fille de saint François n'eut pas la consolation de faire le voyage d'outre-mer; s'il ne lui fut pas donné de voir la montagne du Calvaire, et de coller ses lèvres sur cette terre rougie du sang du Rédempteur, elle sut du moins dédommager sa piété par la méditation assidue des ignominies et des douleurs de son divin époux crucifié.

D'après le témoignage du Père Giunta, son directeur, elle faisait chaque jour le chemin du Calvaire, repassant dans son esprit tous les mystères douloureux. Elle voyait son Jésus accablé de tristesse, agonisant dans le jardin des Oliviers ; elle le voyait trahi par Judas, abandonné de ses disciples, chargé de chaînes, traîné dans les rues de Jérusalem, accusé injustement, et renié trois fois par saint Pierre. La pénitence et les larmes de cet apôtre excitaient dans son cœur une sainte émulation. « Heureux apôtre, s'écriait-elle, trop heureux d'avoir si saintement réparé vos fautes ! O regard de Jésus qui touchâtes le cœur de Pierre, touchez et convertissez le mien, qui est trop insensible ! » Elle entendait les injures, les blasphèmes, les calomnies dont Jésus était chargé ; elle le voyait couvert d'opprobres, attaché à la colonne, déchiré par les verges et les fouets, couronné d'épines, condamné à mort et chargé du bois douloureux de sa croix ; elle le suivait montant au Calvaire, succombant sous son pesant fardeau; elle assistait enfin à la dernière scène douloureuse, et, prosternée au pied de la croix de Jésus mourant, elle entendait ses dernières paroles, et s'offrait à lui pour vivre et pour mourir avec lui.

Qui pourrait redire les sentiments, les affections, les regrets amers, les saintes ardeurs de pénitence, l'amour de Dieu et les désirs embrasés de souffrir qui remplissaient alors son âme ! La vue de son Sauveur souffrant et mourant pour ses péchés l'animait d'un saint zèle contre elle-même. « Il m'a aimée, s'écriait-elle, et il s'est livré pour moi !... » Il lui semblait entendre son Sauveur crucifié lui adresser ces paroles : « Vois, ma fille, ce que j'ai enduré pour toi : est-il une douleur pareille à ma

douleur? C'est à toi que ma voix s'adresse, et c'est pour toi que je meurs. Vois les peines qui m'accablent... vois les clous qui me transpercent... vois les épines dont je suis couronné... vois les plaies sanglantes qui me couvrent... Mais détourne ton esprit de la méditation de mes douleurs extérieures; comprends, si tu peux, les déchirements de mon cœur à la pensée de l'ingratitude des hommes, hélas! et de la tienne en particulier. »

A ces pensées, l'humble pénitente fondait en pleurs. « O bon Jésus, disait-elle, qu'avez-vous fait? C'est moi qui ai péché, et c'est vous qui souffrez! Je devrais mourir, et c'est vous qui mourez! O amour, ô miséricorde sans exemple! ô charité infinie! »

Chaque jour la sainte pénitente faisait ainsi le chemin du Calvaire, mais plus spécialement le vendredi de chaque semaine, en ce jour consacré à honorer les souffrances du Fils de Dieu. « Il faut, disait-elle, bannir de notre âme toute autre pensée, pour ne nous occuper que de celle des ignominies et de l'amour du Rédempteur crucifié. »

De la fidélité à cette sainte pratique naissaient en elle un grand amour de Dieu, un désir ardent d'être semblable à Jésus crucifié, enfin cette soif de souffrir qui lui faisait dire, à la vue des personnes malades, persécutées ou affligées : « Que ne m'est-il donné de souffrir, à leur place et pour elles, toutes leurs peines et toutes leurs douleurs! »

XVI. — Ce ne fut pas inutilement qu'elle entendit un jour la voix de son divin modèle qui la conviait au pied de la croix. « Ma fille, lui dit-il, réfugiez-vous au pied de ma croix; c'est au pied de la croix que se trouve la paix; c'est là qu'est la force

et la consolation; c'est au pied de ma croix que vous trouverez la joie, l'espérance et le salut. Docile à cette salutaire leçon, elle regarda la croix comme son asile assuré. Méprisée, malade, calomniée, traitée comme une insensée, délaissée par les Frères Mineurs, abandonnée de presque toutes les personnes qui l'avaient protégée, elle trouva au milieu de toutes ces tribulations un refuge assuré dans les plaies toujours ouvertes de son doux Seigneur crucifié, c'est dans ces asiles sacrés qu'elle trouva une réponse à toutes les plaintes de la nature, un baume pour toutes ses plaies, une force assez grande pour se taire, se résigner, aimer et souffrir.

L'amour de la croix était si profondément enraciné dans son âme, qu'un jour, dans ses méditations sur la passion du Sauveur, elle s'écria : « O croix sainte, arbre sacré sur lequel Jésus mourut, avec quelle ardeur ne vous eussé-je pas pressée entre mes bras, si j'eusse été présente au sommet du Calvaire! O mon Sauveur, s'il m'eût été donné d'assister au spectacle de votre mort, aucune force humaine n'eût été capable de m'arracher du pied de votre croix! »

Sa dévotion au Sauveur crucifié lui mérita de ressentir une partie des douleurs de la passion. Pendant une journée tout entière, elle demeura dans l'église des Frères Mineurs comme hors d'elle-même et étrangère à la vie terrestre; toutes les personnes qui l'entouraient purent lire sur son visage les diverses circonstances où Jésus s'était trouvé dans sa passion, depuis sa tristesse profonde au jardin des Oliviers jusqu'aux douleurs de son agonie et de sa mort sur la croix. L'humble fille trouva aussi dans cette dévotion un puissant moyen pour

combattre les ennemis acharnés de deux grandes vertus chrétiennes, l'humilité et la chasteté. « Ma fille, lui avait dit le Sauveur, si vous voulez être humble et chaste, réfugiez-vous dans mes plaies sacrées. Dans cet asile vous trouverez des armes avec lesquelles vous frapperez infailliblement au front l'éternel ennemi de ces deux admirables vertus. »

« Si nous nous exercions à méditer sérieusement et avec piété la passion du Sauveur, s'écriait à cette même époque un pieux auteur, nous y trouverions en abondance tout ce qui nous est utile et nécessaire. Si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits! Si vous ne savez pas encore vous élever aux contemplations célestes, reposez-vous dans la méditation de la passion du Sauveur; aimez à demeurer dans ses plaies sacrées, vous y trouverez une grande force pour le temps de la tribulation. »

XVII. — Si Jésus crucifié occupait chaque jour l'esprit et le cœur de la pénitente, Jésus dans l'Eucharistie était l'objet perpétuel de ses pensées, ou plutôt elle unissait dans son âme la croix et l'autel: c'était le même Jésus. Prosternée au pied de l'autel, elle adorait, elle aimait, sous les voiles eucharistiques, son Sauveur crucifié. On la voyait souvent, dans l'église des Frères Mineurs, toute pénétrée des grandes pensées de la foi, embrasée des flammes de la plus vive charité, tellement plongée dans la contemplation de l'amour du Rédempteur, qu'elle paraissait comme hors d'elle-même, et étrangère à toutes les choses de la vie terrestre. Adorer son Sauveur présent sur l'autel, le bénir, lui témoigner son amour, s'unir à lui en désir et en réalité,

c'était là toute sa consolation et toute sa vie. Elle éprouvait un désir immense de s'unir au Sauveur dans la sainte communion; elle s'écriait souvent : « Seigneur Jésus, qu'elle est heureuse l'âme fidèle admise à votre table sacrée, où vous ne lui présentez d'autre aliment que vous-même, son unique bien-aimé et le plus cher objet de ses affections ! Oh ! qu'il me serait doux de répandre de douces larmes ici, en votre présence, et d'arroser vos pieds de mes pleurs ! Jésus, vous êtes mon espérance, ma vie, l'âme de mon âme ! »

Chose étonnante, cette âme si désireuse de s'unir à son Dieu était quelquefois retenue par la crainte, surtout pendant les premières années qui suivirent sa conversion. La bonté du Sauveur, ses tendres invitations l'attiraient, mais la pensée de ses péchés passés la retenait. « Ma fille, lui disait souvent Jésus, je suis le pain de vie; je suis la vie; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.

— Mon Sauveur, répondait la sainte, je comprends vos paroles, je désire me rendre à vos douces invitations; mais qui suis-je, Seigneur, et qui êtes-vous vous-même, ô mon Dieu ? Eh ! ô mon Sauveur, vous êtes le Saint des saints; les anges ne sont pas purs devant vous : comment oserais-je vous recevoir, moi sujette à tant de défauts et coupable de tant de crimes ? Ah ! mon Sauveur tout-puissant et tout miséricordieux, ayez pitié de ma misère, pardonnez-moi mes iniquités, et rendez-moi par votre grâce moins indigne de vous recevoir. »

C'est ainsi que pendant plusieurs années la sainte pénitente, retenue par la crainte et l'humilité, se

borna à la communion de chaque semaine; mais enfin, poussée par la grâce intérieure, encouragée par les paroles de son Sauveur et pressée par les ordres du Père Giunta, son confesseur, elle s'approcha de la sainte table tous les jours et jusqu'à la fin de sa vie. Loin de diminuer son respect et sa piété, l'usage journalier de la sainte communion ne fit qu'augmenter de plus en plus en elle les sentiments de vénération profonde et d'amour ardent qu'elle ressentait déjà si vivement pour les augustes mystères. Communier, s'unir à son Dieu, c'était pour elle l'action par excellence, un honneur suprême, un bonheur que rien au monde ne pouvait égaler. Aussi quelle attention, quels soins, quelle préparation n'apportait-elle pas à cette grande action! Toute pénétrée par les pensées de la foi, frappée de la grandeur et de la sainteté de l'hôte divin qu'elle devait recevoir, désirant ardemment ne rien laisser dans son âme qui pût être même un léger obstacle aux grâces et aux faveurs célestes, chaque jour elle se présentait au saint tribunal de la pénitence et confessait avec beaucoup de larmes ses péchés et même ses plus légères imperfections. « Il est si grand l'hôte divin que je vais recevoir, s'écriait-elle, que ce serait une criminelle négligence si je ne mettais tous mes soins à lui préparer, autant qu'il est possible à ma faiblesse, une demeure digne de lui. Que ne puis-je couvrir de lames d'or, de perles et de diamants les lieux où il doit habiter! »

Dès avant l'aurore, elle allait à l'église des Frères Mineurs, et, tandis que le monastère et toute la ville étaient encore plongés dans le silence du sommeil, la sainte fille, prosternée devant l'au-

tel, préparait son âme par les larmes de l'humilité et par les gémissements profonds de la pénitence. Elle adorait la majesté infinie de Celui qui daigna descendre des cieux et s'incarner dans le sein de la Vierge; elle s'humiliait profondément devant Celui qui daignait l'appeler à sa table sacrée pour la nourrir de lui-même, le conjurant avec larmes de préparer par sa grâce en elle une demeure qui lui fût agréable. Bientôt les messes se célébraient dans l'église; elle assistait à toutes, heureuse au delà de toute expression de les offrir en holocauste d'amour. Prosternée humblement, elle adorait son Sauveur entre les mains du prêtre, et son cœur se consumait d'amour comme le flambeau ardent qu'elle tenait dans ses mains. Dès que le moment était venu, elle recevait le pain des anges, mais avec de tels sentiments de foi et de dévotion, qu'elle excitait les larmes de tous ceux qui en étaient les témoins.

Quelles douces heures! quels précieux moments! quelle joie et quel bonheur! Unie à son bien-aimé de l'union la plus intime et la plus mystérieuse, elle n'était plus ni de la terre ni sur la terre.

Étrangère à toutes les choses d'ici-bas, elle ne voyait plus que son Sauveur, elle n'entendait plus que les douces paroles qu'il lui disait au cœur; son âme, enivrée, transportée, ravie, se perdait tout entière dans la contemplation des mystères divins et dans les joies ineffables que lui procurait son bien-aimé. C'est alors qu'elle entrait dans ces extases célestes, dans ces ravissements divins dont nous avons parlé, et qui édifièrent si souvent le clergé et les fidèles, mais qu'elle cherchait à éviter,

parce qu'ils étaient pour son humilité un sujet de profonde affliction. Malgré notre désir, nous ne pouvons rapporter ici toutes les saintes instructions que lui donnait son Sauveur, les réponses admirables de la sainte, tous les pieux colloques qui s'établissaient entre Jésus et sa fille bien-aimée.

Un jour, elle se plaignait au Sauveur des tentations qu'elle souffrait. « Ma fille, lui répondit le Sauveur, ne vous effrayez point de vos tentations. Souvenez-vous qu'elles sont utiles pour vous unir plus étroitement à moi et vous rendre digne de mon amour. »

Un autre jour, se sentant troublée, privée des consolations ordinaires, et accablée par la crainte au point de tomber en défaillance, elle en demanda la raison au Sauveur. « Ne soyez point étonnée de ces craintes, de ces sécheresses que vous éprouvez à mon service. Toutes ces peines vous sont utiles; elles vous préservent de l'orgueil en vous faisant sentir votre bassesse, votre néant et la nécessité de ma grâce. »

Cette sainte pénitente avait coutume, après la communion, de demander au Sauveur la grâce de ne plus souiller son âme par les imperfections auxquelles elle était sujette, et qu'elle craignait beaucoup. « Ma fille, lui répondit un jour le Sauveur, ne perdez pas confiance pour ces fautes qui échappent à l'infirmité humaine, accusez-les humblement, expiez-les par l'humilité et le repentir, et elles ne seront point un obstacle aux grâces dont je vous enrichirai dans la communion de mon corps et de mon sang. »

Oh! trop heureuses les âmes qui sont souvent

appelées au festin sacré! trop heureuses celles qui, animées par la foi, mortes à elles-mêmes, ardentes et dévouées, méritent de s'unir souvent à Dieu et de recevoir, au banquet mystérieux préparé par la charité du Rédempteur, les grâces de Dieu, les bénédictions ineffables, Celui enfin qui est la joie des anges, la force et la vie des hommes!

XVIII. — C'était surtout dans les grands jours de fête, quand l'Église solennisait les mystères de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, la gloire des saints et des martyrs, que cette sainte fille redoublait encore de foi et de dévotion. Ses fêtes de prédilection étaient celles de l'Annonciation, de la Nativité, de l'Épiphanie et de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le dernier jour de la semaine sainte, après avoir médité sur les grands mystères de la rédemption, et sur l'amour extrême qui porta son Sauveur à s'immoler pour le salut des hommes, on la vit toute hors d'elle-même, comme ivre d'amour, et on l'entendit s'écrier : « Oh! infortunée que je suis! oh! misérable délaissée! qu'ai-je fait du bien-aimé de mon âme? où donc est-il maintenant? où pourrai-je le trouver? Oh! s'il m'était au moins donné d'admirer mon Seigneur crucifié! O hommes, ô saints anges du ciel, enseignez-moi où je pourrai trouver le bien-aimé de mon âme? Doux Jésus, je veille, je soupire, je pleure, je m'épuise en vous cherchant: pourquoi vous a-t-on ravi à mon amour? Saints anges du ciel, ô vous toutes les créatures, ayez pitié de ma douleur, enseignez-moi où est mon Seigneur crucifié!

« O Jésus, ô mon Sauveur, qu'avez-vous fait? Pourquoi m'avez-vous ainsi délaissée? Je veux vous voir, et je ne puis; je voudrais vous entendre, et c'est en vain que je désire! Ah! pourquoi respiré-je encore? Séparée de vous, ô Jésus, est-ce vivre? n'est-ce pas plutôt mourir? Ayez pitié de moi, divin Sauveur de mon âme, terminez mes peines en terminant ma vie pour me réunir à vous. »

Le saint nom de Jésus était souvent dans sa bouche; elle le prononçait avec de grands sentiments de piété au commencement et à la fin de ses principales actions. « O Jésus, s'écriait-elle, ô nom sacré si doux à mon cœur! O Jésus, qui m'avez rachetée par votre sang! O Jésus, qui m'avez arrachée au pouvoir du démon! O Jésus, dont l'amour m'a liée étroitement à lui pour jamais! »

XIX. — A cette époque, et même dès le IXᵉ siècle, la dévotion envers la Vierge Marie avait pris un grand développement. Les âmes, émues par les troubles toujours croissants du monde politique, s'étaient élevées au souvenir des bienheureux qui autrefois aussi avaient combattu sur la terre. Mais au-dessus de tous les saints brillait la Mère du Sauveur, dans sa grâce et sa virginité. Vers elle tendaient tous les désirs; toute prière s'adressait à elle. Tout ce qui la rappelait au souvenir des hommes devenait l'objet d'une fête, d'un culte d'amour, d'une dévotion douce au cœur des peuples.

Après sa dévotion envers Jésus dans l'Eucharistie et sur la croix, nulle n'était plus chère au cœur de l'humble pénitente que la dévotion envers Marie. Elle aimait, elle honorait d'un culte tout spécial la

Vierge Marie, la très-douce, la très-sainte, la très-pure Mère de Jésus. Elle aimait Marie, non-seulement parce qu'elle est la mère aimable, la mère admirable, la mère de grâce, de miséricorde et d'amour, le secours des chrétiens et le refuge des pécheurs, mais elle l'aimait parce qu'elle est la douce Mère de Jésus, et parce que le Sauveur lui-même l'avait invitée à l'aimer et à recourir à son intercession. Un jour il lui montra cette mère de bonté assise sur un trône et toute resplendissante de gloire et de beauté. « Ma fille, lui dit-il, voilà ma très-douce et très-pure Mère ; je vous la donne pour protectrice et pour mère. » A ces mots, l'humble pénitente, se prosternant le visage contre terre, s'écria : « O mon Sauveur, avez-vous donc oublié que je ne suis qu'un abîme de misères, de honte et de péché? Eh! coupable, impure comme je suis, comment pourrais-je avoir pour protectrice cette mère immaculée, cette Vierge, dont la bonté et la sainteté surpassent tout ce que les hommes et les anges peuvent imaginer? »

« Ma douce Mère, reprit le Sauveur, est la Vierge compatissante; c'est l'asile des malheureux ; elle est la consolatric des affligés, la trésorière de mes grâces, l'appui des justes et le refuge des pécheurs : ayez confiance en sa bonté, recourez à elle, et souvenez-vous que l'honorer c'est m'honorer, l'aimer c'est aussi m'aimer moi-même. »

Docile aux leçons du Sauveur, la fille de saint François honorait Marie d'un culte tout particulier. Chaque jour elle récitait en son honneur cent fois l'*Ave Maria*, cette prière si simple, si concise, si riche de sens, qui embrasse en peu de mots les mystères de la foi et les faits les plus importants

de l'histoire de la rédemption ; elle formait de ces souvenirs pieux, de ces louanges et de ces prières, une couronne de roses vivantes, et la présentait, comme un gage sensible de son respect et de sa tendresse filiale, à la sainte Mère de Dieu.

Après la Vierge Marie, elle honorait spécialement saint Joseph, père nourricier de Jésus. Cent fois chaque jour elle récitait en son honneur l'Oraison dominicale. Le Précurseur de Jésus était aussi pour elle un saint de prédilection; elle l'honorait comme un grand modèle de pénitence. Elle priait aussi avec une confiance extraordinaire les apôtres saint Pierre et saint Paul, sainte Catherine vierge et martyre, son bienheureux père saint François, et surtout sainte Marie-Madeleine. Elle l'avait imitée dans ses péchés, elle désirait aussi la suivre dans son admirable pénitence.

XX. — Dans les exercices de sa dévotion, la sainte fille n'oubliait pas son ange tutélaire, avec lequel, selon les historiens de sa vie, elle avait de fréquents entretiens.

Souvent il lui apparaissait, et c'était toujours ou pour l'instruire et la soutenir, ou pour la consoler dans ses tribulations, ou enfin pour lui manifester les volontés du Seigneur.

Un jour, veille de la fête de saint Thomas apôtre, pendant qu'elle implorait le secours du Ciel avec beaucoup de larmes, elle reçut la visite de son saint protecteur. « Que cette demeure soit bénie, dit-il en apparaissant, que tous ceux qui l'habitent soient éclairés et purifiés, qu'ils croissent constamment dans la ferveur de la charité.

— Soyez vous-même béni, ô saint ange de Dieu,

reprit Marguerite. Soyez béni, ô doux ami de mon âme, ô mon saint protecteur ! Soyez béni pour vos bontés sans nombre.

— Soyez sainte, reprit l'ange, soyez parfaite comme votre Père céleste est parfait. »

Marguerite ayant demandé en quoi consistait la perfection et quelles étaient les vertus particulières des enfants de Dieu, l'ange ajouta :

« La première des vertus qui forment le caractère des enfants de Dieu, c'est l'humilité, dans laquelle ils doivent constamment s'exercer, pour l'amour de Celui qui s'est humilié jusqu'à l'infamie de la croix. La seconde, c'est la charité ; la troisième, c'est la pureté du cœur ; la quatrième, la mort à soi-même, non la mort du corps par le fer ou par le feu, mais la mort spirituelle par le renoncement à son jugement et à sa volonté propre ; et enfin un enfant de Dieu doit être vrai et sincère dans ses paroles, simple et décent dans ses manières, compatissant pour le pauvre, tendre sur les misères des autres, affligé de leurs maux et joyeux de leur bonheur. »

A ces mots, comme l'ange allait disparaître : « Je vous en supplie, saint ange du Seigneur, s'écria Marguerite, ne me quittez pas sans me bénir. Votre bénédiction augmentera en moi la grâce, elle sera pour mon âme un puissant secours pour résister aux ennemis de mon salut. »

L'ange la bénit ; et Marguerite ajouta : « Priez pour moi notre aimable Sauveur. Il connaît les désirs de mon cœur, il sait que je ne crains rien tant que de lui déplaire, et de perdre par ma négligence et mes péchés sa grâce et son saint amour. »

Nous passons sous silence une multitude d'autres faveurs extraordinaires accordées à la bienheureuse pénitente, et qui sont rapportées très-longuement par les historiens de sa vie. Nous en avons assez dit pour faire comprendre combien une âme pure, généreuse, morte au monde et à elle-même, est agréable à Dieu, et combien est admirable la bonté du Seigneur, qui s'abaisse jusqu'à faire ses délices de converser avec les enfants des hommes.

Quels beaux temps, quels siècles heureux que ceux qui voyaient régner une foi si vive, une si suave piété! C'était alors le règne de Dieu : il régnait sur les intelligences et sur les cœurs, on croyait vivement à sa présence et à sa providence, et l'idée qu'on avait de sa bonté toute-puissante dilatait les âmes et multipliait les prodiges. Hélas! que les temps sont changés! La vraie foi, la foi humble, la foi naïve et simple a disparu d'un grand nombre d'âmes pour faire place au doute, à l'indifférence et à une criminelle défiance. Où sont-ils ceux qui voient la main de Dieu dans tous les événements, ceux qui le consultent dans leurs entreprises, ou qui ont recours à sa puissance et à sa bonté au milieu des peines et des tribulations? Hélas! que notre foi est languissante! Que nous avons peu de confiance en Celui qui voit tout, qui sait tout, qui peut tout, et sans l'ordre ou la permission duquel rien n'arrive au monde! Humilions-nous à la vue de nos profondes misères, demandons à Dieu une foi plus vive, recourons au Seigneur dans toutes les circonstances de notre vie, heureuses ou malheureuses; entretenons-nous souvent avec lui des intérêts de notre âme et de notre salut éternel, prions enfin comme priaient les saints, et

comme eux nous opèrerons des merveilles. Dieu se montrera pour nous aussi bon et aussi généreux, nous obtiendrons des miracles, ou du moins, si dans les desseins de la Providence nous ne sommes pas appelés à recevoir des grâces visibles et extraordinaires, nous n'en recevrons pas moins des grâces abondantes et invisibles et les secours certains du Ciel.

LIVRE CINQUIÈME

VIE ACTIVE ET GLORIFIÉE DE SAINTE MARGUERITE.

—

I. — Jusqu'ici nous n'avons considéré sainte Marguerite de Cortone que sous le point de vue de la vie purgative, illuminative et unitive. Nous l'avons vue depuis sa conversion prosternée au pied de la croix et du saint autel, déplorant ses égarements, pleurant ses péchés passés, et s'efforçant de les expier par les travaux de la pénitence.

Nous l'avons vue tout occupée de la prière, plongée dans la contemplation, enrichie des dons du Seigneur, pratiquant dans le silence les plus admirables vertus, honorée des plus précieuses faveurs, et s'élevant peu à peu et par degrés, sur les ailes de la grâce, à l'union la plus intime avec son Dieu.

Se fût-elle bornée à la pratique de ces vertus obscures et cachées, sa vie n'eût pas été une vie inutile, et lors même que par son exemple elle aurait seulement fait comprendre aux hommes les

dangers du monde, le malheur du péché, la nécessité de la pénitence, la bonté de Dieu et le bonheur qu'on trouve à son service, elle eût fait beaucoup plus pour le bien de ses semblables que ceux qui s'élèvent jusqu'au ciel ou qui descendent au fond des entrailles de la terre ou des abîmes de la mer pour révéler au monde les secrets de la nature. Mais la bonté de Dieu l'appelait aussi à la pratique des œuvres de la vie active : non point à des œuvres éclatantes, plus admirables qu'imitables, mais à celles qu'inspirent le plus communément le zèle pour la gloire de Dieu et la charité pour le prochain.

II. — La charité pour Dieu et la charité pour le prochain sont deux vertus qui sont sœurs. Elles sont si intimement unies, qu'elles ne forment pour ainsi dire qu'une seule et même vertu. L'amour du prochain est la conséquence immédiate et naturelle de l'amour de Dieu. Il est impossible d'aimer véritablement Dieu, si l'on n'aime pas les hommes, ses images, ses créatures et ses enfants. La charité véritable pour le prochain est la marque à laquelle on reconnaît si l'on aime Dieu. Plus l'amour de Dieu est ardent dans un cœur, plus il se manifeste au dehors envers le prochain par des marques d'estime et de respect, par une affection sincère, par une douce compassion pour ses misères, et par un dévouement empressé et généreux qui se traduit par les œuvres et par les sacrifices.

III. — L'esprit de charité pour le prochain, conséquence de l'amour de Dieu, remplissait le cœur de la sainte pénitente; elle eût voulu souffrir et

s'immoler pour ses frères. Dès son arrivée à Cortone, nous l'avons vue, poussée par son ardente charité pour les pauvres, parcourir les rues de la ville, demander pour eux le pain de l'aumône, et louer même le travail de ses mains pour les soulager dans leur misère. Dans la personne des pauvres et des malheureux, elle voyait la personne de Jésus pauvre et souffrant; elle se rappelait ces paroles de l'Évangile : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à « boire; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais « malade, prisonnier, et vous m'avez visité. Ce que « vous avez fait au plus pauvre, au dernier des « miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » — « C'est Jésus que je nourris, que je console, que je soulage dans la personne des pauvres et des affligés, se disait-elle : quel honneur! quel bonheur que mon divin Seigneur ait voulu se cacher sous l'habit du pauvre pour me donner occasion de lui prodiguer mes services! » A cette pensée, motif puissant, source féconde de tous les dévouements, le zèle et la charité de l'humble fille ne connaissaient plus de bornes. Elle s'oubliait entièrement elle-même, elle oubliait qu'elle était pauvre, elle se privait de ce qui lui était en quelque sorte nécessaire pour le donner aux pauvres : pour elle, le pain noir et dur, la faim, la soif et la fatigue; pour les pauvres, la consolation, le soulagement, le pain de froment, le bois pour réchauffer leurs membres glacés, enfin ce qu'il y avait de meilleur dans toutes les aumônes qu'elle recevait. Souvent on vit cette généreuse fille se dépouiller de son voile, de sa ceinture, de ses sandales, et des objets de première nécessité en faveur des malheureux.

IV. — Un jour, on vint lui dire que dans une petite ville éloignée de Cortone de quelques milles se trouvait une pauvre femme malade réduite à la dernière indigence et hors d'état de fournir à ses enfants, en bas âge, les choses nécessaires à la vie. A cette nouvelle, Marguerite oublia les douleurs d'une cruelle maladie qui la retenait dans sa cellule, pour ne s'occuper que des besoins de cette mère et de ces enfants désolés. Ne pouvant pas aller elle-même solliciter la charité publique, et voulant faire ce qui était en son pouvoir, n'ayant que sa robe à donner, elle n'hésita pas à l'envoyer à cette femme malheureuse. « Seigneur, s'écria-t-elle, c'est pour l'amour de vous-même que je me dépouille; je désire réchauffer vos membres glacés dans la personne des pauvres. Je les aime, ô mon Jésus, parce qu'ils sont vos mandataires et vos enfants; je voudrais pouvoir me sacrifier pour eux. Que ne m'est-il donné de pouvoir envoyer à cette pauvre femme mon propre cœur et ma vie même! »

Quand la fille de saint François n'avait plus rien à donner, sa charité la rendait active et ingénieuse; elle parcourait les rues de Cortone, frappait aux portes des riches, et obtenait facilement le pain et les choses nécessaires pour le soulagement des misères des indigents.

V. — Son zèle et sa charité en étant venus au point qu'elle se refusait à elle-même les choses nécessaires, les religieux de Saint-François crurent qu'il était de leur devoir de régler sa charité en modérant son zèle. Ce fut le Père Giunta, son confesseur, qui lui donna les avis nécessaires, sans

toutefois lui imposer des ordres. « O mon Père, s'écria alors la sainte pénitente, embrasée d'une ferveur extraordinaire, je suis heureuse que vous me donniez des avis dictés par la compassion, et non des ordres obligatoires. Ah! de grâce, permettez-moi d'aimer de toutes mes forces mon Seigneur Jésus dans ses membres souffrants! Non, mon Père, je n'ai pas le courage de garder rien de ce que la pitié des fidèles m'a donné pour ma nourriture ou pour mon vêtement. Mon désir le plus ardent, mon bonheur, c'est de souffrir la faim pour rassasier les pauvres, c'est de me dépouiller pour les revêtir, c'est d'échanger mes vêtements neufs pour me couvrir de leurs haillons, c'est enfin d'être privée de tout pour les soulager. O mon Père, laissez-moi me sacrifier pour les pauvres de mon divin Seigneur crucifié, laissez-moi soulager ses membres souffrants, que j'aime et que je porte dans mon cœur! »

Dans une autre ciconstance, elle s'écria en présence du même religieux : « O mon Père, que ne m'est-il donné de pouvoir nourrir, vêtir, consoler tous les pauvres! ce serait pour moi un suprême bonheur. Oui, je voudrais souffrir pour eux et à leur place toutes leurs douleurs. »

VI. — Sa charité compatissante ne se contentait pas de subvenir aux plus pressantes nécessités des pauvres; mais, quand elle le pouvait, elle procurait même quelques joies, une sorte de distraction à leurs maux.

Chaque année, quelques jours avant la solennité de saint Jean-Baptiste, on la voyait parcourir les rues de la ville et des hameaux voisins, implorant

la charité publique et demandant l'aumône. La fête étant arrivée, elle réunissait ce qu'elle avait recueilli, et, convoquant tous les pauvres de la ville autour de la même table, elle leur servait avec une douce et admirable charité ce que son zèle et son dévouement leur avait procuré. C'était pour les pauvres un jour de joie et de bonheur. Ils étaient heureux, non pas de l'abondance de la nourriture, qui était peu recherchée; mais ils étaient heureux de voir la bonté de cœur, l'affection sincère, tendre et maternelle, avec laquelle la pauvre pénitente s'empressait de les servir.

VII. — Le même motif, le même amour qui l'engageait à soulager les pauvres, la pressait aussi de prendre soin des malades. C'était toujours Jésus, objet de son amour, qu'elle considérait dans la personne des pauvres malades et de tous les affligés. Trois ans après son arrivée à Cortone, elle quitta la maison où elle s'était retirée, pour venir loger dans celle que lui offrit une noble dame appelée Diabella, toute voisine du couvent des Frères Mineurs. Outre sa proximité du monastère, cette maison était un asile, une espèce d'hôpital pour les malades; cette dernière considération engagea surtout Marguerite à l'accepter pour le lieu de sa retraite.

Il est difficile de dire avec quel esprit de foi et d'humilité profonde, avec quel oubli d'elle-même, quelle charité et quel dévouement la sainte pénitente se consacra au service des malades dans cette maison. C'est là qu'environnée de toutes les misères humaines elle s'exerçait jour et nuit, et de toute l'ardeur de son âme, à les soulager, veillant

auprès des uns, consolant et encourageant les autres, lavant et purifiant les plaies des blessés, assistant les agonisants, ensevelissant les morts, et exerçant avec une admirable douceur, avec une sainte générosité, les offices les plus pénibles et les plus rebutants, comme si elle eût été la mère de tous ces malheureux. Si quelques-unes des personnes qui l'aidaient dans les soins qu'elle donnait aux malades paraissaient rebutées dans l'exercice des offices les plus pénibles : « Courage, disait-elle, courage! ne craignons pas de trop faire. Pensez à Celui qui a dit : « Ce que vous aurez fait au der-« nier des miens, c'est à moi-même que vous l'au-« rez fait. » Songez au bonheur que nous aurons quand Jésus, jugeant l'univers, nous dira : « Venez, « vous êtes bénies; j'ai eu faim, et vous m'avez « nourri; j'ai été malade, et vous m'avez visité. »

Rien n'est plus agréable à Dieu que le dévouement de la charité; aussi fut-ce dans ce lieu, au milieu des pauvres et des malades, que Marguerite reçut les grâces les plus signalées, vérifiant dans sa personne cet oracle : « Donnez, donnez « aux autres, et Dieu vous donnera. Heureux les « miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

Quelle n'est pas la puissance de l'exemple! Le dévouement de la sainte toucha vivement les habitants de Cortone; ils voulurent concourir à l'œuvre pour le soulagement des malades; les dons de la charité se multiplièrent peu à peu, et la maison, s'agrandissant insensiblement, devint enfin un hôpital célèbre, connu sous le nom de l'*hôpital de la Miséricorde*.

Ce n'est pas assez pour une âme qui aime Dieu

avec ardeur de montrer son amour en travaillant au soulagement des misères corporelles de ses frères : elle veut aussi le bien spirituel de leurs âmes, elle désire ardemment leur salut éternel, elle s'efforce de le procurer par tous les moyens qui sont à sa disposition. Comme le prophète, remplie de l'esprit de zèle, elle s'écrie sans cesse dans l'ardeur qui la consume : « Glorifiez le Sei« gneur avec moi : je ne veux pas le connaître « moi seul, je ne veux pas l'aimer moi seul, mais « je veux que tous le connaissent, l'aiment et le « glorifient. »

Elle s'humilie, elle prie, elle conjure, elle édifie par ses paroles et par ses bons exemples, s'efforçant d'entraîner après elle tous les cœurs, même les plus rebelles; rien ne la rebute, elle souffre, elle agit, elle se tait, mettant à profit pour ses desseins toutes les occasions.

L'amour divin qui la consume la rend active, ingénieuse, prompte pour toutes les saintes œuvres, disposée à faire le sacrifice de ses biens, de sa vie, de son honneur même pour faire connaître et aimer Celui qui est son bien-aimé.

Tel était le zèle de l'humble pénitente. Comme saint François, son bienheureux père, elle ne croyait pas pouvoir plaire à Jésus si elle n'aimait les âmes rachetées au prix de son sang, et si, selon son pouvoir, elle ne travaillait à les sauver.

VIII. Sa charité embrassait non-seulement les habitants de Cortone, les prêtres, les religieux et les fidèles, mais encore les étrangers et jusqu'aux Sarrasins infidèles, qu'elle recommandait à Dieu avec beaucoup d'instances. Dans ses prières et ses

longues oraisons, à la sainte messe, dans ses fréquentes visites, elle priait, comme nous l'avons dit, non-seulement pour tous les membres de la hiérarchie catholique, mais pour tous les fidèles; pour les justes et pour les pécheurs, pour les hérétiques, les Juifs, les schismatiques; pour tous les persécuteurs de l'Église, et les siens en particulier.

Un jour, pendant qu'elle méditait la passion du Sauveur, elle s'écria : « O mon Sauveur, il est donc vrai que vous avez daigné souffrir et mourir ainsi pour le salut du genre humain ! O bonté divine, ô Sauveur humilié et crucifié pour nous, ne permettez donc pas que vos pauvres créatures, rachetées au prix de votre sang, perdent le fruit de vos souffrances et de votre mort; ne permettez pas qu'elles soient séparées de vous, ô joie infinie, pour être précipitées dans les abîmes des éternelles douleurs. Eh ! mon Jésus, être séparé de vous pour toujours, pour jamais ! ne jamais vous voir, ne jamais vous posséder, quel malheur ! ô mon Dieu, quel malheur infini ! »

Un autre jour, considérant l'ingratitude des hommes et les châtiments réservés aux pécheurs, elle s'écria tout effrayée : « Miséricorde ! ô mon Jésus, miséricorde pour les pécheurs ! »

Elle passait ainsi souvent les nuits dans ce saint exercice, priant pour le salut des âmes, poussant d'amers gémissements, et joignant aux larmes et aux prières le jeûne, la discipline et les autres pratiques de pénitence.

IX. — A cette époque les prières, les paroles et les exemples des saints étaient bien nécessaires.

De toutes parts on entendait retentir le bruit des armes; les peuples étaient armés contre les peuples, et les villes contre les villes. L'Italie était à peine remise des discordes sanglantes occasionnées par les factions armées des Guelfes et des Gibelins; les esprits se ressentaient encore de l'agitation et des désordres sans nombre occasionnés par l'ambition de l'empereur Frédéric, qui, dans son orgueil impie, avait voulu asservir l'Église et l'autorité de ses pontifes à sa puissance tyrannique.

La simonie, la pluralité des bénéfices, la corruption des mœurs, régnaient dans les rangs du clergé, et les fidèles étaient exposés à tomber dans les erreurs que prêchaient les vaudois et les manichéens.

La plupart des ordres religieux anciens étaient déchus de leur ferveur première; les universités, jalouses de la considération que s'étaient justement acquise les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, les attaquaient avec violence; des libelles diffamatoires étaient répandus contre les ordres mendiants, et il avait fallu que saint Thomas et saint Bonaventure en prissent la défense; quelques-uns des religieux même de Saint-François murmuraient contre la règle, prétendant qu'elle était impraticable; un grand orage enfin s'était élevé à l'intérieur et à l'extérieur contre l'ordre des Frères Mineurs (1280).

Quoique étrangère au bruit du monde et aux discussions des docteurs, l'humble fille, renfermée dans sa solitude, fut cependant très-utile aux religieux de Saint-François. Ses prières ferventes attirèrent sur eux les bénédictions du Ciel, et

les avis qu'elle leur donna de la part de Dieu, en général et en particulier, servirent merveilleusement à les soutenir dans ces circonstances difficiles.

Elle sut admirablement inspirer à ces religieux une haute estime pour leur saint état, exciter leur confiance, stimuler leur zèle et ranimer leur courage.

X. Éclairée des lumières d'en haut, favorisée du don de prophétie, tantôt elle leur annonçait les tribulations qui les attendaient, les persécutions qui allaient fondre sur l'Église, et les maux divers qui en seraient la suite; tantôt elle les exhortait à s'armer de force et de courage, par l'espérance des récompenses; tantôt elle les avertissait de vaquer davantage à la prière et à l'oraison, de ne pas admettre sans épreuves préalables la multitude de personnes qui se présentaient pour la profession religieuse; tantôt enfin elle excitait leur confiance, en leur faisant connaître combien leur saint institut était cher à Jésus, son divin Seigneur.

« Les Frères Mineurs, lui disait Jésus, sont les plus grands pêcheurs d'hommes qui soient dans le monde. Imitateurs de la pauvreté et du zèle dévoué des apôtres, ils opèrent, par leurs exemples et par la prédication de l'Évangile, de très-grands fruits de salut parmi les peuples. Nul ordre religieux ne m'est plus agréable. Je les aime d'un amour particulier, parce que ce sont des hommes humbles, pauvres et mortifiés. Ils enrichissent le ciel d'une multitude d'âmes qu'ils arrachent à l'enfer. Dites à ces religieux que je leur donnerai des grâces spé-

ciales, pour les aider à accomplir fidèlement leur sainte mission. Qu'ils ne craignent pas d'admettre dans leurs rangs, après une épreuve suffisante, tous ceux qui se présenteront, nobles ou plébéiens, riches ou pauvres, savants ou ignorants.

« Leur ordre est comme un port assuré contre les tempêtes du monde, où il est si difficile, à cause des vices qui débordent de toutes parts, de ne point faire un triste naufrage. Quiconque y entre, ne fît-il que réciter l'office divin et garder les saintes vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, est assuré de me plaire et de se sauver. »

Ces avis, que la sainte recevait de la bouche du Sauveur lui-même, soutenaient ces humbles religieux, attaqués par les riches et les savants du monde. Des murmures s'élevaient de toutes parts contre eux et leur pieux institut. On méprisait leur sainte pauvreté, on condamnait la règle qui les obligeait à vivre d'aumônes; tout, jusqu'à leur doctrine, jusqu'à leur manière de prêcher l'Évangile, était l'objet de contradictions si nombreuses et si vives, que plusieurs religieux, découragés, quittaient leur saint habit pour rentrer dans le monde.

Au milieu de ces épreuves que souffraient les religieux de Saint-François, Marguerite, poussée par son zèle, ne cessait de les exhorter de la part de Dieu.

« Ne craignez pas les contradictions des hommes, leur disait-elle; souvenez-vous que les apôtres et le Fils de Dieu lui-même ont été calomniés et persécutés. Peu importent les discours d'un monde qui ne connaît pas Dieu. Armez-vous contre tous ces discours de courage et de patience, et, malgré les

vents et la tempête, ne cessez pas de jeter dans la mer le filet de la prédication évangélique.

« Soyez les boucliers et les sauveurs des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ.

« Ne vous amusez pas à adresser au peuple des discours inutiles. Prêchez les vérités contenues dans l'Évangile, la nécessité du salut, l'amour de Dieu pour les hommes, les ignominies et les douleurs de Jésus dans sa Passion, l'ingratitude du pécheur qui oubile Dieu et qui l'outrage, les châtiments éternels dont il est menacé. Montrez-lui les abîmes ouverts sous ses pas s'il meurt impénitent, comme aussi les récompenses promises à son repentir et à sa pénitence; n'oubliez pas la dévotion et les prières pour les morts : hélas! les pauvres âmes du purgatoire sont trop délaissées par ceux-là mêmes qui par justice et par charité sont obligés de les soulager!

« Prêchez les vérités saintes avec zèle, avec ferveur d'esprit, et sans acception des personnes.

« Ne craignez ni les mépris, ni les calomnies, ni la faim, ni la soif, ni les persécutions, ni même la mort. Animez-vous au travail et à la souffrance, supportez la fatigue et le poids de la chaleur du jour par l'espoir de la récompense que le père de famille réserve à ses fidèles ouvriers. »

Dans ses avis, dans ses conseils et dans ses exhortations aux frères mineurs, la pénitente de Cortone mêlait aussi l'exhortation à la croisade. La dernière de ces grandes entreprises, qui révélaient la foi si vive des peuples de cette époque, venait d'échouer sur les côtes d'Afrique. Saint Louis était parti de France avec une puissante armée; mais ses desseins n'avaient pas abouti, le héros chrétien était mort

devant Tunis, en 1270, et les fidèles de Terre-Sainte, pressés de toutes parts par les Sarrasins, étaient réduits à la dernière extrémité. Marguerite, accablée de douleur, unissait sa voix à la voix de l'Église et des souverains pontifes, et exhortait les frères mineurs à prêcher la croisade pour délivrer les saints lieux du joug des infidèles.

On ne sera pas étonné du ministère que remplissait la sainte vis-à-vis de l'ordre de Saint-François, si l'on fait attention à la reconnaissance qu'elle lui devait, à l'amour qu'elle lui portait, et surtout à la conduite merveilleuse que Dieu s'est plu à tenir dans tous les temps, et qui est si bien exprimée par ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Il y a parmi vous peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles ; mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde pour confondre les sages, et ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de fort; il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, et ce qui n'est rien pour détruire ce qui est grand, afin que nul homme ne se glorifie devant lui. » (*I Cor.*, ch. I.)

XI. — Outre les avis généraux qui concernaient tous les religieux et l'ordre lui-même de Saint-François, la sainte fille, intimement unie à Dieu, favorisée du don de prophétie et de celui du discernement des esprits, communiquait les lumières qu'elle recevait de Dieu à tous les religieux qui recouraient à elle dans leurs embarras et leurs perplexités.

Nous devons ici rapporter quelques traits qui feront connaître de plus en plus la sagesse et la sainteté de cette âme bénie de Dieu.

Un religieux mineur nommé frère Philippe était depuis longtemps dans l'incertitude de savoir s'il devait ou s'il ne devait pas interroger ses pénitents au saint tribunal. En se taisant, il craignait de manquer au devoir de juge, qui doit instruire la cause; en interrogeant, il craignait de fatiguer les fidèles ou de les scandaliser. Il consulta la sainte, qui lui fit cette réponse : « Le péché est comme un nuage qui enveloppe l'âme qui en est coupable. Souvent le pécheur est aveuglé; il se fait illusion à lui-même : il est faible, il est timide, il craint de s'accuser; c'est pourquoi vous devez avec prudence et avec charité l'aider à reconnaître et à accuser ses péchés. »

Un autre religieux reçut l'avis de communier tous les jours : « Mais, ajouta la sainte, rendez-vous-en plus digne en modérant l'intempérance de vos paroles. »

Un Père religieux de l'ordre des Frères Mineurs célébrait chaque jour le saint sacrifice de la messe. Se jugeant trop imparfait pour célébrer aussi souvent les saints mystères, et craignant d'être illusionné ou téméraire, il consulta la sainte, qui lui répondit que le Seigneur avait pour agréable ses sacrifices. « Continuez à vivre dans une grande pureté de cœur, exercez-vous aux saintes œuvres de l'humilité et de la pénitence. Persévérez dans votre zèle pour la conversion des pécheurs, et dans votre saint empressement pour entendre les confessions des personnes du peuple, et la célébration journalière du saint sacrifice sera pour vous une source féconde de grâces et de bénédictions spirituelles. »

Consultée par un autre religieux, nommé par ses supérieurs provincial de Toscane, pour savoir

s'il n'était pas plus avantageux à son salut, et plus agréable à Dieu, de refuser cette charge, la sainte se mit à genoux pour interroger son divin époux, « Dites à ce religieux, lui répondit le Sauveur, que l'humilité qui le porte à fuir les charges et les dignités m'est très-agréable; il faut néanmoins qu'il se souvienne que je me suis fait obéissant jusqu'à mourir sur la croix, et qu'à mon exemple un religieux doit préférer l'obéissance à toutes les autres vertus. »

La sainte fille avertit un autre religieux d'avoir grand soin de purifier son cœur avant d'approcher des saints mystères, de s'y préparer par le recueillement et par la prière, d'éviter la précipitation en célébrant le saint sacrifice, et de rendre grâces après avoir accompli cette sainte et ineffable action. Elle l'avertit encore, de la part de Dieu, de prêcher avec plus de simplicité et de zèle, de ne point chercher les vaines louanges et les frivoles applaudissements des hommes, et de ne pas se décourager quand son ministère n'était pas couronné de succès.

Nous ne pouvons entrer dans un trop grand détail des différents avis qu'elle donna, de la part de Dieu, à la plupart des religieux qui habitaient les monastères de Cortone et des pays voisins. Ils recouraient à elle comme à un oracle du Ciel, et ils obtenaient souvent par ce moyen de grandes faveurs spirituelles. La confiance qu'ils avaient en elle, fondée sur sa sainteté éclatante et sur les grâces particulières par lesquelles Dieu la manifestait au monde, confondait cette humble pénitente. Elle eût fini par s'éloigner de Cortone, pour se dérober à l'estime des hommes, si Dieu ne lui eût fait connaître que

sa volonté était qu'elle restât dans les lieux qu'elle avait jusqu'alors habités.

XII. — Pendant plusieurs années après sa conversion, l'humble fille de saint François, séparée du monde, plongée dans la solitude, et condamnée à un rigoureux silence, avait eu peu de relations avec les personnes séculières; elle ne pouvait, d'après la règle que lui avait tracée le Sauveur lui-même, s'entretenir qu'avec le Père Giunta, son confesseur, et les religieux qui allaient la consulter ou se recommander à ses prières. Jusque-là elle s'était contentée de prier, de gémir, de pleurer, et de faire pénitence pour elle-même et pour le salut des âmes. Mais, après quelques années ainsi passées dans la solitude et le silence, la bonté de Dieu voulût que son humble servante concourût encore par ses paroles et ses exhortations à ramener les pécheurs à la pénitence.

« Ma fille, lui dit un jour le Sauveur, n'oubliez pas ce que ma bonté toute-puissante a fait en votre faveur; rappelez-vous les tristes jours de vos égarements; l'oubli dans lequel vous viviez loin de moi, et la manière miraculeuse dont ma miséricorde vous a arrachée au péché et à l'enfer, pour vous ramener au chemin du ciel, et pour vous enrichir des dons les plus précieux de la grâce. Souvenez-vous que ce n'est pas pour vous seule que j'ai usé envers vous d'une si grande miséricorde. Je vous ai placée au milieu du monde, comme un phare lumineux, pour éclairer et attirer les pécheurs. Je veux qu'en considérant en vous les effets surprenants de ma bonté ils soient animés à la confiance, qu'ils déplorent leurs excès et qu'ils se convertis-

sent. Si vous m'aimez vous travaillerez, selon votre pouvoir et selon la grâce que je vous donnerai, à les ramener au chemin qu'ils ont malheureusement quitté. »

Pour exciter son zèle, le Sauveur, dans un autre entretien, se plaignait amèrement des désordres et des vices qui régnaient dans le monde. Il lui montra le péché infectant de son poison les palais et les chaumières, les villes et les hameaux, les riches et les pauvres, le monde et le sanctuaire. « Dites aux religieux d'élever la voix, ajouta-t-il; dites-leur de prier, de pleurer à cause de tant d'iniquités. Elles sont si nombreuses et si grandes dans tous les âges et dans toutes les conditions, de la part des grands et du peuple, que je ne puis plus arrêter le bras de mon Père levé pour les punir. Ma sainte Mère elle-même, la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, l'avocate des hommes, n'ose presque plus intercéder auprès de moi pour obtenir en faveur des coupables grâce et miséricorde. Allez donc au milieu du monde, armez-vous d'un saint zèle, et, sous l'obéissance et la direction de votre Père spirituel, efforcez-vous de ramener par vos conseils et par vos exemples ceux qui sont égarés. Exposez-leur les effets de ma bonté; faites-leur comprendre que c'est pour les sauver que je suis descendu sur la terre; dites à ceux qui se perdent que c'est pour eux que j'ai souffert, et que leur âme m'a coûté jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Faites-leur vivement sentir leur ingratitude, et travaillez de toutes vos forces à les amener à la pénitence. »

La fille de saint François reçut maintes fois et dans diverses circonstances ces ordres du Ciel. Pénétrée de son indignité et tremblante pour elle-

même, elle craignait, en se communiquant aux personnes séculières, de perdre la sainte union de son âme avec son bien-aimé, et surtout de s'exposer au péché; elle manifesta sa crainte à Celui qui la chargeait de cette difficile mission ; mais enfin, consolée et fortifiée par Celui qui est la force du faible, rassurée par la promesse qui lui fut faite d'être soutenue par la grâce, elle se soumit humblement à la volonté de son céleste époux.

Ce ne fut point par la prédication que l'humble pénitente travailla à ramener les âmes égarées, mais par la prière et par l'exemple, par les avis et les conseils, et surtout par l'usage qu'elle fit du don de discernement des esprits, et de la connaissance claire que Dieu lui donnait des secrets les plus cachés des cœurs.

Dieu lui révélait souvent l'état dans lequel se trouvait la conscience des personnes qui la consultaient ou qui étaient recommandées à ses prières, et elle se servait de cette connaissance pour les amener au repentir et les gagner à Dieu. Nous allons rapporter ici quelques-uns de ces faits miraculeux.

XIII. — Un homme distingué de Cortone était violemment tenté. Rien jusque-là n'avait pu le calmer. La sainte découvrit que tout le mal de cet homme venait d'un fonds d'orgueil : elle l'exhorta à s'humilier devant Dieu, à ne point présumer de lui-même, et surtout à ne pas s'exposer volontairement aux occasions. Ces paroles furent pour cet homme un trait de lumière, un avis du Ciel. Ayant mis en pratique les conseils de la sainte et s'étant confessé avec humilité et douleur, il recouvra la paix.

Une dame de la ville était venue visiter la sainte pour recommander à ses prières la réussite d'une affaire très-importante. « Je vous supplie, lui dit-elle, de nous être favorable et d'obtenir pour nous cette grâce, de laquelle dépendent tous nos intérêts.

— Je prierai pour vous, reprit Marguerite; mais mes prières ne seront pas exaucées tant que vous y mettrez obstacle. » Cette dame, étonnée, assura la sainte que non-seulement elle n'y mettrait pas obstacle, mais qu'elle unirait ses prières aux siennes pour obtenir la grâce qu'elle sollicitait.

« Ce n'est pas assez de prier, reprit la pénitente; mais il faut prier avec de saintes dispositions. Que nous sommes injustes vis-à-vis de Dieu! Nous voulons que Dieu fasse tout pour nous, et nous ne voulons rien faire pour lui; nous lui demandons ses grâces, nous voulons qu'il nous accorde tout, hélas! et nous lui refusons tout ce qu'il nous demande. Dieu ne se laisse jamais vaincre en libéralité; soyons généreux envers lui, et il le sera envers nous; donnons à Dieu, et il nous donnera. »

La dame ayant demandé à la pénitente ce qu'il fallait faire et ce que Dieu demandait d'elle pour être exaucée :

« Vous le savez, reprit Marguerite, et les remords de votre conscience vous le disent assez : votre âme est chargée de péchés; vous avez caché volontairement vos fautes en confession; il y en a deux surtout qui vous accablent depuis trois ans. Confessez vos péchés, réparez vos sacriléges et faites pénitence : voilà ce que Dieu vous demande depuis longtemps et ce que vous lui avez constamment refusé. C'est à cette condition que Dieu exaucera vos vœux et vos prières. »

A ces mots, la dame, fondant en larmes, se jeta aux pieds de l'humble fille, la suppliant de prier pour elle; au sortir de la cellule de la sainte, elle courut à l'église des Frères Mineurs, fit sa confession avec de grands sentiments de pénitence, et obtint par les prières de Marguerite la grâce qu'elle désirait.

Nous nous plaignons quelquefois de ne pas être exaucés de Dieu dans la prière, mais *souvent* le mal vient de nous. Dieu ne nous exauce pas parce que nous résistons à sa voix, et que nous lui refusons obstinément ce qu'il nous demande.

Donnons à Dieu, et Dieu nous donnera.

Une pauvre femme avait un fils unique malade. Les médecins avaient déclaré le mal sans remède, et la mort inévitable. Dans sa douleur, cette mère s'adressa à la sainte pour obtenir la guérison de son fils. Pendant que la pénitente était en prière, le Sauveur lui dit : « Ma fille, votre prière est exaucée, mais contrairement au désir de la mère de cet enfant. J'ai sur elle et sur son fils des desseins de miséricorde. Il vaut mieux mourir jeune et innocent que de mourir dans un âge avancé, et criminel. »

Un autre jour, elle envoya le Père Giunta prier le supérieur d'un monastère de traiter avec plus de douceur un religieux qui était sur le point de tomber dans le découragement; une fois, elle lui fit connaître les sacriléges qu'un jeune homme avait commis en cachant ses péchés au saint tribunal. Quelque temps après elle convainquit de mensonge deux femmes venues pour la tromper. Elle obtint par ses prières la conversion d'un jeune homme malade à l'extrémité, et refusant de recevoir les

derniers sacrements. Elle fit connaître à un docteur affligé de grandes peines d'esprit les véritables causes de son mal, ajoutant que le Seigneur l'affligeait ainsi pour lui faire expier sa tiédeur dans son saint service, et la vaine complaisance qu'il avait eue dans sa science.

Elle fit connaître à une dame veuve depuis longtemps que, si elle désirait vivre chrétiennement, il était nécessaire qu'elle fît une confession générale des fautes de sa vie; et, pour la convaincre de cette nécessité, elle entra dans le détail des fautes qu'elle voyait clairement dans sa conscience, et dont elle ne s'était point encore accusée.

XIV. — Cette connaissance du secret des cœurs, qui se manifesta par une multitude d'autres faits dont nous ne parlons pas, la pénitence de sa vie, l'éclat de ses vertus, et les grâces merveilleuses dont le Seigneur se plaisait à l'enrichir, attirèrent auprès d'elle une foule incessante de visiteurs. On accourait à sa cellule non-seulement de Cortone, et des pays voisins, mais de la Pouille, de la Romanie, de Pérouse, de Florence, des pays de France, d'Espagne et de Germanie. Religieux et séculiers, nobles et plébéiens, hommes et femmes, se pressaient chaque jour autour de son humble demeure. Elle parlait, elle répondait à chacun selon les besoins de son âme : aux uns elle découvrait les défauts qu'ils se dissimulaient à eux-mêmes; aux autres elle prescrivait l'acquisition d'une vertu qui leur manquait, le détachement des choses de la terre, la charité pour le prochain, le zèle pour la gloire de Dieu. Tantôt elle exhortait à réparer par la pénitence les années passées dans le péché;

tantôt elle indiquait le moyen de vaincre une tentation et de réparer les scandales; elle effrayait les cœurs rebelles par la menace des châtiments divins; elle consolait les affligés par l'espérance des biens du Ciel; à tous elle parlait des bontés du Seigneur, qui reçoit le pécheur pénitent, et qui après l'avoir purifié de ses iniquités l'enrichit des dons inappréciables de la grâce céleste.

Sa parole était simple, ses avis étaient courts; inspirés par la grâce, ils faisaient sur les cœurs les plus vives inspirations: pas un affligé, pas un pécheur, pas un homme qui dans ses doutes, recourant aux lumières de la sainte, ne revînt consolé, éclairé, converti.

Le nombre des visiteurs était si considérable, que les frères mineurs ne pouvaient suffire à réconcilier les pécheurs qui venaient pleurer à leurs pieds les fautes de leur vie. Le Père Giunta en particulier, plus accablé que les autres Pères, mais heureux cependant de ses fatigues, en faisait souvent de doux reproches à la sainte, attribuant à son zèle et à sa charité cette foule dont il était accablé.

« O mon Père! répondait aussitôt l'humble pénitente, rendons grâces à Dieu, de qui viennent tous les biens: soyons heureux de nos fatigues. Hélas! que ne pouvons-nous, au prix de notre repos et de notre vie même, ramener au sentier du ciel toutes les pauvres âmes égarées! »

Ce fut par les prières et par les exhortations de la sainte que les habitants de Cortone, divisés entre eux, se réconcilièrent; ce fut aussi par son moyen que la guerre cessa entre Bologne et Forli, et que ces deux villes ennemies, prêtant l'oreille aux paroles conciliatrices du pape Nicolas III,

déposèrent les armes et signèrent un traité de paix nécessaire au repos et au bonheur de la Romagne.

Nous pourrions encore citer plusieurs autres réconciliations, plusieurs autres conversions obtenues par les prières et les gémissements de cette humble pénitente; mais nous en avons assez rapporté pour établir cette importante vérité, que Dieu se sert souvent de ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts, que la prière est toute-puissante, et que les humbles supplications d'une âme simple, retirée dans la solitude et unie à son Dieu, sont souvent plus efficaces pour la conversion des pécheurs que tous les discours les plus éloquents, plus puissantes pour le repos et le bonheur des villes et des empires que toute l'habileté des plus grands diplomates.

En voyant ce que la sainte pénitente a fait pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, rougissons nous-mêmes d'avoir si peu de zèle et d'aimer si peu l'âme de nos frères. Réveillons en nous le feu sacré, ce feu que le divin Sauveur est venu apporter sur la terre. Si nous ne pouvons catéchiser, prêcher, administrer les sacrements, nous pouvons du moins nous humilier devant Dieu, demander que son règne arrive, gémir à la vue des maux qui affligent les âmes, solliciter la conversion des pécheurs par la prière, et les entraîner dans le sentier du ciel par nos bons exemples.

Le zèle des âmes est une vertu nécessaire à tous les chrétiens sans exception. En manquer, c'est manquer d'amour de Dieu, c'est marcher, selon saint Jean Chrysostome, dans la voie du malheur et de la perdition.

XV. — Les jeûnes rigoureux, les longues prières, les veilles, les oraisons continuelles, les saintes austérités de la pénitence, auxquelles depuis vingt-trois années se livrait avec une ardeur toujours nouvelle l'humble fille de saint François, avaient peu à peu altéré sa santé. Mais si son visage devenait de plus en plus pâle et amaigri, si ses forces corporelles diminuaient, son âme conservait toute sa vigueur, et grandissait par l'activité de sa foi et les saintes ardeurs de la charité. Depuis longtemps détachée de la terre et de l'amour des choses terrestres, elle menait ici-bas la vie des anges au ciel. Elle vivait, ou plutôt ce n'était pas elle qui vivait, mais Jésus qui vivait en elle. Comme l'Apôtre, elle désirait depuis longtemps de mourir pour être réunie à Jésus-Christ. Vivre était pour elle une peine, et mourir, un bonheur. Et, à dire vrai, pour une âme qui aime Dieu, qu'est-ce que la mort? C'est le calme après la tempête, c'est le repos après le travail, c'est la fin de la tentation et du péché, c'est le terme de l'exil, c'est le coup de vent qui nous introduit au port de la patrie.

« Pourquoi désirons-nous tant cette misérable vie? disait saint Bernard. Comment ne voyons-nous pas que plus nous vivons, plus aussi nous péchons? J'ai honte de vivre, disait-il encore, parce que je n'avance pas dans les voies de la sainteté. Je crains de mourir, parce que je ne suis pas assez préparé; mais j'aime mieux mourir et me confier en la bonté de Dieu que de continuer à vivre, et en vivant d'ajouter de nouveaux péchés aux anciens. »

Tels étaient aussi les sentiments de l'humble pénitente : elle désirait de mourir, elle appelait ce

moment, qui devait la délivrer de l'exil ; c'est une grâce qu'elle demandait souvent à Dieu.

Un jour, dans la ferveur de son oraison, on la vit répandre des larmes et on l'entendit s'écrier : « Mon Seigneur Jésus, prenez pitié de votre indigne enfant, mettez un terme à son exil. Qu'il vous plaise, ô mon Jésus, de m'appeler à vous. Hélas ! je crains que ma faiblesse ne l'emporte sur votre grâce. Je crains, en vivant plus longtemps, de me rendre coupable d'offenses envers votre bonté.

— Ma fille, répondit le Sauveur, mettez votre confiance dans le secours de ma grâce. Souvenez-vous que la vie est une épreuve, et que les craintes, les maux que vous souffrez, sont autant de perles précieuses qui enrichiront votre couronne.

— Que votre saint nom soit béni, que votre sainte volonté s'accomplisse, ô mon Jésus, reprit la sainte ; disposez de moi comme il vous plaira ; j'accepte tous les maux qu'il vous plaira que j'endure ; ils me seront doux, pourvu que je les souffre pour votre amour. »

Cependant ses infirmités corporelles augmentèrent peu à peu. Elle ne pouvait presque plus aller à l'église des Frères Mineurs pour y vaquer à ses exercices accoutumés. Quand la faiblesse la retenait dans sa cellule, elle en éprouvait une vive peine. Elle disait un jour que si, pour assister à la sainte messe, il fallait sacrifier ses pieds, ses mains et même ses yeux, elle n'hésiterait pas un instant à les sacrifier. Un jour qu'elle se plaignait à son divin Sauveur d'être privée de ses exercices de dévotion, Jésus lui fit entendre cette réponse pour la consoler :

« Soyez sans inquiétude, j'agrée et je bénis toutes les œuvres que vous faites.

— Et quelles sont mes œuvres, ô mon Jésus, puisque la maladie m'empêche de rien faire de toutes les choses qui sont de votre service?

— Ma fille, reprit le Sauveur, le désir, la bonne volonté me sont agréables; c'est surtout le cœur que je considère, et vous avez, par votre bon désir, tout le mérite des œuvres que vous ne pouvez pas accomplir. »

XVI. — Cette humble héroïne de pénitence était trop agréable à Dieu, la sainteté de sa vie était trop éclatante, et l'exemple de ses vertus avait été trop utile à un grand nombre d'âmes, pour que le démon, jaloux, ne cherchât pas à se venger d'elle.

Pour augmenter ses mérites et rendre sa vertu plus éclatante encore, le Seigneur permit à cet ennemi de tout bien de faire contre elle un dernier effort.

Ce cruel persécuteur n'hésita pas à attaquer celle qui, malade et affaiblie, n'avait plus que quelques jours de vie.

Dans sa fureur, il chercha à souiller l'imagination de cette victime de la pénitence par le souvenir des désordres de sa jeunesse; il s'efforça d'ébranler sa confiance, en lui faisant entendre que ses crimes étaient innombrables, qu'elle n'en avait pas obtenu le pardon, que toutes les visions et les révélations qu'elle avait eues n'étaient pas autre chose que de misérables illusions; que la bonté de Dieu ne pouvait pas se révéler à une âme aussi impure qu'était la sienne, et enfin que nécessaire-

ment elle devait être abandonnée de Dieu, de la Vierge Marie et des anges, pour être précipitée dans l'abîme des éternelles douleurs.

L'humble fille, pressée par les suggestions de l'enfer, cria aussitôt vers le Seigneur de toutes les forces de son âme; elle implora avec confiance le secours de Celui qui n'abandonne jamais ses enfants, et à l'instant elle fut soutenue par la présence de son ange tutélaire, qui mit en fuite le démon. L'ange de Dieu lui donna un petit étendard sur lequel étaient imprimées deux croix, symbole du sang et de l'eau sortis du côté ouvert du Sauveur des hommes.

« Avec ce signe vous vaincrez l'ennemi, » lui dit-il, et il disparut.

Plus l'humble fille de saint François sentait approcher son dernier jour, plus on la voyait au milieu des douleurs extérieures et des peines intérieures s'exercer aux œuvres de foi, de patience, de résignation et d'union avec Dieu. Chaque jour elle recevait la sainte communion. Dans les entretiens qu'elle avait avec son Sauveur, on l'entendait s'écrier :

« Oh ! quand viendra la fin de mon exil? quand les chaînes qui m'attachent à la terre seront-elles brisées? Saints anges du ciel, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour.

« Seigneur, disait-elle encore, éclairez mes ténèbres, soutenez-moi par votre grâce, purifiez-moi par les tribulations, appelez-moi à vous, ô mon Père, ô mon Sauveur, ô mon Dieu et mon tout. »

XVII. — Cependant la charité et la compassion dont elle avait donné tant de preuves pendant sa

vie l'obligea de sortir encore de sa cellule, pour visiter un pauvre petit enfant malade que ses parents étaient venus recommander à ses prières. Après avoir prié auprès du lit de cet enfant, elle voulut, en retournant à sa cellule, visiter pour la dernière fois de saintes religieuses qui habitaient un monastère de la ville. Elle leur parla de la bonté de Dieu, de ses miséricordes infinies, et de l'espérance qui doit nous soutenir au milieu des peines et des afflictions de la vie. Elle les exhorta vivement à la charité mutuelle et à l'observance exacte des règles de leur saint institut.

Ces pieuses filles fondaient en larmes en voyant cette humble pénitente, brisée par les travaux et les mortifications, se jeter à leurs genoux et les prier de s'intéresser pour elle auprès de Dieu.

XVIII. — La pénitente de Cortone reprit le chemin de sa cellule, où elle arriva avec peine, aidée du bras d'une compagne charitable qui soutenait ses pas chancelants. Elle ne devait plus en sortir vivante. Ses douleurs augmentèrent; elle perdit bientôt le peu de forces qui lui restaient. Pendant les derniers jours de sa maladie, le clergé et le peuple venaient en foule la visiter, les uns pour la voir une dernière fois, les autres pour entendre une dernière parole de sa bouche, tous pour s'édifier et se recommander à ses saintes prières. Elle adressait quelques paroles à ceux qui la visitaient; elle recommandait aux gentilshommes la paix et la concorde, aux nobles dames la modestie dans les parures et la compassion pour les malheureux, à tous l'humilité et le détachement des choses du monde.

Un des religieux qui l'assistaient, voyant autour de son lit un grand nombre de personnes de toutes les conditions, la pria de dire une parole d'édification à ces pieux fidèles qui l'entouraient.

« Mes enfants, dit-elle, n'oubliez pas votre salut ; le chemin du ciel est étroit, mais on y marche facilement quand on le veut avec sincérité. »

Dans une autre circonstance elle dit à ceux qui l'environnaient :

« Aimez de tout votre cœur Jésus Notre-Seigneur. »

La veille de sa mort elle ne prit aucune nourriture, constamment elle fut occupée à s'entretenir avec son Sauveur; on l'entendait répéter alternativement l'une ou l'autre de ces paroles :

« Seigneur, j'ai mis en vous seul toute mon espérance ; je ne serai pas confondue.

« Seigneur, faites grâce et miséricorde à une pauvre pécheresse... Votre sang, ô Jésus, m'a sauvée...

« Seigneur, la vie est pour moi une peine, et la mort, un bonheur... Je désire de mourir pour me réunir à vous...

« Venez, Seigneur Jésus, venez, il est temps de m'unir à vous, pour ne m'en séparer jamais. »

Pendant ces doux entretiens son cœur était inondé de consolations. Sur son visage pâle et amaigri, mais doux et serein, on lisait les joies du paradis, et tous ceux qui avaient le bonheur de la voir s'en retournaient consolés, édifiés et encouragés à la pratique des vertus chrétiennes.

Enfin la sainte pénitente, avertie par le Sauveur du moment de sa mort, confessa de nouveau les fautes de sa vie, et reçut les derniers sacrements

avec de grands sentiments de foi, de confiance et de piété; et, après avoir remercié avec une vive effusion de cœur les Frères Mineurs, qui l'avaient accueillie dans son malheur, les sœurs qui l'avaient soulagée dans sa dernière maladie, et en particulier le Père Giunta pour tous les soins qu'il avait pris de son âme, elle demanda pardon, avec de profonds témoignages d'humilité et de douleur, aux assistants pour les grands scandales de sa vie, les priant de vouloir bien recommander à Dieu son âme, et de remercier le Seigneur pour la miséricorde dont il avait usé envers elle; puis, s'étant recueillie un instant, elle s'écria :

« Soyez béni, ô mon Jésus! soyez béni ! »

Ses yeux s'élevèrent vers le crucifix placé devant elle, un gracieux sourire parut sur ses lèvres, et son âme bienheureuse s'envola dans les cieux, dans la région du bonheur, dans cette patrie si désirable où les travaux, les combats sont finis, où les pleurs sont taris et où règne une allégresse éternelle.

La mort de cette illustre pénitente arriva le 22 février de l'année 1297. Elle était dans la cinquantième année de son âge, et dans la vingt-troisième de sa pénitence.

Prosternés en esprit devant le corps inanimé de cette humble fille, qui répara ses fautes par tant de vertus, tant de saintes œuvres et tant de larmes, ne pleurons pas sur elle, car sa mort est précieuse aux yeux de Dieu; mais pleurons sur nous-mêmes, pleurons sur notre peu de foi, sur notre peu de courage, pleurons sur notre trop grand attachement au monde, et sur l'oubli du salut dans lequel nous vivons. Hélas! qu'avons-nous déjà fait pour

Dieu et pour notre âme, et que faisons-nous maintenant? Où est notre foi? où est notre amour pour Dieu, notre empressement pour les choses de Dieu? où sont nos larmes, notre pénitence, nos saintes œuvres enfin? Comment pouvons-nous espérer de mourir en saints, si nous ne vivons pas saintement?

Gémissons sur notre lâcheté, et, pour nous animer au bien, répétons auprès du lit de mort de la pénitente ces paroles de l'Esprit-Saint:

« Que la mort des saints est belle! qu'elle est précieuse et désirable! Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. » (*Apocal.*, ch. XIII.)

« Que je meure de la mort des justes, et que ma fin ressemble à la leur! » *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* (*Nombres*, ch. XXIII.)

XIX. — A peine la sainte avait-elle rendu à Dieu sa bienheureuse âme, que déjà la bonté divine se plaisait à faire éclater sa sainteté par des prodiges, contre ceux qui pendant sa vie l'avaient calomniée. Au moment où elle expira, toute la chambre fut remplie d'une odeur céleste, supérieure infiniment à celle des fleurs et des plantes les plus aromatiques. Dans le même moment un saint religieux qui demeurait dans la ville de Castel vit l'âme de la bienheureuse Marguerite s'élançant vers le ciel environnée de la troupe des anges, et de la foule des âmes qu'elle avait délivrées par ses prières des tourments du purgatoire.

Ce saint religieux avait été tellement frappé par cette vision miraculeuse, qu'il n'en parlait jamais

sans verser des larmes, et sans donner à Marguerite les surnoms glorieux de fidèle imitatrice de Madeleine, d'illustre pénitente de Jésus-Christ.

XX. — La nouvelle de la mort de la sainte pénitente s'étant répandue dans la ville et les pays voisins, on vit accourir une grande multitude de personnes de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions. Parmi ce grand concours on remarqua non-seulement une multitude de prêtres, de religieux et de religieuses de l'ordre de Saint-François, mais un grand nombre de gentilshommes et de nobles dames qui pour la plupart avaient été témoins de sa vie sainte, et à qui elle avait donné de salutaires avis.

L'humble réduit où reposait ce saint corps était constamment assiégé par la foule des visiteurs, et les Frères Mineurs, gardiens de ce précieux dépôt, avaient des peines infinies pour contenir la foi et l'empressement des fidèles. Tous voulaient la voir, tous voulaient toucher son cercueil et même emporter quelques morceaux des objets qui avaient été à son usage.

Cependant le gouverneur de Cortone et les principaux habitants, considérant la sainteté éclatante de la pénitente, et en même temps pleins de reconnaissance pour les grands biens qu'elle avait procurés à la ville par ses prières et ses saints exemples, voulurent lui faire des obsèques dignes de la haute réputation de sainteté dont elle jouissait, et de la confiance extraordinaire qu'avaient eu elle non-seulement les habitants de Cortone, mais les peuples des pays lointains.

Ces membres victimes de la pénitence, noircis

par la discipline, déchirés par le cilice et la haire, furent dépouillés des habits de pauvreté qui les couvraient encore, pour être revêtus de pourpre et d'étoffes précieuses. On embauma son corps, et plusieurs jours il fut exposé à la vénération des peuples. On fut obligé d'établir une garde pour arrêter les pieux excès auxquels se seraient livrés les pèlerins accourus de toutes parts. Les religieux de Saint-François et les religieuses du tiers ordre, ses compagnes fidèles, demeurèrent jour et nuit auprès des restes inanimés de la pénitente. Les uns et les autres se rappelaient avec larmes ses saints exemples de foi vive, d'humilité profonde et d'austère pénitence, sa charité pour Dieu et le prochain, sa ferveur et sa persévérance dans l'oraison, et les trésors merveilleux dont le Seigneur s'était plu à enrichir l'âme de son humble servante; tous l'invoquaient comme une sainte, s'animant par le souvenir de ses saints exemples à vivre de plus en plus dans la fidélité à leur sainte règle et dans le dévouement pour Dieu. Ils enviaient en quelque sorte son bonheur, et ils répétaient sans cesse dans leur admiration :

« Que la mort des justes est précieuse! Heureux ceux qui meurent entre les bras du Seigneur! Heureux ceux que la tempête a ainsi jetés au port! Heureux ceux qui, après quelques jours d'exil, arrivent à la patrie céleste riches de leur foi et des œuvres de la foi! »

Le jour fixé pour les obsèques étant arrivé, toute la ville fut encombrée d'une foule immense accourue pour cette solennité. Le corps de la sainte fut porté triomphalement dans les rues de Cortone. Citoyens et étrangers, prêtres, religieux et laïques,

riches et pauvres, tous accompagnaient le cortége, portant dans leurs mains des torches ardentes, récitant des prières, chantant des hymnes et des cantiques, racontant ce qu'ils savaient des merveilles de sa vie, proclamant sa vertu et sa sainteté, et bénissant la miséricorde du Seigneur, qui l'avait retirée de la voie misérable du vice et du péché, pour en faire un prodige de grâces et de vertus admirables.

A l'extrémité de la ville se trouvait un petit oratoire dédié à saint Basile, évêque de Césarée, instituteur des moines en Orient, apôtre et modèle de la pénitence. Pendant sa vie la sainte aimait à prier dans ce saint lieu. A sa demande, l'évêque d'Arezzo avait encore dédié cet oratoire à saint Égidius et à sainte Catherine, et accordé plusieurs indulgences aux fidèles qui visiteraient cet oratoire. Ce fut dans ce saint lieu, où tant de fois elle avait prié pendant sa vie, que furent déposés les restes mortels de la pénitente, et que Dieu se plaît à manifester par des miracles éclatants le grand crédit dont jouissait au ciel son humble servante. Avant de parler de la translation de ses reliques, nous devons parler ici des miracles obtenus par l'intercession de la sainte.

XXI. — Le Père Giunta, après avoir raconté en toute simplicité les saintes actions de l'humble fille de saint François, enregistre dans un long catalogue les prodiges par lesquels le Seigneur se plaisait à faire éclater sa sainteté. Nous ne pouvons le suivre dans cette longue énumération; nous nous contenterons de rapporter ici quelques-uns de ces faits miraculeux.

Le premier qui se présente, c'est la guérison subite et radicale d'un habitant de Pérouse. Cet homme avait été atteint d'une maladie si violente, qu'il avait perdu l'usage d'un de ses yeux. Pendant sa convalescence et même longtemps après, il avait consulté tous les médecins et employé mille remèdes pour faire disparaître le mal qui l'affligeait; mais les remèdes avaient été inutiles, et les médecins avaient déclaré que l'œil était perdu sans ressource. Abandonné des hommes et de leur art, cet homme religieux se tourna plus particulièrement vers Dieu; il invoqua la puissance de sainte Marguerite, promettant, s'il guérissait, de visiter son tombeau et d'y faire brûler dix cierges en signe de sa foi et de sa reconnaissance. A peine eut-il terminé sa prière et formulé son vœu, qu'au grand contentement de ceux qui étaient présents il fut subitement et radicalement guéri.

Dans le même temps, une jeune fille d'Assise qui avait perdu l'usage de sa raison la recouvra auprès du tombeau de la sainte, où ses parents l'avaient conduite.

On raconte aussi la guérison subite d'un jeune enfant de cinq ans né sourd et muet, celle d'un autre enfant de cinq ans dont les membres avaient été brisés par la roue d'un char.

Dans les environs de Cortone, une dame était paralysée de tous ses membres depuis plus de sept ans. Étendue sur son lit de douleur, elle avait fait son sacrifice et ne pensait plus à guérir, lorsqu'un jour, par un secret conseil de la Providence, quelques dames de ses amies, l'ayant visitée, lui parlèrent des miracles qui s'opéraient au tombeau

de sainte Marguerite, et l'engagèrent à recourir à son crédit auprès de Dieu. Ce fut pour cette femme un trait de lumière, un avis venu du Ciel. Elle se sentit toute consolée; une grande confiance remplit son cœur, elle fit sa prière à la sainte, s'engageant à visiter son tombeau si elle lui obtenait sa guérison. Sa foi et sa confiance furent exaucées; le secours divin ne se fit pas attendre; ses membres se délièrent, elle se leva à l'instant même, et courut toute joyeuse rendre grâces à sa bienveillante protectrice. Ce même miracle se renouvela en faveur de deux autres femmes, l'une du diocèse de Sainte-Agathe, et l'autre de la ville de Pouzzoles.

En l'année 1310, il arriva un événement extraordinaire qui fit connaître au loin combien le blasphème déplaît à Dieu, et en même temps combien était grand le crédit de la sainte pénitente dans le ciel.

Un jeune homme appelé Naldo, de la ville de Casal, était à la campagne occupé de la garde d'un troupeau de bœufs. Ce jeune homme, violent par caractère, avait depuis longtemps contracté la criminelle habitude de se livrer aux emportements et aux blasphèmes, sans que rien jusque-là eût pu le déterminer à se corriger. La justice de Dieu éclata contre lui.

Le jour dont nous parlons, il avait été plus violent, plus emporté encore qu'à l'ordinaire. Son troupeau, fatigué par la chaleur, ayant pris la fuite, Naldo se livra à de tels excès de fureur, que dans ses transports il se donna au démon, l'appela à son secours, le conjurant de l'emporter. L'ennemi du salut des hommes n'était pas loin; les vœux du coupable jeune homme furent exaucés à l'instant.

Le démon se précipite sur lui, le renverse et l'emporte.

Le troupeau arrive à la maison sans berger et sans guide. Les parents du jeune homme s'inquiètent; on va à sa recherche, on parcourt la forêt; la nuit se passe dans la crainte et les alarmes, et ce n'est que le lendemain matin que l'on trouve le malheureux jeune homme renversé au milieu de quelques buissons et presque sans vie. On le transporta avec beaucoup de peine à la maison, et bientôt on reconnut en lui tous les signes d'une véritable possession. Le démon lui-même parle par sa bouche; il déclare le motif pour lequel il s'est emparé de lui, et il ajoute qu'il ne sortira du corps de ce jeune homme que lorsqu'il y sera forcé par la puissance et le crédit de la pénitente de Cortone.

On conduisit à l'instant le possédé devant le tombeau de la sainte, où il fut miraculeusement délivré par son intercession.

Vers le même temps, un riche citoyen d'Arezzo appelé Rodolphe se trouvait à l'extrémité, accablé par une maladie que les médecins avaient déclarée incurable. La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, on remarqua en lui les signes avant-coureurs d'une mort imminente. Sa pieuse femme, dans cette cruelle circonstance, abandonnant tous les moyens humains, eut recours à Dieu par l'intercession de sainte Marguerite.

« O bienheureuse pénitente, s'écriait-elle, prenez pitié de mon malheur, secourez-moi dans cette cruelle nécessité. Offrez au Sauveur Jésus vos prières et vos mérites, afin qu'il arrache à la mort un époux qui m'est si cher. Si vous daignez m'obtenir cette grâce, je fais vœu de visiter votre tom-

beau et de procurer des vêtements convenables à la plus pauvre fille que je trouverai dans votre oratoire. »

La prière de cette femme fut exaucée. Tout à coup Rodolphe ouvrit ses yeux fermés depuis longtemps.

« Cessez de vous lamenter, s'écria-t-il, Dieu vient d'exaucer vos prières. Demain je serai parfaitement guéri, je viens d'en recevoir l'assurance positive. »

Quelque temps après, une femme de qualité appelée Bruna, avait un jeune enfant atteint à la jambe d'une plaie invétérée et regardée comme incurable. Ayant recommandé son fils à sainte Marguerite, et ayant promis à la sainte de visiter son tombeau, elle obtint sur-le-champ la grâce qu'elle désirait.

Cette femme, au lieu de remercier sa généreuse bienfaitrice, oublia sainte Marguerite, et ne pensa plus à acquitter sa promesse. Elle fut punie de son ingratitude. Quelques mois après, le mal reparut dans toute sa gravité. Alors, reconnaissant sa faute, la pauvre mère recourut avec larmes à la protection de celle qu'elle avait si indignement oubliée, et ayant obtenu par ses gémissements une nouvelle guérison, elle se hâta de venir à Cortone, où, prosternée devant les saintes reliques, elle confessa hautement la bonté de la sainte et l'ingratitude dont elle s'était elle-même rendue coupable.

Une jeune personne fille de Jean-Baptiste Zefferini avait une grande dévotion à sainte Marguerite; on la voyait souvent prier devant son tombeau; chaque année, le jour anniversaire de la mort de la sainte, elle communiait en son honneur. Or il arriva une année qu'elle ne put accomplir son pè-

lerinage accoutumé. Retenue par une douloureuse maladie et ne pouvant visiter l'oratoire, elle voulut du moins entendre la sainte messe et communier dans l'église la plus rapprochée de sa demeure. Sa foi et sa piété furent récompensées. Pendant qu'elle priait avec ferveur dans l'église, sainte Marguerite lui apparut, et, lui touchant légèrement la tête, elle lui dit :

« Ma fille, te voilà guérie ; rends grâces à Dieu. »

Elle fut en effet guérie de toutes les douleurs qu'elle éprouvait depuis longtemps, et, par reconnaissance, elle se consacra à Dieu dans un monastère, où elle vécut en sainte religieuse.

Nous pouvons citer des miracles plus récents, obtenus par l'intercession de la sainte pénitente de Cortone.

En 1614, guérison du Père François du Col, de l'ordre des Mineurs, accablé par les douleurs d'un dépôt d'humeurs qui nécessitait l'amputation de la jambe droite; la même année, guérison subite de Gibert Venuti, du diocèse du Bourg-Saint-Sépulcre, atteint de la même maladie.

En 1716, guérison de Marie-Catherine Fabri, de Cortone, affligée d'une paralysie jugée incurable.

En 1717, la sainte sauve de la mort Benoît Bonfini, précipité du haut des murs de Cortone.

En 1725, guérison instantanée de Marie-Fortunée Vanucci, religieuse du monastère de Saint-Jérôme de Cortone, réduite à l'agonie par une maladie cruelle.

En 1758, guérison miraculeuse du chanoine Bruni, tombé en apoplexie sur la place de Cortone, et ramené à l'usage de tous ses sens par l'application d'une image de sainte Marguerite.

Il serait facile d'enregistrer ici une multitude de miracles opérés par l'intercession de sainte Marguerite, depuis le moment de sa mort jusqu'à nos jours. Les auteurs italiens qui ont écrit sa Vie les racontent au long dans un grand nombre de chapitres. Il nous est impossible de les suivre dans ce détail. Nous nous contenterons de citer quelques témoins irrécusables, attestant tout le pouvoir et le crédit de la sainte auprès de Dieu, et en même temps la bonté compatissante avec laquelle elle exauce tous ceux qui ont recours à elle.

XXII. — Dès l'année 1306, huit ans après la mort de la sainte, Ildebrandino, évêque d'Arezzo, accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui contribueraient par leurs aumônes à la décoration du lieu où reposait le corps de sainte Marguerite.

« Ce sanctuaire, dit-il, est déjà célèbre; la bienheureuse pénitente y opère beaucoup de miracles. »

Eugène IV approuvant dans une bulle la donation de l'église Sainte-Marguerite, faite par la ville de Cortone aux Frères Mineurs, dit en termes formels :

« Le grand nombre de miracles que Dieu a opé-
« rés depuis longtemps, et qu'il ne cesse d'opérer
« par les mérites de la bienheureuse Marguerite,
« a rendu cet oratoire célèbre par le concours con-
« tinuel et la dévotion des fidèles. »

En 1715, la sacrée congrégation des Rites fit insérer dans le martyrologe romain l'éloge que nous rapportons :

« A Cortone, en Toscane, la bienheureuse Mar-

« guerite, dont le corps, miraculeusement conservé
« pendant quatre ans et plus, exhalant un doux
« parfum et célèbre par de nombreux miracles, y
« est singulièrement honoré. »

Le bras du Seigneur n'est pas raccourci, les miracles continuent de s'opérer au tombeau de la sainte en faveur de ceux qui ont la foi et qui prient. A l'appui de notre assertion, nous ne pouvons mieux faire que de citer ici une lettre du P. Antoine de Torrita au révérendissime P. Eugène de Rumilly.

« Cortone, le 11 avril 1837.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai fait les recherches propres à me procurer
« les renseignements qu'on me demande : voici ce
« que je puis vous donner comme certain.

« Le corps de sainte Marguerite repose dans une
« église qui porte son nom, et qui est au haut de la
« ville. Ce saint corps n'a pas cessé, depuis l'é-
« poque de sa translation, d'y reposer. Il n'a subi
« aucune profanation, ni à l'invasion des Français,
« ni dans les temps difficiles qui se sont succédé.
« Il a toujours été l'objet d'une dévotion profonde
« et générale, et toutes les fois qu'on le présente
« à la vénération publique, il y a un concours im-
« mense, tant des environs que des pays éloignés.

« Ce saint corps est encore actuellement entier et
« parfaitement conservé. Je l'ai vu de mes propres
« yeux le jour de la fête de la sainte, 22 février
« dernier. Il est certain que les fidèles obtiennent
« beaucoup de grâces à ce saint tombeau : les
« prières continuelles qu'on y fait, les *triduum*, les

« neuvaines d'actions de grâces qui s'y succèdent « sans cesse, et les nombreux *ex-voto* qu'on sus- « pend à son autel et aux murs de l'église, en sont « des preuves indubitables.

« Je suis. »

L'église où est aujourd'hui vénéré le corps de sainte Marguerite fut commencée l'année même de sa mort. Elle fut construite au moyen des aumônes des fidèles qui, venant en foule à l'oratoire de Saint-Basile, laissaient sur le tombeau de la sainte des marques de leur reconnaissance. La consécration s'en fit avec beaucoup de solennité. Boniface VIII en fait mention dans un rescrit adressé aux habitants de Cortone, et daté du 25 mars 1302.

Le corps de la sainte fut levé du lieu où il était déposé, dans l'oratoire de Saint-Basile, pour être placé sous le grand autel de la nouvelle église. Cette cérémonie, qui avait attiré un grand concours de peuple, se fit avec beaucoup de solennité. Tous les assistants respirèrent le doux parfum qui s'exhalait du saint corps.

Ce fait miraculeux fut encore constaté en 1515 par le pape Léon X. Cet illustre pontife, étant venu à Cortone avec cinq cardinaux et un grand nombre d'évêques, visita avec grande dévotion l'église dédiée à sainte Marguerite. Ayant ouvert la châsse, tous ceux qui étaient présents respirèrent ce parfum miraculeux. Le pontife, pour marque de sa confiance et de sa dévotion, imitant l'exemple de Boniface VIII et d'Eugène IV, ses prédécesseurs, donna un bref par lequel il autorisait l'office et la fête de la sainte dans ladite église, le jour anniversaire de sa mort. Il accorda de plus de nom-

breuses indulgences à tous ceux qui ce jour-là visiteraient le tombeau de l'illustre pénitente.

Depuis cette époque, la dévotion des peuples ne fit qu'augmenter. On accourut à Cortone de toutes les contrées de l'univers. Les miracles et les grâces extraordinaires se multiplièrent en faveur des pieux pèlerins. Le pape Urbain VIII accorda, en 1623, à tout l'ordre de Saint-François la permission de réciter l'office de la sainte, et de solenniser le jour anniversaire de sa précieuse mort; et enfin Benoît XIII, imitant le zèle des pontifes romains, ses prédécesseurs, après avoir ouï les consulteurs et les cardinaux chargés de l'examen de la cause de la canonisation, proclama du haut de la chaire apostolique la sainteté de l'humble pénitente, et inscrivit son nom parmi les noms des saints. Le décret est daté du 22 février 1728.

CONCLUSION

Ici doit se terminer cette humble histoire, entreprise dans l'intérêt du salut des âmes, pour la gloire de Dieu et la vôtre, ô bienheureuse pénitente.

Les longues heures que j'ai passées à rechercher et à suivre les pas de votre terrestre pèlerinage m'ont été salutaires. Puisse aussi mon faible travail être agréable et utile à ceux qui voudront s'en servir!

Si je n'ai pas su redire au monde les glorieux labeurs de votre admirable pénitence, votre foi vive, votre humilité profonde, la charité ardente que vous aviez pour vos frères pauvres, malades et affligés, et surtout l'amour de Dieu qui consumait votre âme; enfin, si je n'ai pas su raconter dignement lès vertus que vous avez pratiquées, et qui sont couronnées au ciel, pardonnez-le à ma faiblesse et à ma misère.

L'obole du pauvre qui donne humblement et de grand cœur est souvent plus agréable à Dieu que les magnifiques présents du riche avare et orgueilleux. Ayez égard à ma bonne volonté, et pour récompense de mes faibles efforts accordez-moi votre bienveillante protection, comme aussi à tous ceux qui liront l'histoire de votre vie.

Obtenez-nous à tous une foi vive, une grande crainte du péché, une continuelle douleur de l'avoir commis. Faites par vos prières que nous soyons humbles, charitables et chastes, fervents dans la prière, résignés dans les afflictions, détachés du monde et de ses faux biens, et enfin unis intimement à Dieu par la charité, afin qu'après le terme de notre exil sur cette misérable terre nous soyons admis un jour à la participation des joies et des délices de la patrie céleste, où vous régnez et où vous règnerez éternellement.

FIN

TABLE

LIVRE DEUXIÈME

VIE PÉNITENTE DE MARGUERITE.

LIVRE TROISIÈME

VIE ÉPROUVÉE ET SOUFFRANTE DE SAINTE MARGUERITE

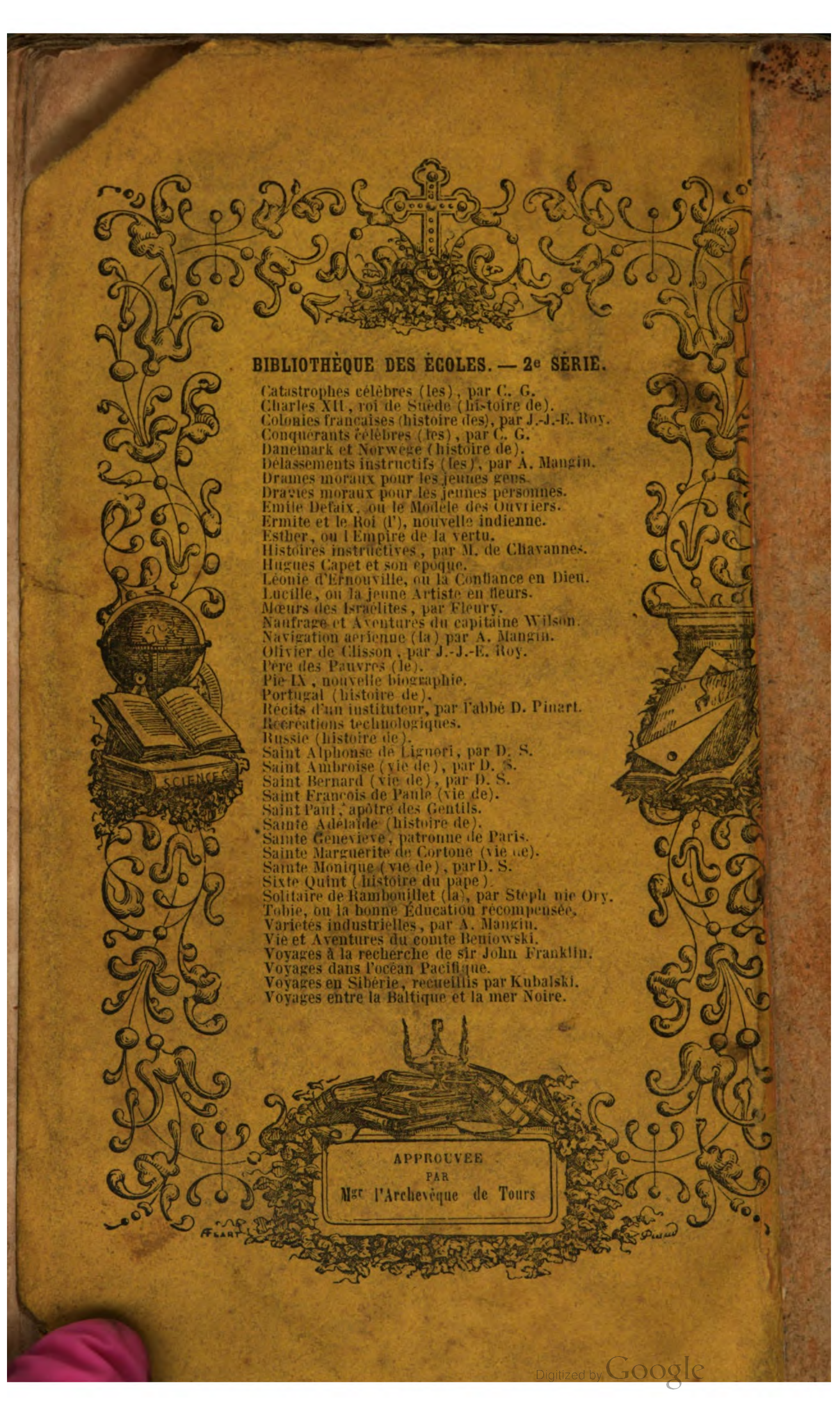
LIVRE QUATRIÈME

VIE ILLUMINATIVE ET UNITIVE DE SAINTE MARGUERITE

LIVRE CINQUIÈME

VIE ACTIVE ET GLORIFIÉE DE SAINTE MARGUERITE

TOURS. — IMPR. MAME.



BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES. — 2e SÉRIE.

Catastrophes célèbres (les), par C. G.
Charles XII, roi de Suède (histoire de).
Colonies françaises (histoire des), par J.-J.-E. Roy.
Conquérants célèbres (les), par C. G.
Danemark et Norwége (histoire de).
Délassements instructifs (les), par A. Mangin.
Drames moraux pour les jeunes gens.
Drames moraux pour les jeunes personnes.
Emile Defaix, ou le Modèle des Ouvriers.
Ermite et le Roi (l'), nouvelle indienne.
Esther, ou l'Empire de la vertu.
Histoires instructives, par M. de Chavannes.
Hugues Capet et son époque.
Léonie d'Ernouville, ou la Confiance en Dieu.
Lucille, ou la jeune Artiste en fleurs.
Mœurs des Israélites, par Fleury.
Naufrage et Aventures du capitaine Wilson.
Navigation aérienne (la) par A. Mangin.
Olivier de Clisson, par J.-J.-E. Roy.
Père des Pauvres (le).
Pie IX, nouvelle biographie.
Portugal (histoire de).
Récits d'un instituteur, par l'abbé D. Pinart.
Récréations technologiques.
Russie (histoire de).
Saint Alphonse de Liguori, par D. S.
Saint Ambroise (vie de), par D. S.
Saint Bernard (vie de), par D. S.
Saint François de Paule (vie de).
Saint Paul, apôtre des Gentils.
Sainte Adélaïde (histoire de).
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Sainte Marguerite de Cortone (vie de).
Sainte Monique (vie de), par D. S.
Sixte Quint (histoire du pape).
Solitaire de Rambouillet (la), par Stéphanie Ory.
Tobie, ou la bonne Éducation récompensée.
Variétés industrielles, par A. Mangin.
Vie et Aventures du comte Beniowski.
Voyages à la recherche de sir John Franklin.
Voyages dans l'océan Pacifique.
Voyages en Sibérie, recueillis par Kubalski.
Voyages entre la Baltique et la mer Noire.

APPROUVÉE
PAR
Mgr l'Archevêque de Tours